

*Bulletin  
des Amis  
d'André Gide*

N° 189 / 190

Printemps 2016

Le  
***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue semestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)  
et  
Pierre Masson (1992--> ),

publiée avec l'aide du  
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE  
(Centre « Écritures », EA 3943)

paraissant au printemps et à l'automne,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
aux membres de  
L'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

\*

Comité de lecture :

Jean CLAUDE, Alain GOULET,  
Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

*Les articles proposés à la Revue sont soumis à l'approbation  
du comité de lecture.*

\*

Toute correspondance doit être adressée,

relative au *BAAG*, à  
Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,  
2 rue du Creux du Pont, 34680 Saint-Georges d'Orques  
(Tél. 04.67.79.32.89 — Courriel [pige.masson@orange.fr](mailto:pige.masson@orange.fr))

relative à l'*AAAG*, à  
Pierre LACHASSE, secrétaire général de l'Association,  
374 rue de Vaugirard, bât. A, 75015 Paris  
(Tél. 01.45.32.82.72 — Courriel [pierre.lachasse@orange.fr](mailto:pierre.lachasse@orange.fr))

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

---

---

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE  
N° 189/190 — PRINTEMPS 2016

## André Gide documents inédits, pages retrouvées

Un fragment inédit des <i>Faux-Monnayeurs</i>	11
2 lettres à Édouard Ducoté, une lettre de Jacques Copeau, présentées et annotées par Pierre LACHASSE	14
<i>2 Billets à Angèle</i>	21
*	
<b>Correspondance André Gide – André Maurois</b> Établie et présentée par Thierry LAURENT	29
*	
David WALKER : <i>L'Inspiration orientale des Nourritures</i> terrestres : <i>suite – et fin ?</i>	53
David STEEL : <i>Lettre d'Anna Shackleton à Claire Démarest.</i>	63
Pierre MASSON : <i>Corydon, œuvre littéraire ?</i>	71
Bastien JULIEN : <i>Le jardin des sens du Cantique des Cantiques.</i>	87
*	
Jef LAST : <i>Mon ami André Gide (suite) :</i>	99
Stéphanie BERTRAND : <i>L'aphorisme dans l'œuvre d'André Gide</i>	129
Peter SCHNYDER : Les archives de la Fondation Catherine Gide	139
Chronique bibliographique (livres, articles, comptes rendus, thèses, notes de lecture (P. Lachasse, H. Heinemann)	157
Gidiana (vie de l'AAAG, manifestations, colloques)	163
Cotisations et abonnements 2016	174

---

---



**André GIDE**

*Documents inédits, pages retrouvées*



## 1

Un fragment inédit des *Faux-Monnayeurs**Édouard en face des Dadas*

Mais laissez-les donc se méprendre. Il m'a toujours plu de passer pour ce que je ne suis pas, et l'opinion fausse que certains se font de moi, j'ai toujours tenu pour maladroit de chercher à la redresser. C'est affaire aux critiques futurs. Ils me croient un esprit prudent, timoré ; certains même vont jusqu'à prétendre que mes derniers écrits marquent un secret souci d'obtenir je ne sais quels honneurs. Ils ne peuvent s'élever jusqu'à comprendre que j'éprouve à leur déplaire aujourd'hui, le même plaisir que j'éprouvais, en leur plaisant hier, à déplaire à d'autres classes de lecteurs. Je prétends que mes écrits soient aimés pour leur valeur profonde – qui est la beauté de l'apparence ; et je leur défends d'avoir d'autre secret que celui même de leur beauté.

Eux ne s'inquiètent jamais que de savoir si la pensée d'un auteur incline vers la droite ou vers la gauche. Ils ne parviennent pas à comprendre que tel de mes poèmes se repose sur le flanc droit, comme *Le Jour* de Michel Ange, tel autre sur le gauche, comme sa *Nuit*<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de sculptures allégoriques ornant le tombeau des Médicis, dans l'église San Lorenzo de Florence.

Ils me font penser à de petits enfants qui sont très épatés par ce qu'un de leur camarade a osé dire merde au curé. Ne vous paraît-il pas que c'est un peu puéril que de trépigner devant le camp ennemi, de traverser la rue, vite, devant une auto, ou de faire des ks ! ks ! devant un fauve en cage. Il y a des choses que je hais autant qu'eux, je vous assure ; mais c'est d'une manière plus sournoise et plus courageuse à la fois. C'est au centre du camp, non sur les bords que je veux porter l'incendie. Parce que j'ai pris la livrée de l'ennemi ils me croient transfuge... qu'ils attendent. Laissez-les se méprendre ; ce n'est pas pour être applaudi par eux, que j'agis ; ce n'est pas pour être applaudi de personne. Au contraire, j'ai besoin d'être méconnu pour agir.

---

Il leur reprochait l'enfantillage de leur *droiture* ; et je ne compris pas d'abord ce qu'il voulait dire par là ; mais il s'expliquait en disant que ceux qui mettent vraiment les feux aux poudres ne sont pas ceux qui disent : nous allons mettre le feu aux poudres, que rien n'est moins perfide qu'un éloge de la perfidie – et que déjà ceci le prévenait contre eux, de les voir, entre eux, si bien s'entendre – car ce n'est jamais que le moins exquis de soi que l'on pourrait mettre en commun. Il leur reprochait enfin de jouer gros et de s'en tenir aux apparences. Il leur reprochait de n'inventer que des poncifs.

## Note :

Gide avait d'abord semblé faire bon ménage avec les dadaïstes, en particulier Aragon et Breton. Tandis que ceux-ci reconnaissaient en Lafcadio un héros selon leur cœur, il publiait dans *La NRF* d'avril 1920 un article qui se voulait compréhensif à l'égard de leur radicalisme. Cependant, leurs conceptions respectives de l'art étaient trop antinomiques pour que ce compagnonnage fût durable. La rupture fut consommée lorsque Breton publia dans *Littérature* de mars 1922 sa fausse interview « André Gide nous parle de ses *Morceaux choisis* » où il lui reprochait notamment une tendance à pontifier et un manque d'audace. C'est peut-être à partir de là que Gide, qui songeait à la future parution de *Corydon* et de ses *Mémoires*, conçut cette réponse en la plaçant dans la bouche d'Édouard. Mais il dut ensuite juger secondaire cette polémique, le personnage de Strouvilhou étant pour lui l'occasion d'interrogations beaucoup plus générales.

(Feuillets sans références, fonds Jean Delay, BLJD).

## 2

Deux lettres inédites d'André Gide à Édouard Ducoté  
et une lettre inédite de Jacques Copeau à André Gide

présentées et annotées par Pierre LACHASSE

Nous publions deux lettres retrouvées (grâce à l'obligeance d'un collectionneur privé) de Gide à Ducoté, le directeur de *L'Ermitage*, dont nous ne connaissions que les fragments donnés dans notre édition de leur correspondance en 2002<sup>2</sup> et dont nous pouvons désormais affiner la datation. Dans la première, il s'agit de convaincre Ducoté, alors en voyage en Sicile, de publier le roman de son ami André Ruyters, *Le Tentateur*, dans la « collection de *L'Ermitage* » qui réunit en de brèves plaquettes quelques-uns des tirés-à-part de la revue, parmi lesquels ont déjà paru notamment les conférences de Gide (*De l'Influence en littérature, Les Limites de l'Art*) et de Ghéon (*La Poésie et l'Empirisme*), les pièces de Ducoté lui-même (*Hercule chez Omphale, Le Barbier de Midas*) et de longs poèmes de Jammes (*La Jeune Fille nue, Le Poète et l'Oiseau*), en tout une quinzaine de fascicules. Gide, après avoir évoqué sa nostalgie de Palerme avec un lyrisme esthétisant propre à séduire son interlocuteur, se révèle d'une rare habileté dans son éloge paradoxal de la collection destinée à un public si restreint qu'elle n'offre aux auteurs aucune garantie de notoriété, au contraire... La lettre, communiquée à Ruyters avant d'être envoyée, obtiendra gain de cause auprès de Ducoté puisque *Le Tentateur* sera publié dans la « collection de *L'Ermitage* » en 1904 après sa publication dans la revue<sup>3</sup>, malgré sa longueur (260 pages).

---

<sup>2</sup> André Gide, Édouard Ducoté, *Correspondance 1895-1921*, Centre d'études gidiennes, 2002, p. 222-223 et 253-254.

<sup>3</sup> En sept livraisons entre mars et septembre 1903.

La seconde lettre est écrite à la suite de celle de Copeau à Gide que nous publions après. Lors de la refonte de *L'Ermitage* et de la réorganisation de son cahier critique pour l'année 1905, la chronique dramatique est confiée à Jacques Copeau. Copeau, qui vient de s'installer dans une mansarde du boulevard Magenta, se montre alors torturé par « la préoccupation du pain quotidien<sup>4</sup> ». *L'Ermitage*, ni *Les Essais*, la revue de Jean-Louis Vaudoyer, à laquelle il collabore abondamment au début de 1905, ne lui apportent de quoi vivre, mais elles ont le mérite de l'introduire dans le milieu intellectuel. C'est la raison pour laquelle il attend impatiemment le service des théâtres qui lui éviterait d'avoir à payer sa place. De même, il cherche à gagner quelque argent en donnant des cours d'anglais à Paul Gide, le neveu d'André, et des conférences à Bruxelles d'où il rentre justement après y avoir sans doute rencontré Myrtil Schlesinger, le directeur du Cercle artistique de la capitale belge.

La lettre de Gide, qui se montre encore en sous-main le véritable animateur de *L'Ermitage*, engage Ducoté à contacter plus efficacement les directeurs de théâtre et révèle aussi, derrière son évidente autorité, l'aspect familial de leurs rencontres amicales, avec Ghéon et les frères Schlumberger, au court de tennis de la rue de Civry, non loin de la porte d'Auteuil et de la Villa Montmorency.

\*

## Lettre 55 - André Gide à Édouard Ducoté

Paris, [samedi 15] février 1902

Enfin ! cher Ducoté, je sais où vous envoyer une lettre ! C'est par Ruyters que j'apprends décidément votre adresse<sup>5</sup>, ayant été quelques heures à Bruxelles nous consoler tous deux<sup>6</sup> de n'être pas Siciliens.

---

<sup>4</sup> Jacques Copeau, *Journal*, 12 novembre 1904, éd. Claude Sicard, vol. 1, Seghers, 2001, p. 189.

<sup>5</sup> Hôtel des Palmes, à Palerme. Voir lettre de Ruyters à Gide, 13 février 1902, leur *Correspondance*, éd. Claude Martin et Victor Martin-Schmets, introduction Pierre Masson, vol. 1, PUL, 1990, p. 149.

<sup>6</sup> Gide séjourne à Bruxelles avec Paul Gide du 9 au 12 février et, à cette occasion

Et pourtant je vous envie moins, depuis que je sais bien précisément où vous êtes ; je vous imaginai partout ; vous n'êtes somme toute qu'à Palerme. Peut-être mon grand goût de voyage n'était-il qu'un effort déguisé d'être en plusieurs lieux à la fois. Mais à ce jeu l'on vieillit vite. Être à Palerme est suffisant.

Pensez un peu à moi devant le San Giovanni des Ermites ; il y a là des petites coupes d'un rouge... j'ai, depuis, des morceaux d'esprit de cette couleur... puis un petit jardin très clos<sup>7</sup> que je ne connaissais heureusement pas quand j'écrivais mes *Nourritures* ; je n'aurais parlé que de lui.

Écrivez le *Frédéric II*<sup>8</sup> qui nous manque pour que nous connaissions enfin ce que c'est que du Nietzsche « appliqué » et prolongez votre séjour assez pour que Madame Ducoté puisse émouvoir d'une toilette claire les citronniers noirs de la Villa Tasca<sup>9</sup>. Je n'ai pas trop mauvaise grâce à ne vous souhaiter point à Paris, puisque nous-mêmes le quittons dans quatre jours<sup>10</sup>.

voit Ruyters.

<sup>7</sup> L'église Saint-Jean-des-ermites à Palerme, de style normand, possède des dômes rouges et un cloître avec un jardin luxuriant.

<sup>8</sup> Frédéric II de Hohenstauffen, roi de Sicile (1197) et empereur du Saint-Empire romain germanique (1220-1250), l'une des plus fortes personnalités du Moyen-âge, prit la tête de la sixième croisade (1228-1229) qui obtint par la négociation la cession des lieux saints pour dix ans au terme desquels Saint-Louis entreprit à son tour de les reconquérir. Ducoté évoque le personnage dans son poème « Pescecola », publié dans *L'Ermitage*, 15 octobre 1905, p. 202-211. Gide, en parlant de « Nietzsche appliqué », rapprocherait-il l'empereur qui transforma le monde de son temps et s'opposa au pouvoir papal du Michel de *L'Immoraliste*, voire du Marc du *Tentateur* ?

<sup>9</sup> La Villa Tasca est l'un des domaines les plus somptueux du centre-ville de Palerme, où séjourna notamment Wagner.

<sup>10</sup> Gide et Madeleine ne quittent, en fait, Paris pour Cuverville que quinze jours plus tard.

Ruyters m'avait fait part de ses désirs, au sujet de la publication de son livre ; je m'accuse de les avoir encouragés. Ruyters ne se dissimule certes pas que *L'Ermitage* est un médiocre tremplin pour la gloire et n'a comme maison de lancement que de très maigres qualités ; Ruyters sait, en vous présentant son manuscrit et à quoi il prétend, et à quoi il renonce ; vous faites comme il faut, l'en avertissant à nouveau, mais aussi bien son *Tentateur* ne s'adresse-t-il qu'au public choisi que prétend servir *L'Ermitage* ; cette semblable prétention me plaisait.

Pour les craintes, que vous exprimez, de voir la « collection de *L'Ermitage* » envahie, monopoliser ne serait pas déjà si mal... Devoir peut-être refuser ensuite, vous effraie... je doute qu'il vous vienne occasion de le faire. Vous connaissez déjà vos Ermites... [Le cas de Rouart, p[ar] ex[emple], est très différent, son livre s'adressant à un *autre* public qu'à celui de *L'Ermitage*. J'ajoute cela, car je crains que la conversation que nous avons eue ensemble à Paris n'ait un peu motivé votre réponse. Mais il ne peut s'agir cette fois d'une « maison d'édition » nouvelle, il serait bien entendu d'avance que Ruyters ne pourrait exiger de *L'Ermitage* aucune dérogation à ses *mœurs*.<sup>11</sup>]

J'insiste un peu, cher Ducoté, car Ruyters est bien trop discret pour oser insister lui-même et je ne me permets moi-même d'insister que parce que je pense, en ce cas, servir à la fois *L'Ermitage*, mais j'insiste encore, car je ne saurais vous cacher que *Le Tentateur* est un roman de 200 pages, de sorte que je n'oserais insister si l'aventure ne me tenait à cœur. Et

---

<sup>11</sup> Le passage entre crochets est ajouté en note appelée par un astérisque dans la lettre de Gide. Rouart publie deux plaquettes en 1902 dans la collection, sa conférence *L'Artiste et la Société* et sa nouvelle *La Victime*, l'une et l'autre conformes aux règles imposées par Ducoté et en tout cas nullement destinées à un « autre public ».

vous savez de reste que je fus le premier à trembler, lors du projet que je vous exposais cet automne<sup>12</sup> ; je crois *ceci* très différent.

Au revoir. Ma femme se rappelle au bon souvenir de Madame Ducoté. Veuillez lui offrir mes hommages et me croire toujours très cordialement votre

André Gide

\*

### Lettre 74 - André Gide à Édouard Ducoté

[Paris, mardi 13 décembre 1904]

Mon cher Ducoté,

Copeau m'écrit ceci. Le plus simple est que je vous transmette directement sa lettre. Ce qu'il dit là me paraît indéniablement juste. Nous en parlerons, j'espère, au tennis mercredi. Que si le temps était par trop mauvais, peut-être me viendriez-vous voir soit dans la matinée, soit sitôt après le déjeuner (je vous attendrais jusqu'à 2 heures). J'aurai plaisir à vous lire ma chronique, qui est achevée et dont je ne cache pas que je suis satisfait<sup>13</sup>.

Hier, Paul Gide<sup>14</sup> et moi nous sommes succédé rue de Civry sans nous rencontrer ; et n'étions pas plus tôt partis que les deux Schlumberger<sup>15</sup> sont arrivés qui ont fait un match sur un terrain excellent. Ceci dit pour que vous

---

<sup>12</sup> La correspondance connue n'évoque pas cette conversation, mais Ducoté a conçu l'idée d'une « collection de *L'Ermitage* » dès 1896.

<sup>13</sup> Il s'agit de la « Première Visite de l'interviewer », première tentative de chronique générale pour la nouvelle série de la revue présentée sous la forme d'une interview imaginaire, *L'Ermitage*, 15 janvier 1905, p. 57-63.

<sup>14</sup> Paul, fils de Charles et Anna Gide (1884-1915).

<sup>15</sup> Jean et son jeune frère Maurice (1886-1977).

considériez comme *acceptable* un temps... comme celui de ce matin p[ar] ex[emple]. Ne venez me voir demain matin que s'il pleut franchement, sinon après le déjeuner ou rue de Civry.

Votre amicalement

\*

Lettre 47<sup>bis</sup> – Jacques Copeau à André Gide<sup>16</sup>

[Paris] lundi 12 [décembre 1904]

Mon cher Gide,

Une circonstance inattendue m'ayant appelé à Bruxelles, la première leçon de votre cousin Paul a été ajournée à demain mardi. Je vous dirai quelle fut ma première impression. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de nous voir si, comme me l'avait écrit Paul Gide, vous voulez bien nous donner l'hospitalité une fois par semaine.

J'ai vu à Bruxelles André Ruyters avec qui j'ai déjeuné. Il paraît qu'Octave Maus<sup>17</sup> est en France. Ne pourrait-on le joindre et s'arranger avec lui pour une conférence, cet hiver, à la Libre Esthétique ? Je suis toujours en pourparlers avec M. Schlesinger pour le Cercle artistique.

Ducoté m'écrit que les mois choisis pour ma chronique théâtrale à *L'Ermitage* sont février et août. Je veux bien, mais quelle sera la matière de ma première chronique<sup>18</sup> si

---

<sup>16</sup> Cette lettre est à situer entre les lettres 47 (30 novembre 1904) et 48 (3 février 1905) de l'édition Jean Claude de leur correspondance, vol. 1, *Cahiers André Gide 12*, Gallimard, 1987, p. 116-117.

<sup>17</sup> Octave Maus (1856-1919), le directeur de la Libre Esthétique à Bruxelles.

<sup>18</sup> Cette chronique, « Le Théâtre, lieux communs », *L'Ermitage*, 15 février 1905, p. 116-123, constituera un bilan de la production théâtrale en France en ce début de siècle.

l'on tarde encore à obtenir le service des théâtres ? Je n'ai pu voir ni *Notre jeunesse*, ni *L'Escalade*<sup>19</sup>. Voici qu'ont lieu des premières au théâtre Molière, aux Bouffes-Parisiens, au Gymnase, aux Capucines. Je n'ai des entrées nulle part !

Voulez-vous en parler à Ducoté et le prier instamment de faire les démarches nécessaires ? Il pourrait aussi demander en librairie les brochures de *Notre jeunesse* et de *L'Escalade* de façon que je puisse au moins en dire quelques mots. N'est-ce pas ?

À bientôt, mon cher Gide, et très affectueusement

Jacques Copeau

\*

---

<sup>19</sup> Il s'agit de la dernière pièce de deux dramaturges en vogue dont Copeau suit les productions : *L'Escalade* de Maurice Donnay (Renaissance, 5 novembre 1904) et *Notre jeunesse* d'Alfred Capus (Comédie-Française, 10 novembre 1904).

## 3

**2 Billets à Angèle**

Ces deux Billets sont parus dans *Vendredi*, le 27 mars et le 13 avril 1936. Ils n'ont jamais été repris par la suite. Le 11 février, Gide s'est embarqué à Marseille, en compagnie de Marcel de Coppet récemment nommé Gouverneur général de l'A.O.F. Il l'accompagne à Saint-Louis du Sénégal avec le désir de s'éloigner un moment de l'agitation liée à ses divers engagements, avant d'aborder son grand voyage en URSS, mais aussi pour travailler à *Geneviève*. Le 12, en mer, il note : « Fuir ! habiter pour un temps je ne sais quelle région abstraite, creuse et démeublée, où s'abstenir de vivre, de juger, sans trahir ni désertier pourtant aucune cause. » Il ne revient en France que le 17 avril.

Malgré cela, l'actualité le rattrape sous la forme d'une lettre adressée « à Monsieur le Président du Comité international pour la défense du peuple éthiopien et de la paix. » Ce comité était présidé par Pierre Cot, Norman Angell et Manuel Azana, mais comportait aussi des membres comme Luc Durtain et Jules Romains. C'est peut-être par l'un d'eux que Gide eut communication de cette lettre. *Vendredi*, que dirigeaient André Chamson et Jean Guéhenno, était l'un des journaux de gauche auxquels il collaborait à cette époque ; il venait d'y donner un hommage à Romain Rolland.

Le second Billet, en dépit des apparences, est lui aussi commandé par l'actualité. Heine, avec son *Buch der Lieder*, avait servi à Gide, dans le « printemps de sa seizième année », d'introducteur à la poésie, comme il le raconte dans *Si le grain ne meurt*. Mais il est ici le moyen de condamner le bellicisme hitlérien, et plus globalement de prolonger l'opposition entre l'âme allemande et le génie français, que Gide mène depuis vingt ans.

## I

Saint-Louis du Sénégal

Chère amie

Je suis parti brusquement et sans même vous laisser le temps de me souhaiter bon voyage. Ce que je suis venu chercher ici, ce n'est ni l'exotisme, ni l'aventure, mais cette permission de travail qui m'est refusée à Paris

Je ne suis pas si loin que n'aient pu m'atteindre tous les bruits de la France et du monde ; je n'en veux retenir aujourd'hui que la plainte de la Syrie, parce que je n'en ai trouvé l'écho dans aucun des journaux qui me sont parvenus jusqu'à ce jour. Cette plainte date du 26 janvier (1). Vous la lirez plus loin, si *Vendredi* ne l'a pas déjà publiée ; car j'envoie au bureau du journal, par même courrier, la lettre admirable de ce pays lésé, qui m'est directement parvenue avec un excellent exposé de la situation faite à ceux que nous sommes censés protéger, et l'historique de la question syrienne<sup>20</sup>. Ceux qui sont au courant de cette question m'affirment que cet exposé est scrupuleusement exact. Hélas !

Ceci n'est qu'une bonne occasion de vous parler en patriote, à vous qui faites profession de l'être, et jusqu'au délire, jusqu'à ne point admettre qu'on puisse aimer la France sans être aussitôt « franciste » ou « croix de feu ».

Quand je vois le drapeau français, en Syrie, protéger l'exaction, c'est en tant que Français que je m'indigne. Je voudrais que ce drapeau ne fût pas sali, qu'il fût aimé non pas seulement par des Français, qu'il pût être respecté non pas seulement par commande et par force, mais bien pour

---

<sup>20</sup> En page 4 du même numéro de *Vendredi*, on trouve sur 6 colonnes l'article « Revendications syriennes », avec ce chapeau : « Nous publions ici le texte de l'appel du Comité national syrien qui nous a été communiqué par M. André Gide. Nous le faisons suivre d'un vivant reportage sur les récentes émeutes de Syrie, dont l'auteur a été le témoin. » Le reportage, signé Léon Bouvard, s'intitule « Journées d'émeutes ».

les vertus qu'il représente, et lorsqu'il cesse de les représenter, lorsqu'il abrite des abus, des oppressions, de honteux trafics, je voudrais l'arracher des mains des trafiquants, des oppresseurs. Et c'est parce que je demeure français à travers l'internationalisme, que j'aime à voir notre drapeau flotter auprès du drapeau rouge, plus large car il n'est pas seulement celui d'un pays, mais de toute l'humanité douloureuse, et parce que je n'admets pas que pour être plus homme il faille devenir moins français. Puisse ce drapeau rouge n'abriter à son tour jamais les abus, l'injustice, et conserver ainsi sa supériorité sur tous les drapeaux des patries.

Et puisque je vous écris de Saint-Louis, laissez-moi bien vite ajouter que je suis heureux de ne trouver, au Sénégal, aucune des tristes raisons d'avoir à désavouer la France que m'offrait, en Afrique Équatoriale, l'affreux régime des concessions expropriatrices que je dénonçai dans la relation de mon voyage au Congo.

Mais lisez ces tristes nouvelles de Syrie, et dites-moi si, avec tout votre patriotisme, vous ne vous sentez pas de tout cœur avec ce pays contre la France, – je veux dire : contre ceux qui, représentant ici notre pays, le déshonorent.

Je vous reparlerai peut-être du Sénégal. Qu'on y trouve des choses à critiquer, il se peut : mais je n'ai su les voir encore. Il me suffit pour aujourd'hui d'avoir pu me convaincre que le peuple indigène serait beaucoup moins heureux sans nous ; qu'il le sent, et que nous lui avons donné, ici du moins, de bonnes raisons d'aimer la France.

(1) Il n'est pas sans intérêt de porter à votre connaissance que la situation en Syrie a beaucoup empiré depuis la date de l'appel en question : le sang syrien a coulé de nouveau, plusieurs députés et un millier de Syriens sont en prison ou déportés, et deux professeurs d'Université, les plus distingués, viennent d'être révoqués pour leur sentiment patriotique.

## II

Saint Louis du Sénégal, 24 mars

Oui, je me suis tu lorsqu'on a fêté Henri Heine<sup>21</sup>. La raison de mon silence d'hier, je puis bien aujourd'hui vous la dire.

Il est vrai, Heine a charmé mon adolescence. Je l'aimais autant et plus que je n'aimais poète de France ; et même lui garde un peu grief de m'avoir, lorsque j'étais d'âge encore tendre, invité à préférer à l'art certaine poésie flottante et vague (car je lisais alors dans la traduction), certain état musical sans contours arrêtés, qui, vis à vis de la forme, prenait ses aises et me persuadait flatteusement qu'on peut œuvrer sans grand effort ni exigence et simplement en se laissant aller. Ce conseil pernicieux fut, en moi, fort heureusement balancé, bientôt, par les strictes leçons du Parnasse, de Mallarmé et de Rimbaud.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Heine n'est pas seulement, et, pour nous aujourd'hui, n'est pas surtout le poète du *Buch der Lieder*. C'est en raison de son intelligence et de sa perspicacité singulière, plus encore qu'en raison de son sémitisme, que l'Allemagne de Hitler le répudie<sup>22</sup>. Je m'apprêtais donc à louer ce que la causticité de son esprit alerte avait apporté à la nuageuse épaisseur allemande d'incisif, de décisif et d'aigu. Et d'abord, ainsi que je fais lorsqu'il m'advient d'avoir à parler d'un auteur que je connais bien mais ai cessé depuis longtemps de fréquenter, je m'en fus chercher de l'élan dans un tome de ses *Œuvres complètes* ; et, ouvrant ce tome au hasard (j'ai déjà dit que ce hasard me sert toujours, au point qu'il me ferait croire au diable ou à la providence), voici ce que j'y lus :

« Le christianisme a adouci, jusqu'à un certain point, la brutale ardeur batailleuse des Germains (qui, disait Heine plus haut, "se met en communication avec les pouvoirs originels de la terre, conjure les forces cachées de la tradition, peut évoquer celles de tout le panthéisme

---

<sup>21</sup> Heine était mort à Paris le 17 février 1856.

<sup>22</sup> Les œuvres de Heine étaient interdites en Allemagne depuis l'autodafé de 1933.

germanique et éveille cette ardeur au combat que nous trouvons chez les anciens Allemands”), mais il n’a pu la détruire, et quand la croix, ce talisman qui l’enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants, l’exaltation frénétique du Berseken<sup>23</sup> que les poètes du Nord chantent encore aujourd’hui. Alors, et ce jour, hélas ! viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire ; Thor se dressera avec son manteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques. »

O Rosenberg<sup>24</sup> ! Il continue, et tout ce passage pathétique serait à citer. (On l’a peut-être fait ailleurs.) Un peu trop long pour que je vous le copie, mais lisez-le. Vous le trouverez à la fin du troisième chapitre du premier livre *De l’Allemagne*.

Et, comme répondant à ce désir d’entente que tant d’entre nous, et moi-même, nourrissions avant le hitlérisme, « lors même que la moitié du peuple allemand vous aimerait (vous, les Français) ajoute Heine, cette plus belle moitié c’est justement celle qui ne porte pas d’armes, celle dont l’amitié vous servirait peu. » Oui, celle même que Hitler a subjuguée, bâillonnée, domptée. Et Heine conclut :

« Dans tous les cas, Français, je vous conseille d’être sur vos gardes ; qu’il arrive ce qu’il voudra en Allemagne, que le prince de Prusse ou le docteur Wirth<sup>25</sup> (ou que Hitler) parvienne à la dictature, tenez-vous toujours armés, demeurez tranquilles à votre poste, l’arme au bras. Je n’ai pour vous que de bonnes intentions, et j’ai presque été effrayé quand j’ai entendu dire dernièrement que vos ministres avaient le projet de désarmer la France... »

Alors, comme il me gênait fort d’aider la voix de la sagesse à s’élever à l’encontre de mon humeur et de mes vœux, je me suis abstenu de parler ; d’autant plus que je venais de lire les déconcertantes déclarations

---

<sup>23</sup> Les Bersekers étaient des guerriers vikings au service d’Odin, que l’absorption de drogues mettaient dans une fureur sacrée et destructrice.

<sup>24</sup> Alfred Rosenberg (1893-1946), idéologue et dignitaire du parti nazi, était en particulier responsable de la « Fédération de la Préhistoire du Reich », s’inspirant des thèses d’Hermann Wirth (1886-1981), proche d’Himmler, pour affirmer l’origine nordique de la race aryenne.

<sup>25</sup> Georg Wirth (1798-1848) fut un homme politique qui lutta pour la liberté de la presse et l’unité de l’Allemagne.

de Romain Rolland surabondant dans ce même sens<sup>26</sup>. Mais une fois de plus j'ai pensé : ah ! que n'avons-nous lié partie avec cette « plus belle moitié » du peuple allemand, alors que, pour un temps dont il eût fallu profiter, elle était la prépondérante et que l'autre moitié, la belliqueuse, s'était encore mal ressaisie ; alors qu'il était temps encore... C'est à l'internationalisme, non point au hitlérisme, au fascisme, que l'idée de patrie doit céder.

Reprenant ensuite ce livre depuis le début et poussant jusqu'au bout ma lecture, j'y trouvai ces lignes encore que j'ai plaisir à copier :

« Nous eussions aussi supporté tranquillement Napoléon ; mais nos princes, tout en espérant que Dieu les délivrerait, se livrèrent en même temps à la pensée que les forces réunies de leurs peuples pourraient bien y faire quelque chose : on chercha dans ce dessein à réveiller un sentiment commun à tous les Allemands ; et alors les personnages les plus éminents parlèrent de la nationalité allemande... On nous commanda le patriotisme ; et nous devînmes patriotes ; car nous faisons tout ce que nos princes nous commandent. Il ne faut pas cependant se représenter sous le nom de patriotisme le sentiment qui porte ce nom ici en France. Le patriotisme du Français consiste en ce que son cœur s'échauffe, qu'il s'étend, qu'il s'élargit, qu'il enferme dans son amour, non pas seulement ses proches, mais toute la France, tout le pays de la civilisation ; le patriotisme de l'Allemand, au contraire, consiste en ce que son cœur se rétrécit, comme le cuir par la gelée, qu'il cesse d'être un citoyen du monde, un Européen, pour n'être plus qu'un étroit Allemand. Nous vîmes alors la balourdise idéale mise en pratique par le sieur Jahn<sup>27</sup>, et ce fut l'aurore de la teigneuse et rustique opposition contre le sentiment le plus noble et le plus saint de tous ceux qu'a produits l'Allemagne : contre cet amour de l'humanité, contre cette fraternité universelle, ce cosmopolitisme qui ont été professés en tout temps par nos grands génies, par Lessing, par Herder, par Schiller, Goethe, Jean Paul et toutes les âmes élevées de notre patrie. » (*De l'Allemagne*, tome I, p. 213).

---

<sup>26</sup> Reniant son pacifisme de jadis, Romain Rolland avait publié le 24 janvier dans *Vendredi* un article, « Pour l'indivisible paix », qui prônait l'alliance de la France et de l'Angleterre avec l'URSS pour lutter contre Hitler.

<sup>27</sup> Friedrich Jahn (1778-1852) fut un éducateur, promoteur de la gymnastique et du nationalisme allemand.

Tout cela n'est-il pas, hélas, à présent, plus vrai que jamais ? Si j'ai copié pour vous tout au long ce passage, c'est que m'y plaît beaucoup tout ce que Heine dit du patriotisme français, si différent de ce patriotisme à l'allemande que certains voudraient nous imposer aujourd'hui<sup>28</sup>.

Billet à Angèle

Seine tous du Poignon  
24 mars

Oui, je me suis tu beaucoup à l'égard d'Heine. Le passage de mon  
notebook d'Heine, je l'ai bien copié tout au long.  
Il est vrai, Heine a encore mon admiration. Je l'aime surtout  
et plus que j'ai à l'égard de France, et même en regard de  
son génie de la poésie, langue j'ose à peine écrire, mais à  
préférence à l'art certain j'ose à l'écriture ne vogue (car je le  
trouve alors dans la traduction), certain est surtout sans doute  
arrivé, qui, voir en de la forme, prend son essor et me parle  
d'un élan qui se peut sentir sans grand effort ni  
effort et simplement en se laissant aller. Toute la com-  
plicité que, en moi, font harmoniquement balance, l'instinct, par

<sup>28</sup> C'est en 1936 que Jacques Doriot fonde le Parti Populaire Français, auquel adhère aussitôt Drieu La Rochelle.

Thierry LAURENT

## André Gide et André Maurois<sup>1</sup>

Maurois, né seize ans après Gide, n'a pas subi l'influence de son aîné. Intéressé mais pas séduit, respectueux de l'ordre social autant que des valeurs bourgeoises et même judéo-chrétiennes – bien qu'agnostique –, il comprenait difficilement que l'on pût s'écarter de la voie morale pour bâtir librement son destin : « Je cherchais une règle et cet esprit qui les fuyait toutes m'effrayait »<sup>2</sup> ; il le répète dans ses écrits autobiographiques où se lit une critique tenace (mais indulgente) à l'égard de l'auteur des *Nourritures terrestres* et de *L'Immoraliste*. Ses écrivains de prédilection parmi ses contemporains furent plutôt Anatole France et Marcel Proust, plus tard, Paul Valéry, Paul Claudel et François Mauriac ; Alain, son professeur de philosophie au lycée de Rouen, restera longtemps l'un de ses maîtres à penser, voire le seul. Il n'empêche qu'à partir de 1922, naît entre les deux hommes une amitié sincère, nourrie par le respect réciproque, et qui durera près de trente ans.

Aux décades littéraires de Pontigny en août 1922, Paul Desjardins invite Maurois dont il a aimé les tout premiers romans<sup>3</sup>. Il y a là, entre

<sup>1</sup> De leur correspondance, nous ne disposons plus que de quelques lettres : cinq de Maurois, conservées dans le Fonds Gide de la bibliothèque Doucet à Paris ; six de Gide (dont l'une est accompagnée d'un brouillon difficilement déchiffrable de la réponse de Maurois), conservées dans le Fonds Maurois de la bibliothèque de l'Institut de France. Par ailleurs, les écrits autobiographiques de l'un et de l'autre apportent des témoignages nombreux sur leurs relations. Ajoutons que Maurois a souvent parlé de Gide dans des articles ou lors de conférences.

<sup>2</sup> « Rencontre d'André Gide », *Hommage à André Gide. Études-Souvenirs-Témoignages*, Paris, Éditions du Capitole, 1928, p. 139.

<sup>3</sup> *Les Silences du Colonel Bramble* (qui contient la traduction du célèbre poème de Rudyard Kipling *If*), a paru chez Grasset en 1918, suivi – chez le même éditeur – par *Ni ange ni bête* (fiction inspirée de la vie de Shelley) en 1919, *Les*

autres, Gide, Charles Du Bos, Roger Martin du Gard, Georges Duhamel, Jacques Rivière, Jean Schlumberger<sup>4</sup>. On a pu dire que cette communauté intellectuelle qui accueillait Maurois a remplacé ses amis de jeunesse morts à la guerre<sup>5</sup>. Il se lie surtout avec Du Bos dont il dira qu'il était « le personnage le plus remarquable de cette assemblée »<sup>6</sup>. À propos du moment de sa rencontre avec Gide, il écrira : « Enveloppé dans une grande pèlerine de montagnard, un feutre gris à la mexicaine encadrant son visage de samouraï, il étonnait d'abord, mais charmait par sa jeunesse d'esprit et par l'intérêt immédiat qu'il prenait aux êtres nouveaux »<sup>7</sup>. Dans son *Journal* en date du 3 septembre, Gide se réjouit d'avoir fait sa connaissance : « [il est] l'auteur d'un pimpant petit livre (*Les Silences du Colonel Bramble*) que j'avais lu avec grand amusement à Cambridge ; c'est un esprit charmant, courtois – et fort joliment cultivé, ce qui ne gêne rien et permettait entre nous maints terrains d'entente. »<sup>8</sup> Quelque temps plus tard, Maurois passe deux jours à Cuverville ; d'après ses souvenirs<sup>9</sup>, les conversations portent notamment sur Balzac – que les deux érudits connaissent fort bien –, *Wilhelm Meister* de Goethe, la préparation des *Faux-monnayeurs*<sup>10</sup>, ainsi que sur la biographie romancée de Shelley à laquelle travaille le jeune auteur ; ayant écouté la lecture du manuscrit inachevé, Gide fait des suggestions quant à des suppressions

---

*Discours du docteur O'Grady* (qui reprend les personnages de *Bramble*) en 1922 et *Bernard Quesnay* la même année.

<sup>4</sup> François Chaubet a consacré un ouvrage excellemment documenté à propos de Pontigny : *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009. André Maurois avait préfacé le livre d'études et de témoignages présenté par Anne Heurgon-Desjardins : *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964.

<sup>5</sup> Tel est par exemple le point de vue de Michel Droit, ami et biographe de Maurois : *André Maurois*, Paris, Editions universitaires, « Classiques du XX<sup>e</sup> siècle », 1953, p. 34.

<sup>6</sup> « Destins exemplaires », *Œuvres complètes*, t. 10, Paris, Fayard, 1952, p. 359.

<sup>7</sup> *Mémoires*, Paris, Flammarion, 1970, p. 147.

<sup>8</sup> *Journal*, t. I, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1996, p. 1187.

<sup>9</sup> *Mémoires*, *op. cit.* p. 150 ; Conférence faite le 29 novembre 1932 pour l'Université des Annales (*Conferencia, Journal de l'Université des Annales*, n° 3, 15 janvier 1933, p. 113.)

<sup>10</sup> Le roman paraîtra en 1925 et Maurois dira que « c'est depuis Proust, avec les *Thibault*, le seul grand roman français. » (« Rencontre d'André Gide », article cité, p. 141).

de passages et au portrait qui devrait être fait du protagoniste ; il le rapporte ainsi : « Il ne me paraît pas qu'il ait suffisamment re-créé son personnage, et d'autre part, on ne voit pas quel rapport avec lui, Maurois, lui a fait choisir de préférence ce sujet. Il ne lie point partie avec Shelley et ne semble pas se confesser à travers lui [...]. Mais c'est du très bon travail. »<sup>11</sup> ; il réutilisera d'ailleurs l'expression « du très bon travail » (tout en ajoutant « sans plus » !) dans une lettre à Marc Allégret<sup>12</sup>. Maurois exprime sa gratitude par un courrier du 18 décembre qui commence par « Mon cher maître et ami » : « L'atmosphère de votre maison est tout ce qu'on souhaite et votre goût une merveilleuse pierre de touche pour éprouver une œuvre qu'on hésite encore à juger soi-même. Je sais maintenant clairement ce qui doit être l'essence de mon livre et ce qui n'est qu'anecdote assez plate. Je me mets aux remaniements avec une ardeur toute nouvelle, que je crois lucide, et que je vous dois. »<sup>13</sup> Plus tard, il répétera à l'envi que « peu d'hommes ont autant que lui le sens de la langue ; peu d'hommes sont aussi bons juges de ce qui dans un livre est authentique et de ce qui est faux ornement. »<sup>14</sup> Son *Ariel ou la vie de Shelley* paraîtra chez Grasset l'année suivante. À partir de là, les liens se nouent vraiment. Le 2 août 1923, Maurois invite Gide à dans sa propriété d'Elbeuf en septembre, ajoutant qu'il vient de relire à haute voix *La Porte étroite* et qu'une fois de plus, il en a été très ému ; il se dit aussi heureux de tenir de lui un Dostoïevski, « riche matière à penser »<sup>15</sup> ; mais Gide doit alors partir en Tunisie et – d'après le *Journal* – ce ne serait que l'année suivante qu'il se rendrait chez son ami, en compagnie des époux Du Bos et d'Anne Desjardins<sup>16</sup> ; pour l'en remercier, il lui fait part de « l'exquis » et « vivace » souvenir qu'il garde de ce séjour et ajoute : « mon affection pour vous grandit et se fortifie à chaque nouvelle

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 747.

<sup>12</sup> *André Gide, Marc Allégret : Correspondance, 1917-1949*, Paris, Gallimard, 2005, lettre du 22 décembre 1922, p. 510.

<sup>13</sup> Bibliothèque Doucet à Paris, carte-lettre de Maurois à Gide du 18 décembre 1922.

<sup>14</sup> *Conferencia, Journal de l'Université des Annales, op. cit.*, p. 113.

<sup>15</sup> Bibliothèque Doucet, carte-lettre de Maurois à Gide datée du 2 août 1923.

<sup>16</sup> *Journal*, t. I, *op. cit.*, 9 septembre 1924, p. 1257. Une lettre de Gide à M. Allégret en date du 4 septembre fait par ailleurs allusion à une balade vers Chartres dans « l'auto de Maurois » (*Correspondance, op. cit.*, p. 596-597.)

rencontre »<sup>17</sup> ; le même jour, il écrit une autre lettre à Jacques Rivière où il lui demande de faire appel à Maurois pour *La NRF*<sup>18</sup>. Ajoutons qu'aussitôt après le décès de la première épouse de Maurois en février 1924, Gide lui a adressé un message de condoléances particulièrement affectueux<sup>19</sup>.

Au cours des quinze années qui précèdent la guerre, les rapports intellectuels et « professionnels » – si l'on peut dire – s'intensifient du fait de la présence assez régulière de l'un et de l'autre aux rencontres de Pontigny, de leur adhésion à des projets communs (telle cette société du Film Parlant français lancée en 1930 par huit écrivains pour contrer l'arrivée massive des productions cinématographiques américaines<sup>20</sup>), des initiatives politiques – peu nombreuses, certes – auxquelles ils s'associent (comme cette lettre-pétition dédiée à Thomas Mann qui est aussi une dénonciation du nazisme<sup>21</sup>), de la notoriété grandissante de Maurois (romancier, essayiste, biographe, conférencier) qui le mène

<sup>17</sup> Bibliothèque de l'Institut de France à Paris, lettre de Gide à Maurois datée du 10 septembre 1924.

<sup>18</sup> *André Gide, Jacques Rivière : Correspondance, 1909-1925*, Paris, Gallimard, 1998, lettre du 10 septembre [1924], p. 763. L'année où a été écrite cette lettre n'étant pas mentionnée, c'est par déduction que nous supposons qu'il s'agit de 1924.

<sup>19</sup> Bibliothèque de l'Institut de France, lettre de Gide à Maurois datée du 27 février 1924. C'est Charles Du Bos qui, la veille, avait informé Gide du drame : « J'ai une bien triste nouvelle à vous communiquer. La femme d'André Maurois est morte subitement cette nuit. Notre ami est atterré ; je lui ai dit que je vous aviserais, car je savais que vous auriez à cœur de lui témoigner votre sympathie. » (*Lettres de Charles Du Bos et réponses d'André Gide*, Paris, Éditions Corrèa, 1950, p. 63). Notons que quarante ans plus tard, Maurois rendra compte de la relation Gide-Du Bos dans la deuxième étude (intitulée « Charles Du Bos ») de son livre *De Gide à Sartre* (Paris, Librairie Académique Perrin, 1964).

<sup>20</sup> Maria Van Rysselberghe y fait allusion dans l'un de ses cahiers (*Les Cahiers de la Petite Dame, 1929-1937*, Paris, Gallimard, 1974, p. 112).

<sup>21</sup> À l'instigation sans doute de Valéry Larbaud et de R. Martin du Gard, une lettre est adressée à l'écrivain allemand, prix Nobel de littérature en 1929 : « À l'occasion du soixantième anniversaire de Thomas Mann, actuellement en exil à Zurich, les représentants de la littérature française dont les noms suivent sont heureux de pouvoir saluer en lui le glorieux représentant d'une Allemagne que nous n'avons pas cessé d'aimer. »

jusqu'à l'Académie française en 1938<sup>22</sup>. Pour autant, ce dernier ne deviendra pas un familier du 1<sup>bis</sup> rue Vaneau, là où se réunit souvent, à partir de 1929, la « cour » des admirateurs et intimes de Gide<sup>23</sup>. À cela, deux raisons : l'éloignement dans lequel il s'est toujours tenu de l'hyper-intellectualisme des chapelles littéraires et autres coteries (sa nouvelle *Voyage au pays des Articoles*<sup>24</sup> – qui n'est pas sans rappeler *Le Voyage d'Urien* – en est d'ailleurs une gentille satire) ; le fait qu'il n'ait jamais été « gidien », s'amusant même parfois à dépeindre des émules du « cher Maître » – non sans tendresse – comme de naïfs idéalistes (Denise dans *Le Cercle de famille*<sup>25</sup>, jeune femme longtemps maximaliste) ou des égocentriques plutôt nonchalants (Routchko l'écrivain, qui s'enlise dans les marécages de l'introspection et qui se demande dans son journal s'il ne va pas passer sa vie à jouer un rôle qui n'est pas le sien<sup>26</sup>) ; la lecture de ses divers petits traités de psychologie sociale, appelés aussi « Art de vivre », où Maurois le moraliste (au sens classique) expose comment les hommes vivent et comment ils devraient vivre, nous convainc du clivage très fort entre les idées des deux auteurs, par exemple quand il s'agit de juger l'institution familiale : « De Platon à Gide, les écrivains ont pu la maudire, jamais la détruire. »<sup>27</sup> ; on note d'ailleurs bien d'autres piques ici ou là, telles : « J'avais sur le cœur le "Victor Hugo, hélas !" d'André Gide, réaction de la préciosité et de l'intelligence contre le génie »<sup>28</sup> ou encore : « Il est un puritain de l'antipuritanisme »<sup>29</sup> ou bien : « L'étrange homme ! Il a si peur d'être hypocrite qu'il majore ses révoltes »<sup>30</sup>. Il n'empêche que l'esprit d'ouverture et la grande tolérance de ces deux lecteurs passionnés de Montaigne leur auront permis non seulement de

<sup>22</sup> Son plus grand succès est *Climats* en 1928, roman très autobiographique, admiré par Virginia Woolf. L'université de Princeton lui propose une chaire à vie en 1931. L'université d'Oxford le reçoit Docteur *honoris causa* en 1934.

<sup>23</sup> Maurois a eu tout de même l'occasion de fréquenter occasionnellement le cercle du « Vaneau » : R. Martin du Gard évoque par exemple dans son *Journal* un dîner chez Gide le 6 octobre 1937 où il a côtoyé Du Bos, A. Siegfried, J. Heurgon et Maurois (*Journal III*, Paris, Gallimard, 1993, p. 87).

<sup>24</sup> Paris, Gallimard, 1928.

<sup>25</sup> Paris, Grasset, 1932.

<sup>26</sup> *Voyage au pays des Articoles*, *op. cit.*

<sup>27</sup> *Sentiments et coutumes*, Paris, Grasset, 1934, p. 15.

<sup>28</sup> *Mémoires*, *op. cit.*, p. 444.

<sup>29</sup> *De Gide à Sartre*, Paris, *op. cit.*, p. 34.

<sup>30</sup> *Idem*, p. 40.

s'adonner à de vrais dialogues philosophiques mais également d'entretenir constamment l'estime mutuelle. Voici peut-être un bon résumé du fond de la pensée de Maurois : « Entièrement différent de Gide, je n'en attache pas moins grand prix à son amitié. En un temps où les faux monnayeurs de l'esprit sont légion, j'aime un homme qui essaye d'être vrai et de faire circuler un peu d'or. »<sup>31</sup> Cela fait écho aux propos de Valéry : « Nos sentiments sur presque toute chose sont généralement opposés, mais d'une opposition si naturelle qu'elle équivaut à une harmonie et qu'elle crée entre nous une liberté vraiment rare des échanges de pensées. »<sup>32</sup>

En 1927, Maurois publie un essai sur la littérature anglaise récente<sup>33</sup> ; Gide s'intéresse en particulier aux pages consacrées à Wilde et les commente avec quelque sévérité : « [il] parle de Wilde avec élégance ; les mots de lui qu'il cite sont bien choisis ; mais cette petite étude, très « conférence pour dames » me laisse insatisfait. On sent qu'il ne possède pas son sujet. La « figure in the carpet » lui échappe ; ou feint-il de ne pas le voir ? »<sup>34</sup> Même déception au cours d'autres lectures : « Tandis que je parcours le décevant *Relativisme*<sup>35</sup> de Maurois, une jeune Finlandaise, à côté de moi, lit ses *Aspects de la Biographie*<sup>36</sup>, le crayon à la main. Par instants le crayon s'abat : la Finlandaise a reconnu sans doute une de ses propres pensées ; une de celles à qui j'ai, depuis longtemps, dit adieu. »<sup>37</sup> En revanche, Gide a été très impressionné par *Le Cercle de famille*<sup>38</sup> et Maria Van Rysselberghe en témoigne lorsqu'elle rapporte ses propos : « je me sens à l'aise avec lui [...], j'ai pu lui parler librement de son dernier roman. Je lui disais que tombant sur un dialogue à la fin, entre un homme d'affaires et une femme, il m'avait semblé si excellent, presque magistral, que je m'étais dit qu'il avait écrit *Bernard Quesnay*<sup>39</sup> dix ans trop tôt, qu'il avait gâché pour lui-même un beau sujet. Il m'a dit qu'il voulait faire maintenant un roman politique, je

<sup>31</sup> *Conferencia, Journal de l'Université des Annales, op. cit.*, p. 123.

<sup>32</sup> Lettre du 5 décembre 1927 qui ouvre l'*Hommage à André Gide, op. cit.*, p. 7.

<sup>33</sup> *Études anglaises, Dickens-Walpole-Ruskin-Wilde, La jeune littérature*, Paris, Grasset, 1927.

<sup>34</sup> *Journal*, t. II, Gallimard, Bibl. De la Pléiade, 1997, p. 43.

<sup>35</sup> *Relativisme*, Paris, Éditions Kra, 1930.

<sup>36</sup> *Aspects de la biographie*, Paris, Grasset, 1930.

<sup>37</sup> *Journal*, t. II, *op. cit.*, p. 215.

<sup>38</sup> Paris, Grasset, 1932.

<sup>39</sup> Voir *Supra*, note n° 2.

crois que c'est un sujet qui lui ira. » On peut en outre supposer que le Gide très engagé des années trente s'est intéressé tout autant aux écrits politiques de Maurois, tels ses articles très lucides dans *Le Figaro* sur la crise économique, les débuts du nazisme ou les menaces de guerre ; mais rares en sont les preuves hormis par exemple ce témoignage de la « Petite Dame » : « Les articles de Maurois sur le chômage dans les États-Unis l'ont bouleversé »<sup>40</sup>.

D'une manière générale, le ton sur lequel Gide parle de Maurois ou à Maurois est toujours chaleureux<sup>41</sup>, comme le montre l'extrait suivant qui évoque une réunion s'étant tenue le 9 janvier 1930 chez Aimery Blacque-Belair<sup>42</sup> : « Chacun d'eux me paraissait charmant, et particulièrement A. Maurois (qui peut être sémillant à l'excès, mais se montrait hier réservé, plein de qualités nombreuses, et l'on eût presque dit : timide ; ah, je l'aimais beaucoup). (Et précisément, le soir même, en rentrant, je lis un article américain, que tout le jour j'avais trimbalé dans ma poche – extrêmement élogieux et *sensible* (sens anglais), sur *Un esprit non prévenu*<sup>43</sup>. C'était de lui.) »<sup>44</sup> On lit encore dans une lettre du 3 février 1933 : « Avec quelle joie je lis votre article sur Arnold Bennett<sup>45</sup>. Voici qui me console un peu du silence affreux dans lequel a sombré le *Conte de Bonnes Femmes* pour lequel j'ai donné tant d'heures de travail. »<sup>46</sup> ; et plus loin : « Que je serais heureux d'avoir quelque écho de votre

<sup>40</sup> *Les Cahiers de la Petite Dame, 1929-1937, op. cit.*, p. 324.

<sup>41</sup> Même après que Maurois s'est empressé de rapporter à Madame Hanoteaux (qui l'a dit à Simon Bussy) les confidences d'Yvonne de Lestrangé a propos des liens réels entre Gide et le jeune Marc Allégret, il semble qu'il n'y ait pas de rancune (*André Gide, Marc Allégret : Correspondance, op.cit.*, lettre du 21 janvier 1927, p. 640-641.)

<sup>42</sup> 1898-1989. Officier incorporé dans l'État-major du général Lyautey en 1921, ami de Maurois qu'il rencontre à Pontigny l'année suivante (de leurs discussions est né *Les Dialogues sur le commandement*), député centriste de 1928 à 1936, combattant de l'Armée d'Afrique en 1943-1945.

<sup>43</sup> André Gide, *Un esprit non prévenu*, Paris, Éditions Kra, 1929.

<sup>44</sup> *Journal*, t. II, *op. cit.*, p. 180.

<sup>45</sup> Écrivain et journaliste britannique (1867-1931). Maurois a préfacé *L'Escalier de Riceyman* traduit par Maurice Rémon (Imprimerie Saint-Denis, 1929).

<sup>46</sup> C'est en août 1929, chez Martin du Gard, que Gide et Marcel de Coppet se sont attelés à la présentation française d'*Un conte de bonnes femmes* (Paris, Gallimard, 1931). La correspondance Gide-Bennett a été publiée par Linette F. Brugmans (Genève, Droz, 1964).

conférence sur les *Nourritures Terrestres*<sup>47</sup>. [...] Je repars dans trois jours avec vos *Songes*<sup>48</sup> dans ma valise. »<sup>49</sup> Sur le même ton, Gide, affaibli un temps par une forte grippe, écrira quelques années plus tard : « Votre *Chateaubriand*<sup>50</sup> que je craignais bien de ne pouvoir lire de sitôt est venu juste à point pour me tenir compagnie. »<sup>51</sup>

Leurs échanges épistolaires concernent aussi des questions très « terre à terre », comme les contrats d'édition ou les projets de publication : ici, Gide se plaint d'avoir été « roulé dans la farine » par la Maison Longmans Green de New York pour son *Montaigne*<sup>52</sup> et demande à son ami si son *Voltaire*<sup>53</sup> lui a occasionné de tels soucis<sup>54</sup> ; (ce dernier répondra qu'à son tour il a été victime de la légèreté avec laquelle il avait signé un « papier » puisqu'un texte destiné à ses seuls étudiants américains s'était retrouvé publié<sup>55</sup>) ; là, il dit ne plus se rappeler une vague promesse qu'il avait faite de préfacer un roman français mais qu'il songeait aux *Liaisons dangereuses*<sup>56</sup> et prie Maurois de le renseigner sur les détails de cette affaire<sup>57</sup> ; dans un autre courrier, Maurois se fait l'intercesseur de Jacques Schiffrin, fondateur à New York de la maison Pantheon Books, qui voudrait publier un livre de Gide sans que les éditions de la Maison française s'en mêlent ou y voient à redire<sup>58</sup>. Le peu

<sup>47</sup> Allusion à la conférence que Maurois venait de donner pour l'Université des Annales (voir *supra*, note 9).

<sup>48</sup> *Mes songes que voici*, Paris, Grasset, 1932.

<sup>49</sup> Bibliothèque de l'Institut de France, lettre de Gide à Maurois du 3 février 1933.

<sup>50</sup> Paris, Gallimard, 1938.

<sup>51</sup> Bibliothèque de l'Institut de France, lettre dactylographiée de Gide à Maurois du 15 décembre 1938.

<sup>52</sup> *Essai sur Montaigne*, Paris, Schiffrin, 1929 ; dix ans plus tard, le livre devient *Les Pages immortelles de Montaigne choisies et expliquées par André Gide* (Paris, Editions Corrèa, 1939). La traduction américaine date de 1939.

<sup>53</sup> Paris, Gallimard, 1935. La traduction américaine paraît elle aussi en 1939.

<sup>54</sup> Lettre déjà citée de Gide à Maurois du 15 décembre 1938.

<sup>55</sup> Bibliothèque Doucet, carte-lettre de Maurois à Gide du 2 janvier 1939.

<sup>56</sup> Peut-être s'agit-il de la préface que donnera Gide l'année suivante à la réédition d'une traduction anglaise des *Liaisons* : Ernest Dowson, *Dangerous Acquaintances*, London, Nonesuch Press, 1940.

<sup>57</sup> Bibliothèque de l'Institut, lettre de Gide à Maurois du 26 juillet 1939. Comme pour expliquer son oubli, Gide avoue sa grande lassitude : « Je traîne, depuis des mois, au ras du sol, sans vertu, sans joie, sans peine, le cerveau gourde. »

<sup>58</sup> Bibliothèque Doucet, lettre de Maurois à Gide du 30 août 1943. Sur cette lettre, le destinataire a ajouté, en guise de *memorandum*, qu'il avait envoyé un câble à

de lettres conservées ne nous disent quasiment rien, hélas, sur des échanges d'informations ou d'opinions concernant des œuvres littéraires ou artistiques ; il est seulement question dans une petite carte de Maurois de la lettre 1 de *La Critique de l'Œdipe* rédigée par Voltaire, suite à une conversation qu'ils ont eue la veille<sup>59</sup>.

On sait que l'attitude de Maurois pendant la guerre a longtemps été incomprise ou mal jugée, faute d'informations objectives sur ce qu'il avait dit ou fait. Pétainiste modéré, vivant aux États-Unis entre 1940 et 1946, ce n'est que lentement qu'il a pris conscience de l'antisémitisme de Vichy et de la gravité de sa politique de collaboration avec l'Allemagne<sup>60</sup>. Après qu'Henri Bernstein<sup>61</sup> l'eut calomnié en l'accusant d'être un juif ayant trahi ses coreligionnaires, il se défendit et fut défendu par des gaullistes, mais son image en resta quelque peu ternie. C'est dans ce contexte que Gide lui adresse le 20 septembre 1941 une longue lettre à la fois très amicale et extrêmement franche<sup>62</sup>. Il y est d'abord question du

---

Philippe Soupault donnant pleins pouvoirs à J. Schiffrin pour qu'il publie le livre à sa convenance.

<sup>59</sup> Bibliothèque Doucet, carte-lettre de Maurois à Gide du 23 septembre 1933.

<sup>60</sup> En 1939, il tient à s'engager malgré son âge et va assurer des missions de liaison entre armées française et anglaise ; à Londres en juin 40, il rencontre De Gaulle qui lui propose d'être porte-parole de la France libre ; de crainte de représailles contre les siens et ne voulant pas dénigrer son ami Philippe Pétain (qui a favorisé son élection à l'Académie française), il décline la proposition et part aux États-Unis puisqu'il a un ordre de mission « culturelle » des Affaires Étrangères pour y donner des conférences. Il s'y lie avec Jules Romains et Saint-Exupéry, parraine la création des éditions de la Maison française à New York, entreprend la rédaction d'une *Histoire de l'Amérique*, écrit des articles sur la situation en France dans lesquels il prêche la réconciliation nationale et n'ose pas s'en prendre au régime de Vichy (alors qu'il est la cible des attaques antisémites des collaborateurs et que ses livres sont interdits). A partir de 1942, sa pensée évolue : il proclame son espoir d'une libération de son pays et du rétablissement de la démocratie. En 1943, la mission militaire française de Washington l'envoie, à sa demande, en Afrique du Nord d'où – avec le rang d'officier – il partira vers l'Italie puis la Corse en train de se libérer. Revenu aux États-Unis l'année suivante, il exalte l'armée française reconstituée puis deviendra professeur de littérature française à l'université du Kansas.

<sup>61</sup> 1876-1953. Ce dramaturge du théâtre de boulevard, oublié aujourd'hui, a connu un immense succès avant-guerre. Comme Maurois, il s'est installé à New York en 1940.

<sup>62</sup> Bibliothèque de l'Institut.

fils de Maurois, Gérard, que Gide a rencontré à Grasse<sup>63</sup>, avec qui il joue le soir aux échecs et dont il salue « la maturité d'esprit dans les jugements » ; le jeune homme lui a montré des lettres de son père et Gide dit les avoir lues « le cœur serré, étreint par un intérêt passionné »<sup>64</sup>. Il donne aussi des nouvelles de Valéry, de Martin du Gard, de Louis Gillet et des Mauriac. Mais l'essentiel est consacré à la réputation de Maurois : « Au moment des ignobles attaques de HB, j'avais bien failli vous écrire et regrette aujourd'hui de ne l'avoir point fait. La bassesse de cet intrigant était connue et la nouvelle preuve qu'il en donnait ne pouvait guère le déconsidérer davantage, en France du moins. Votre réponse à sa perfidie était parfaite et, reproduite partout, vous a valu, ici, l'approbation, l'admiration et la sympathie de tous ; doublée, à l'égard de l'autre, d'une indignation peu ordinaire. » Il n'en met pas moins en garde son ami contre le danger de condamner tout ce que son adversaire se targue de défendre (c'est-à-dire la dissidence) et lui explique que le zèle, l'activité et le dévouement dont il fait montre outre-Atlantique (ses plaidoyers pour la réconciliation nationale et ses discours ultra-patriotes) risquent d'être mal interprétés et pourraient même compromettre un jour son retour en France : « Les choses sont loin d'être ici aussi simples que vous vous les représentez. [...] puissiez-vous ne pas avoir à vous repentir de ce que vous faites en plus, avec une si généreuse et chevaleresque

<sup>63</sup> Dans son journal en date du 10 septembre 1941, Gide raconte avec enthousiasme son dîner chez Gérard Maurois, installé depuis deux mois au Park Palace : « Avec quelle passion contenue il parle de la situation en France ! Aucune arrogance ni suffisance dans ses jugements ; une ferveur sans aveuglement ; de la fermeté sans intransigeance. Rien, plus que de savoir qu'une telle jeunesse existe encore, ne peut me redonner confiance dans la France. » (*Journal*, t. II, *op. cit.*, p. 781). La Petite Dame fait dire à Gide : « Je vois souvent le fils de Maurois, décidément très sympathique, nous jouons ensemble aux échecs. Il me parle de son père d'une manière touchante, et s'effraie de le voir songer à rentrer en France, et de le sentir si mal renseigné sur tout ce qui s'y passe, au point de s'enfermer là-bas dans une attitude pro-gouvernementale qui ne serait certainement pas la sienne, s'il était ici. » (*Les Cahiers de la Petite Dame 1937-1945*, *op. cit.*, p. 273). Maurois avait un autre fils, Olivier, en proie à de terribles maux psychologiques ; Gide l'a également connu et accueilli puisque Maria V. R. écrit dans son cahier de mars 1945 : « A déjeuner, Olivier Maurois, un pauvre neurasthénique, le plus lassant, le plus exténuant, le plus gentil des êtres, me fait une profonde pitié. » (*Ibid.*, p. 329.)

imprudence, mais non sans aberration, je le crains ». Dans le brouillon de sa réponse<sup>65</sup>, Maurois dit qu'il ne fait rien d'autre que de plaider « pour nos prisonniers, nos enfants, pour le maintien en Amérique de notre langue et de notre culture. » Les deux écrivains auront l'occasion de se revoir plusieurs fois à Alger durant l'été 1943 (Gide y séjournant depuis peu et Maurois y étant en mission militaire<sup>66</sup>) : « Dès le lendemain de mon arrivée, j'avais couru chez Anne Heurgon (Anne Desjardins, de Pontigny). Gide y logeait chez elle. Ce furent de tendres retrouvailles. Gide semblait en pleine forme, gai, joueur, curieux de tout. Sa jeunesse d'esprit étonnait. »<sup>67</sup> On se doute que nombre de conversations ont porté sur la situation nationale et internationale et que Maurois a expliqué le sens de son action. Le 26 juin, Gide a d'ailleurs plaidé la cause de son ami face à un général de Gaulle rancunier et il résume la conversation dans son journal : il lui dit que son attitude aurait été différente s'il avait été mieux renseigné, qu'il se trompe parce qu'il est trompé, qu'il s'oblige à rester fidèle au Maréchal mais que cela lui coûte ; il ajoute : « Moins sûr que mes arguments fussent tous valables, m'a-t-il paru après avoir revu Maurois. »<sup>68</sup> Ce dernier rentrera en Amérique au début de l'année 1944 et les nouvelles retrouvailles ne se feront que deux ans et demi plus tard<sup>69</sup>.

Les *Mémoires* de Maurois n'évoquent pas l'attribution du prix Nobel de littérature à Gide en 1947 alors qu'ils célèbrent celle accordée à Mauriac cinq ans plus tard<sup>70</sup> ; de même, rien n'y est dit à propos de la disparition du « contemporain capital » en 1951. Sans doute existe-t-il dans la correspondance éparse de Maurois des témoignages de son émotion lors de ces deux événements. En 1965, il publiera *De Gide à Sartre*<sup>71</sup>, essai consacré à dix auteurs du XX<sup>e</sup> siècle et qui fait suite à *De Proust à Camus*<sup>72</sup> ; en quelque trente-cinq pages, avec un mélange de

<sup>65</sup> Voir *supra*, note n° 1.

<sup>66</sup> Voir *supra*, note n° 52. On lit dans les *Mémoires* : « Dans les intervalles entre mes tournées, les gens que je vois le plus sont naturellement Gide et Anne Heurgon chez qui mon couvert est mis toutes les fois que je ne suis pas près ailleurs. » (*op. cit.*, p. 369.)

<sup>67</sup> *Mémoires*, *op. cit.*, p. 367.

<sup>68</sup> *Journal*, t. II, *op. cit.*, p. 965.

<sup>69</sup> *Mémoires*, *op. cit.*, p. 413.

<sup>70</sup> *Op. cit.*, p. 457.

<sup>71</sup> Paris, Librairie Académique Perrin, 1965.

<sup>72</sup> Paris, Librairie Académique Perrin, 1963.

sévérité et de bienveillance, il revient longuement sur la jeunesse, la psychologie, la spiritualité et les mœurs de Gide, présente ses œuvres majeures (affichant ses préférences pour *La Porte étroite* et *Thésée*), fait le point sur ce qui reste de l'influence de l'une des idoles intellectuelles de sa génération (avec Maurice Barrès) et conclut sobrement en saluant la mémoire d'un grand artiste :

Aujourd'hui la jeunesse le lit moins. Lui qui chercha toujours, en vain, à s'accrocher à un point fixe, n'est pas un point fixe auquel une génération avide d'action puisse s'accrocher. Il n'a pas de doctrine à proposer. Mais il ne souhaite jamais en proposer une. Hors une brève incursion dans la politique, qu'il regretta, il ne voulut être qu'un artiste, c'est-à-dire un homme dont le seul métier est de fournir aux pensées une forme parfaite. Le rôle de l'auteur est de bâtir une demeure ; au lecteur de l'occuper. Ainsi soit-il. (p. 47)

Parmi tous les écrivains que Gide a rencontrés et appréciés, Maurois tient une place importante et particulière même s'il n'était pas un intime comme pouvaient l'être Francis Jammes, Jacques Copeau ou Martin du Gard ; l'auteur de *Climats* s'est beaucoup plus rapproché de Du Bos, de Mauriac, de Claudel et même de Jean Cocteau (dont il a facilité l'entrée à l'Académie française). Il n'en demeure pas moins que leur relation a été constante, dénuée de tensions et d'arrière-pensées, fondée à la fois sur un sincère et réciproque respect et sur la relativisation intelligente de leurs désaccords.

\*

Les lettres d'André Maurois à André Gide sont déposées à la Bibliothèque Jacques Doucet. Les lettres de Gide à Maurois se trouvent à la Bibliothèque de l'Institut de France.

---

1

André Maurois à André Gide

Elbeuf, le 18 décembre 1922

Mon cher maître et ami,

J'espère bien que vous n'avez pas pris pour une banale politesse le plaisir si vif que j'ai trouvé à vous voir et à travailler avec vous. Cette journée à Cuverville m'a fait plus de bien que plusieurs semaines de travail. L'atmosphère de votre maison est tout ce qu'on souhaite et votre goût une merveilleuse pierre de touche pour éprouver une œuvre qu'on hésite encore à juger soi-même. Je sais maintenant clairement ce qui doit être l'essence de mon livre et ce qui n'est qu'anecdote assez plate. Je me mets aux remaniements avec une ardeur toute nouvelle, que je crois lucide, et que je vous dois.

Votre « Wilhelm Meister » m'excite beaucoup : surtout les « Cahiers d'Édouard » seront un merveilleux moyen pour dire des choses importantes que personne n'a notées et que vous pensez dire mieux que personne.

Remerciez encore, je vous prie, Mme Gide de son délicieux accueil et croyez-moi très affectueusement à vous.

André Maurois

2

André Maurois à André Gide

Manoir de St Nicolas, La Saussaye (Elbeuf)

[2 août 1923]

Mon cher Maître et ami

Je voulais vous demander de venir me voir ici, comme vous-même me l'aviez promis à Cuverville ; mais Du Bos, qui est venu dimanche dernier, m'apprend que vous êtes dans le Midi. Il faut donc que ce soit après Pontigny et que le dernier entretien organise ce voyage.

J'ai été bien heureux de tenir de vous le *Dostoïevski* ; rien, depuis longtemps, ne m'avait donné aussi riche matière à penser. Nous avons aussi cet été relu à haute voix *La Porte étroite* qui nous a, une fois de plus, beaucoup émus. Pour moi, j'ai peu travaillé depuis Paris, mais mis de l'ordre dans mes plans.

Croyez à nos sentiments affectueux et dévoués.

André Maurois

### 3

André Gide à André Maurois

Cuverville, 27 février [1924]

Charlie me fait part de l'affreuse nouvelle ... si consternante que l'étonnement le cède à peine à la tristesse, et que je reste muet devant la soudaineté de ce deuil. Du moins ne doutez pas de ma profonde et douloureuse sympathie. Je vous serre la main bien affectueusement.

Bien amicalement.

Votre

André Gide

4

André Gide à André Maurois

Cuverville, 10 septembre [1924]

Mon cher ami,

Il me faut, avant de me replonger dans le travail, vous redire encore combien l'exquis souvenir que j'emporte de La Saussaie reste vivace et combien je suis heureux d'avoir appris à vous connaître un peu davantage. Je voudrais que vous sentiez aussi que mon affection pour vous grandit et se fortifie à chaque nouvelle rencontre. Ma femme a regretté de n'avoir pu vous revoir et me prie de vous exprimer à nouveau sa sympathie. Elle était très affectée par la mort de Suzanne Schlumberger qu'elle avait apprise la veille, ainsi que par une fâcheuse lettre d'un de ses frères, de sorte qu'elle n'a pu se donner à ses hôtes autant qu'elle l'aurait voulu. Elle voudrait que vos amis l'en excusent.

J'ai prié Charlie de m'excuser près de vous : je n'ai point pensé à régler avec vous la dépêche pour Cuverville dont vous aviez bien voulu vous charger. Je m'en suis aperçu après vous avoir dit adieu. Je voulais vous serrer la main une dernière fois au moment de votre départ mais le dual a eu raison de ma bonne intention.

Au revoir. Saluez bien vos hôtes de ma part et croyez-moi tout affectueusement votre

André Gide

P.S. J'ai du laisser dans l'auto deux cahiers ; l'un vierge encore et l'autre sans grande importance, mais où je crois pouvoir retrouver pourtant certaines indications. Puis-je espérer que vous aurez l'obligeance de me renvoyer ce dernier ? Merci.

## 5

André Gide à André Maurois

1bis rue Vaneau, 3 février 1933

Cher ami,

Avec quelle joie je lis votre article sur Arnold Bennett. Voici qui me console un peu du silence affreux dans lequel a sombré le *Conte de Bonnes Femmes*, pour lequel, j'ai donné tant d'heures de travail (un mois et demi, trois heures et demie chaque jour). Du reste je ne crois pas que ce beau grand livre soit connu davantage en Allemagne. Et ceci prête à méditer.

Quant au Journal, il ne me paraît pas qu'il y aurait lieu de le donner (mais attendons le ou les volume(s) suivant(s) ). Il ne pourrait, me semble-t-il, présenter, quelque chance de succès que si Bennett était déjà connu, célèbre, etc. Quoi qu'il en soit, vous en parlez fort bien.

Que je serais heureux d'avoir quelque écho de votre conférence sur *Les Nourritures terrestres* ! Êtes-vous satisfait de votre public, autant que lui l'était du conférencier, m'a-t-on redit ? En donnerez-vous le texte ?

Bien attentivement et amicalement.

Votre

André Gide

(Je repars dans trois jours avec vos *Songes* dans ma valise)

6

André Maurois à André Gide

86, bd. Maurice Barrès, Neuilly-sur-Seine,  
le 23 septembre 1933

Cher ami,

« On doit des égards aux vivants ; on ne doit aux morts que la vérité. » Note de la lettre I sur la tragédie d'*Œdipe*. Un passage de cette lettre avait été retranché pour ne pas affliger l'abbé de Charlieu, alors vivant ; il fut rétabli après la mort de celui-ci, d'où la note.

Voilà la vérité pour un vivant que l'on a été heureux de voir hier.

André Maurois

7

André Gide à André Maurois

1bis rue Vaneau, 15 décembre 1938

Cher ami,

Je dicte cette lettre de mon lit car me voici, depuis hier, pris par la grippe et fort incapable de venir vous retrouver

demain à trois heures, ainsi qu'il était convenu. Je le regrette vivement. J'aurais voulu savoir si votre bonne foi a été surprise comme la mienne et si vous avez été refait comme moi par la maison Longmans Green de New York.

Il est certain que, lorsque je leur ai livré mon *Montaigne*, il n'était question que de la traduction américaine de cet Essai ; mais une petite clause du Traité, que j'ai signé peut-être un peu à la légère, me ligure, me semble-t-il, et ne laisse aucun droit de protester contre cette mouture que Corrèa se propose de tirer, ni de toucher le moindre pourcentage. Je voudrais bien savoir si, pour votre *Voltaire* qui vient de sortir, vous avez été roulé delà même façon ?

Votre *Chateaubriand* que je craignais bien de ne pouvoir lire de sitôt est venu juste à point pour me tenir compagnie.

Bien affectueusement votre

André Gide

## 8

André Maurois à André Gide

*Golf Hôtel* St Raphaël-Valescure (Var) [2 janvier 1939]

Cher ami,

Oui, j'ai été, comme vous, victime de la légèreté avec laquelle j'ai signé le papier de Longmans Green. Je suis navré de voir publié solennellement en France un texte que je croyais destiné aux écoliers américains et que j'avais écrit pour eux. J'ai écrit une lettre de protestation mais crois que légalement nous ne pouvons rien faire.

J'espère que votre grippe est finie, que Chateaubriand ne l'a pas aggravée et je vous prie de me croire très affectueusement à vous.

André Maurois

## 9

André Gide à André Maurois

*Hôtel Sarciron*, Le Mont-Dore 26 juillet 1939

Cher ami,

Si votre lettre me consterne, ce n'est pas parce qu'elle vient me rappeler un devoir – mais bien parce que, ce devoir, je me sens tristement incapable de l'accomplir – pour le moment du moins. Je traîne depuis des mois, au ras du sol, sans vertu, sans joie, sans génie, le cerveau « as though of hemlock I had drunk », peinant sur le moindre billet à écrire et n'écrivant guère que pour décliner toute nouvelle obligation. Avais-je accepté celle-ci ? Ce n'était, en tout cas, que de la manière la plus vague. À vrai dire, je sais à peine de quoi il s'agit, n'ayant pu assister à la réunion où devait se décider l'affaire. Préfacer un roman français, oui ; et pressenti, j'avais indiqué les *Liaisons*. Puis n'entendant plus parler de rien, j'avais cru le projet abandonné et moi non engagé.

Il est certain que, en tout autre temps, le seul souci de vous rendre service ou de vous être agréable serait pour moi d'une suffisante exigence. La cure que je fais ici, qui d'abord achève de m'abrutir, va peut-être me regonfler un peu, par la suite. J'en profiterais aussitôt pour tâcher de vous satisfaire. Mais quel délai me laisse-t-on ? De quelle longueur cette

préface ? Destinée à être traduite ? Devant paraître en français également ? (Nous avons été gentiment joués par Longman !) Dans quelles conditions ? Renseignez-moi, je vous en prie.

En quittant le Mont-Dore, je pense gagner Pontigny pour la seconde et la troisième décade. N'aurai-je pas le grand plaisir de vous rencontrer à cette dernière ? On imagine mal sans vous une décade anglo-française. Mauriac, auprès de qui je viens de passer vingt jours, suspendait son acceptation à la mienne. Mais il importait surtout que VOUS soyez là. Nous reparlerons alors de cette préface ; alors je saurai bien si je suis en état de la fournir. D'ici là, je n'aurai guère l'espoir, même regonflé, de pouvoir assumer aucun travail. N'importe : je fais venir *Les Liaisons* pour, tout au moins, les relire ... Je voudrais tant ne pas vous décevoir !

Croyez-moi à ma fidèle affection

André Gide

## 10

André Gide à André Maurois

Grand Hôtel de Grasse, 20 septembre 1941

Cher ami,

Quand le hasard fait si bien les choses, on est fort tenté de l'appeler Providence. C'est lui, ou elle, qui m'a fait rencontrer votre fils Gérard. Je ne le savais pas à Grasse lorsque je suis venu m'y installer pour un mois ; et, depuis dix jours, nous nous retrouvons chaque soir devant une partie d'échecs. Je ne l'avais pas revu depuis certain déjeuner charmant, à Neuilly, dont il doit se souvenir et que je n'ai

certes pas oublié. Ce n'était alors qu'un enfant et je n'aurais pu le reconnaître. La conversation qui suit la partie devient de jour en jour plus grave et plus affectueuse. Je suis souvent étonné par le bon sens et la maturité d'esprit dont il fait preuve dans ses jugements. Il est naturel à son âge d'être passionné ; mais j'admire tout ce que la raison apporte de soutien ou de contrepoids à ses élans spontanés. Il m'a marqué sa confiance, et sentant mon affection pour vous, en me communiquant la copie de vos lettres de ces derniers mois. Je les ai lues, le cœur serré, étreint par un intérêt passionné.

Au moment des ignobles attaques de H.B., j'avais bien failli vous écrire et regrette aujourd'hui de ne l'avoir point fait. La bassesse de cet intrigant était connue et la nouvelle preuve qu'il en donnait ne pouvait guère le déconsidérer davantage – en France du moins. Votre réponse à sa perfidie était parfaite et, reproduite partout, vous a valu, ici, l'approbation, l'admiration et la sympathie de tous ; doublée, à l'égard de l'autre, d'une indignation peu ordinaire. Mais le plus grand mal que H.B. pourrait vous faire, ce serait d'entraîner dans votre jugement, dans votre condamnation, globalement, tout ce qu'il se targue de représenter ou de défendre ; je m'en persuade tristement, avec angoisse même. Il y a là, pour vous, un grand danger, dont vous vous rendrez compte aussitôt, si vous étiez en France. Les choses sont loin d'être ici aussi simples que vous les représentez, et votre zèle, votre admirable activité, votre dévouement, risquent d'être mal compris (mal interprétés), d'aller au devant d'une effroyable récompense. Je ne parle pas, il va sans dire, de tout ce que vous obtenez pour nos enfants, nos malades, nos prisonniers ; mais puissiez-vous ne pas avoir à vous repentir de ce que vous faites en plus, avec une si généreuse et

chevaleresque imprudence, mais non sans aberration, je le crains.

Depuis qu'il a quitté la zone occupée, j'ai repris avec Valéry une assez copieuse correspondance, mais n'ai pu le revoir. Je m'attriste de le savoir accablé d'ennuis et d'Ennui, aussi désintéressé des événements qu'un Archimède, mais qui du moins se passionnait à la recherche d'un problème ; au demeurant plus affectueux et exquis que jamais. Roger Martin du Gard s'est remis au travail, dans la tranquillité conjugale de « *Les Hermones*, Évian, Haute-Savoie ». Aucun ami avec qui je m'entende si bien et je souffre beaucoup de son absence momentanée. Mais il va bientôt rentrer à Nice où je m'apprête à passer l'hiver. De Mauriac, François et Claude, pas beaucoup de nouvelles, par suite des difficultés de communication de zone à zone ; et moins encore de ma belle-famille qui n'a pas quitté Cuverville. Par contre, correspondance suivie avec Louis Gillet, qui, je pense, approuverait tout ce que je vous écris plus haut.

Ah ! Combien me touche, dans la dactylo de vos lettres, la mélancolique nostalgie de Madame Maurois. Veuillez lui transmettre mes sensibles hommages. Puissiez-vous ne pas vous mettre bientôt dans une situation qui compromettra à jamais votre retour en France ! Je voudrais tant pouvoir vous dire : au revoir ! À bientôt ! Tout amicalement.

Votre

André Gide

## 11

André Maurois à André Gide

Alger, le 30 août 1943

Mon cher ami,

Je reçois de ma femme le câble suivant : « Soupault a remis Schiffrin manuscrit Gide. S. insiste pour le publier lui-même, mais il a quitté Brentano et n'a aucune maison d'édition. Crespin (Éditions de la Maison française) souhaite coopérer avec S. et leur offre avantages moraux et matériels. S. préfère agir seul et d'après Crespin ne peut bien réussir. Demandez Gide câbler décision. »

Voilà ce que je crois comprendre. Schiffrin voudrait, avec votre livre, lancer une nouvelle maison d'éditions. Ce n'est pas impossible, mais c'est difficile. Crespin qui est l'éditeur de Romains, de Saint-Exupéry, de Maritain – et le mien – offre l'appui de son organisation. Schiffrin refuse. Vous avez le choix entre deux décisions : donner pleins pouvoirs à Schiffrin ou lui demander de coopérer avec les Éditions de la Maison française. Vous-même pouvez câbler soit à Schiffrin lui-même, si vous avez son adresse, soit à Simone Maurois, 465 Park Avenue, New York, soit à Crespin, librairie française, Rockefeller Centre, New York.

Le cas est épineux. Il me semble que Schiffrin a tort, mais il est susceptible et malheureux. Tout doit être pesé.

Bien affectueusement à vous.

André Maurois

(En bas de cette lettre, Gide a noté : « câblé à Soupault en date du 2 septembre : "Donnez Schiffrin pleins pouvoirs publier mon livre à sa convenance où et comme il veut" »)



David H. WALKER

## L'Inspiration orientale des *Nourritures terrestres* suite – et fin ?

En 1974, « L'Inspiration orientale des *Nourritures terrestres* » parut dans la revue *Comparative Literature*<sup>1</sup>. Ce fut ma première publication scientifique et comme l'indique le titre, l'article présentait les fruits de mes recherches sur les sources que Gide avait pu exploiter pour donner aux *Nourritures* ces éléments stylistiques et structurels qui caractérisent la littérature orientale. Il puise notamment certains détails chez les poètes persans Omar Kheyyam, Hafiz et Saadi<sup>2</sup>, mais j'étais parvenu à confirmer que Gide avait aussi mis à contribution le *West-Östlicher Diwan* de Goethe dans sa poursuite de l'exotique. Le but que Gide visait, c'était de renforcer les résonances lyriques de cette « deuxième naissance » qu'il avait vécue au cours de ses voyages en Algérie entre 1893 et 1896. Entremêlés aux fragments de vers et de prose dont il avait composé le livre, se trouvent des hommages directs aux poètes persans. Incapable de lire leurs œuvres dans l'original, Gide reconnaissait qu'il les avait étudiées à travers des traductions, et dans le cas de Hafiz, par exemple, il donne ses propres versions de deux passages tirés de la

<sup>1</sup> « L'Inspiration orientale des *Nourritures terrestres* », *Comparative Literature*, XXVI (1974), p. 203-214.

<sup>2</sup> Dans deux articles qui suivirent j'ai proposé une lecture des *Nourritures* à partir des renseignements que j'avais glanés. Voir « The dual composition of *Les Nourritures terrestres* : Autour du "Récit de Ménélaque" », *French Studies*, XXIX (1975), p. 421-433 ; et « Notes pour une étude de la composition des *Nourritures terrestres* », *Bulletin des Amis d'André Gide*, 39, juillet 1978, p. 71-74.

traduction allemande par Von Hammer-Purgstall des *ghazals* du poète (traductions qui avaient inspiré Goethe).

Au cours du Huitième Livre, Gide cite Saadi :

On a dit au loin que je faisais pénitence ... mais qu'ai-je à faire avec le repentir<sup>3</sup>?

Placée vers la fin des *Nourritures*, cette citation, formule qui exprime le refus du regret et du remords, a une signification toute particulière pour Gide. En effet, il citera à nouveau la déclaration dans son compte rendu du livre d' Eugène Rouart, *La Villa sans maître*, où la conclusion montre le protagoniste soumis, résigné et la proie du repentir après avoir désavoué sa tentative pour fuir son existence casanière et suivre l'exemple de son ami l'aventurier Ménalque. (Le personnage est emprunté comme on sait à Gide, qui se le réappropriera au moment de *L'Immoraliste*, livre rédigé en partie pour montrer à Rouart comment son propre roman aurait dû se conclure<sup>4</sup>.)

Alors qu'à l'époque où je composais mon article j'avais réussi à retrouver dans le *Gulistan* et le *Boustan* de Saadi des passages auxquels certaines pages des *Nourritures* font écho, cette citation m'a donné du fil à retordre. Certes, j'avais découvert une source dans l'essai biographique par James Ross que celui-ci avait publié en tête de sa traduction anglaise du *Gulistan* publié en 1823. Ce fut le début d'un autre mystère pourtant, car il s'agissait d'une anecdote concernant la première rencontre entre Saadi et un deuxième poète, Hakim Nizari : celui-ci, inconnu de Saadi, aurait essayé de lui révéler son identité en citant des vers. Il faut dire que le récit donné par Ross manque de clarté, en raison de l'emploi sans précision des pronoms « he » et « him » : on finit par ne plus savoir au juste lequel des deux poètes a prononcé les paroles en question – et qui en était l'auteur.

En réalité Nizari était épicurien, ivrogne et débauché, tandis que Sadi était typiquement modéré, sobre et chaste. Lorsque Sadi le rencontra à

<sup>3</sup> *Les Nourritures terrestres*, in André Gide, *Romans et récits, Œuvres lyriques et dramatiques*. I. Sous la direction de Pierre Masson (Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 2009), p. 436.

<sup>4</sup> Voir ma « Préface », dans Eugène Rouart, *La Villa sans maître* (Paris, Éditions du Mercure de France, 2007), p. 7-34.

Chiraz, il demanda s'il se rappelait quelques vers de Nizari ; et il lui répondit en citant la Motla, ou premier verset d'un de ses propres ghazals : « On a dit au loin que je faisais pénitence et que j'avais renoncé au vin ; mais c'est là une grosse calomnie, car qu'ai-je à faire avec le repentir<sup>5</sup>? »

Cet échange est attesté par un autre texte, rapporté par Gore Ouseley. Cette version semble plus précise quant à l'auteur des propos en question. Il s'agit encore du premier contact entre les deux poètes, l'un qui essaie de deviner l'identité de l'autre en demandant des indications versifiées :

L'étranger obtempéra, et par son choix ingénieux de citations, permit à Saadi de subodorer son identité ; et poursuivant sur sa lancée, il voulut savoir s'il était capable de répéter des vers d'un certain Hakim Nizari. Il répondit que oui, et récita le verset suivant : « On a dit au loin que j'ai renoncé aux plaisirs du vin, mais c'est là une calomnie manifeste ; où et quand me suis-je repenti<sup>6</sup>? »

Charles Defrémery, dans l'introduction à sa traduction française de *Gulistan ; ou le Parterre de Roses*, cite ces deux références – mais sans donner les textes eux-mêmes<sup>7</sup>. En l'absence d'autres données, je me

<sup>5</sup> *Sa'di: Gulistan; or Flower-Garden*, tr. James Ross (London, Richardson, 1823), p. 24-25. Sauf exception, je traduis en français tous les passages cités, et donne la version anglaise dans ces notes : « Nizari was in fact an epicure, drunkard and debauchee; whereas Sadi was habitually temperate, sober, and chaste. When Sadi met him at Shiraz, he asked whether he recollected any of Nizari's verses; and he answers him by quoting the Motla, or first stanza, of one of his own ghazals – "It was rumoured abroad that I was penitent, and had forsaken wine; but this is a gross calumny, for what have I to do with repentance?"» Ross précise (p.27) qu'il avait transcrit l'anecdote du *Kholasah-u'l-Ashar*.

<sup>6</sup> G. Ouseley, *Biographical Notices of Persian Poets* (London : Oriental Translation Fund, 1846), p. 16-17. "The stranger complied, and by the ingenious choice of his quotations, caused Saadi to have some idea of his identity, and, following it up, he begged to know if he could repeat any of a certain Hakim Nizari's verses. He said yes, and recited the following stanza: "A report has gone abroad that I have renounced the enjoyment of wine, but it is a clear calumny; where and when have I repented?"» Ouseley transcrit le passage, dit-il, du *Majalis al Aashak* (Assemblées des Amoureux), composé par le Sultan Husein.

<sup>7</sup> *Gulistan; ou le Parterre de Roses*, tr. Charles Defrémery (Paris: Firmin Didot, 1858), p. xxv, n. 2.

contentai de laisser supposer que Gide aurait pu découvrir les lignes en question en poursuivant cette voie.

Pourtant, manifestement les vers avaient été modifiés en route pour *Les Nourritures*, et de plus on ne peut pas être sûr qu'à cette époque de sa vie Gide était en mesure de lire facilement l'anglais. On se souvient que en 1912, il faisait des efforts sérieux pour maîtriser cette langue sous la tutelle d'un certain Walker – lequel, malheureusement, ne se montra pas à la hauteur de la tâche<sup>8</sup>...

Quoi qu'il en fût, je crus bon de passer sous silence cette incertitude, mais je tenais à souligner que Gide aurait fait erreur en attribuant à Saadi des propos dont Hakim Nizari est l'auteur. Personne n'a relevé cette allégation, qui n'est pas signalée, par exemple, dans la nouvelle édition de la Pléiade... En tout cas, je n'étais pas en mesure d'apporter des preuves définitives, les œuvres de Nizari n'existant pas sous une forme que je pusse consulter<sup>9</sup>.

Aujourd'hui, je ne démords pas de mon argument, du moins quant à la source « originelle » de la citation donnée par Gide. Mais depuis plus de quarante ans je regrette l'absence du chaînon manquant, de cet intermédiaire entre les textes anglais et les lignes que l'on lit dans *Les Nourritures terrestres*.

Les « passeurs » éventuels ne manquent pas, évidemment. En plus des traductions des deux livres les plus célèbres de Saadi, *Le Gulistan* et *Le Boustan*, on sait que Gide admirait beaucoup (« hélas ! ») *Les Orientales* de Victor Hugo, qui donne des citations du *Gulistan* en épigraphe aux poèmes « La Captive » et « Les Tronçons du Serpent ». Le sonnet célèbre de Marceline Desbordes-Valmore « Les Roses de Saadi », publié après sa mort en 1859, évoque une sensualité éthérée aspirant au spirituel, imitation supposée des principes du soufisme que Saadi aurait préconisé. Gide avait été tellement impressionné par ces vers qu'il cite le poème en entier – moins des ellipses permettant (peut-être) d'insérer le nom « Emmanuèle » comme destinataire – dans *Les Cahiers d'André*

<sup>8</sup> Voir André Gide, *Journal I 1887-1925* (Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1996), p. 734,737.

<sup>9</sup> On savait très peu sur Nizari : je ne pouvais renvoyer qu'à Thomas William Beale, *Oriental Biographical Dictionary*, new ed. rev. H. G. Keene (London, W. H. Allen, 1894), p. 303.

Walter<sup>10</sup>.

Aucune de ces sources ne m'ont conduit aux lignes que je recherchais. Toutefois, je savais qu'il existait un écrivain américain qui s'intéressait beaucoup à la poésie persane. Ralph Waldo Emerson, chef de file des Transcendentalistes de la Nouvelle Angleterre, avait découvert Saadi et Hafiz en lisant en marge de ses études à Harvard le premier volume de *The Asiatic Miscellany: Consisting of Translations, Imitations, Fugitive Pieces, Original Productions, and Extracts from Curious Publications* by W. Chambers Esq and Sir W. Jones *et al.*, volume qui comprenait des textes par les trois poètes persans, Djami, Hafiz et Saadi, notamment un extrait du *Gulistan*<sup>11</sup>.

En 1842, année où Emerson composa le poème intitulé « Saadi », l'écrivain persan était devenu pour lui l'incarnation même du barde, du voyant et du sage, dans les écrits de qui « chaque syllabe / respire la Nature véritable ». En effet, des références à Saadi parsèment les écrits d'Emerson. Et justement, le *Journal* d'Emerson révèle que ce fut en 1843, au cours de sa première lecture de *Gulistan; or Flower-Garden*, dans le volume de 1823 traduit et préfacé par James Ross, que l'écrivain américain transcrivit pour la première fois les lignes qui nous intéressent – en les attribuant par erreur à Saadi<sup>12</sup>. Son volume d'essais, *Letters and Social Aims*, édité en 1875, contient une étude approfondie sur les poètes persans (« Persian Poetry », texte paru dans *The Atlantic* dès 1858). Ce texte témoigne d'une grande érudition, et de connaissances considérables quant aux traductions nombreuses – notamment les versions allemandes du Baron von Hammer-Purgstall – qui sous-tendent l'admiration que Emerson portait à Hafiz, à Djami et à Saadi, parmi d'autres.

Puis, en 1865, Emerson écrivit une préface pour la première traduction américaine du *Gulistan*<sup>13</sup>. Or, ce volume contient aussi l'

<sup>10</sup> Voir *Romans et récits*, op.cit., p. 105.

<sup>11</sup> Calcutta and London, 1787. Pour ce renseignement, je suis redevable au site suivant : <http://www.poetryfoundation.org/bio/ralph-waldo-emerson>

<sup>12</sup> Voir *The Journals and Miscellaneous Notebooks of Ralph Waldo Emerson*, vol IX, edited by Ralph H. Orth and Alfred R. Ferguson, Cambridge Mass, The Belknap Press of Harvard University Press, 1971, pp. 37-8. Les écrits d'Emerson peuvent être explorés ici : <http://www.emersoncentral.com/>

<sup>13</sup> *The Gulistan Or Rose Garden*. By Musle-Huddeen Sheik Saadi, of Shiraz.

« essai biographique » de James Ross – introduction restée à vrai dire incontournable pour qui veut connaître la vie et l'œuvre de Saadi. Cela confirme que Emerson y avait rencontré l'anecdote qui est l'objet de mes recherches.

Gide lisait avidement Emerson, surtout en 1894 (c'est-à-dire au moment où il vivait l'aventure qui devait alimenter *Les Nourritures terrestres*). Cette année-là parut un recueil en français, *Sept Essais d'Emerson*, avec une introduction par Maurice Maeterlinck<sup>14</sup>, que Gide étudia de près au cours de l'automne, en notant fiévreusement des citations qu'il envoyait avec des commentaires enthousiastes à son ami Eugène Rouart. Il écrirait bientôt :

Ce livre m'aura fait je crois du bien; je n'en suis pas très sûr; il me semble qu'il m'aura *infatué*. Enfin, bien ou mal, il ne m'a pas laissé tel que j'étais<sup>15</sup>.

Comme preuve de l'impact que Emerson eut sur Gide, la lecture de ces textes par l'écrivain français est capitale. Cependant, aucun des écrits que renferme *Sept Essais d'Emerson* ne concerne la poésie persane et le nom de Saadi n'y figure pas. Mais il existait à l'époque d'autres traductions des *Essais* d'Emerson, et nous savons que Gide en lut un volume en particulier, car il devait en extraire un passage sur Montaigne lorsqu'il écrivait *Suivant Montaigne*, en 1929<sup>16</sup>. Le livre en question s'appelle *Representative Men* (1850), et comprend des textes sur Goethe, Napoléon, Shakespeare, Montaigne, Swedenborg et Platon, qui incarnent respectivement l'écrivain, l'homme du monde, le poète, le sceptique, le mystique et le philosophe. L'essai sur Shakespeare contient une allusion cruciale à Saadi. Parmi de nombreux traits qui caractérisent le grand

---

Translated from the Original by Francis Gladwin. With an Essay on Saadi's Life and Genius By James Ross, and a Preface by R. W. Emerson (Boston, Ticknor and Fields, 1865).

<sup>14</sup> *Sept essais d'Emerson*, traduits par I. Will, avec une préface de Maurice Maeterlinck (Bruxelles, P. Lacomblez, 1894).

<sup>15</sup> Voir André Gide – Eugène Rouart, *Correspondance. I: 1893-1901*, édition établie, présentée et annotée par David H. Walker (Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2006), p. 201-03, 205, 209.

<sup>16</sup> Voir André Gide, *Essais critiques*, éd. Pierre Masson (Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1999), p. 692).

poète, Shakespeare « savoure les délices du monde », selon Emerson , qui ajoute :

the true bards have been noted for their firm and cheerful temper. Homer lies in sunshine; Chaucer is glad and erect; and Saadi says, “It was rumored abroad that I was penitent; but what had I to do with repentance”

Voici enfin la citation qui m’avait échappé jusque-là : citation que, manifestement, Emerson emprunte au texte de James Ross, tout en l’abrégeant à ses propres fins.

Sous le titre *Les Représentants de l’Humanité*, traduit par Pierre de Boulogne, ce volume fut publié à Paris en 1863<sup>17</sup>. Le passage qui nous intéresse paraît aux p. 233-4 : « Un autre trait royal appartient encore en propre au poète. Je veux parler de son enjouement, sans lequel nul homme ne peut être un poète, car la beauté est le but de la poésie. [...] Les vrais bardes ont été cités pour leur caractère ferme et enjoué. Homère se repose à la clarté du soleil ; Chaucer est debout et joyeux , et Saadi déclare : “On a dit au loin que je faisais pénitence, mais qu’avais-je à faire avec le repentir ?” » C’est la version donnée par Gide et tout porte à croire que ce fut ici qu’il trouva son texte<sup>18</sup>.

L’énigme est donc résolue. Et pourtant... On constate que Gide a modifié le temps d’un verbe, sans doute pour indiquer qu’il continue toujours à refuser le repentir – et ce faisant il est en fait revenu à la formulation qu’on lit dans la version « originelle » donnée par Ross . Coïncidence, ou preuve que Gide avait bien consulté Ross ? D’ailleurs une nouvelle édition « de poche » du *Gulistan* traduit par Ross avait paru en 1890, avec en épigraphe des vers tirés du poème consacré par Emerson à Saadi<sup>19</sup>.

Reste la proposition que Gide a été induit en erreur par Emerson en attribuant à Saadi des lignes dont l’auteur véritable est Hakim Nizari.

<sup>17</sup> Paris, Librairie Internationale, 1863.

<sup>18</sup> Il convient de préciser qu’une autre traduction de cet essai, par Émile Montégut, qui donne le texte de Saadi dans les mêmes termes exactement, parut dans *La Revue de Paris*, 15 août 1855, p. 217-232 : 230.

<sup>19</sup> London: “The Scott Library”, Walter Scott Ltd., 1890.

Mais qui fut Hakim Nizari, et y a-t-il une source authentique et précise susceptible de confirmer ma thèse ? La réponse se trouve dans un article publié en 2003<sup>20</sup>. Dix ans après la publication de la première édition critique du *Diwan* de Nizari, Leonard Lewisohn maintient que « À supposer qu'on écrive un jour une histoire compréhensive de la littérature persane à l'ère des Mongols, l'œuvre poétique de Nizari sera certainement reconnue comme d'une haute importance<sup>21</sup>. » De son vrai nom Hakim Sa'd Al-Din b. Shams Al-Din Nizārī Quhistānī (645-721/1247-1321), le poète naquit dans le village de Ffidaj qui se situe dans la banlieue de la ville de Birjand dans le sud-est du Khurasan. Lewisohn esquisse un portrait biographique qui retrace une carrière comme poète de cour, écrivain qui a eu une influence capitale sur les ghazals de Hafiz, et qui a bien connu Sa'di – dont les écrits ont contribué à former sa propre poésie. C'était un des poètes les plus prolifiques de son époque, adepte du Soufisme, souvent sous la guise de l'enivrement mystique. Lewisohn nous rappelle que l'ivresse dans la poésie persane est habituellement « interprétée allégoriquement comme symbolisant une conscience spirituelle plus élevée [...] De tels sentiments caractérisent tout à fait, pour le moins, l'éthique du Soufisme perse, notamment le mysticisme érotique de poètes comme Sa'di, chez qui l'ivresse extatique de la religion de l'amour fait contraste avec le puritanisme « aride » de la foi ascétique relevant du Shari'a, auquel elle est jugée supérieure<sup>22</sup>. » En réalité, Nizari était un grand buveur de vin,

<sup>20</sup> Leonard Lewisohn, 'Sufism and Ismā'īlī Doctrine in the Persian Poetry of Nizārī Quhistānī (645-721/1247-1321)', *Iran*, Vol. 41 (2003), p. 229-251. Voir aussi Nadia Eboo Jamal, *Surviving the Mongols: Nizari Quhistani and the Continuity of Ismaili Tradition in Persia* (London, Islamic Publications Ltd, 2002), p. 57-146. Jamal écrit (c'est moi qui traduis): 'Rida Quli Khan Hidayat, *Majma al-Fusaha*, éd. M. Mussafa (Tehran, 1336-40 / 1957-61) vol. 3, p. 1358-9, rapporte que Nizari connaissait personnellement le poète Sa'di (d. 691 / 1292). Qu'il y ait eu une correspondance entre les deux est indiqué dans plusieurs versets de Nizari; le fait est confirmé par Mussaffa dans son introduction au *Diwan*, p. 321.' (p. 157 note 38)

<sup>21</sup> *Loc. cit.*, p. 231: "If and when a comprehensive history of Persian literature in the Mongol period is ever composed, Nizari's poetic corpus will certainly be recognised as being highly significant."

<sup>22</sup> *Loc. cit.*, p. 245: "interpreted allegorically as symbolic of a higher spiritual awareness [...] Such sentiments at the very least completely typify the ethos of

hormis une période au cours de laquelle il y a renoncé. Pourtant, dans un poème capital, le Ghazal numéro 1362, il désavoue cette phase d'abstinence. Lewisohn fournit une traduction anglaise de l'incipit, que je traduis à mon tour en français :

Quelle est cette calomnie de ceux qui disent que je me suis repenti du vin ? À Dieu ne plaise que je m'en repente (*tawba*) jamais – quand me suis-je jamais repenti du vin<sup>23</sup> ?

Voilà donc la clef du mystère. Les vers attribués à Saadi par Ralph Waldo Emerson et André Gide ont bien été composés par Hakim Nizari Quhistani. *Quod erat demonstrandum.*

---

Persian Sufism, and in particular the erotic mysticism of poets such as Sa'di, in which the drunken ecstasy of the religion of love is contrasted and vaunted as superior to the "dry" puritanism of exoteric Shari'a- oriented ascetical faith."

<sup>23</sup> *Loc.cit.*, p. 233 : "What sort of slander is this, that they say I have repented of wine? God forbid it that I should ever repent (*tawba*) - when did I ever repent of wine."

David STEEL

**ANNA SHACKLETON**

**UNE LETTRE DE 1878 A CLAIRE DEMAREST  
DECRIVANT UNE OPERATION SUR L'EPAULE DE  
JULIETTE GIDE  
PAR LES DRS. BROUARDEL ET BERGER.**



Parmi les vingt-six lettres d'Anna Shackleton (1826-1884) que Catherine Gide légua, en 2006, au Musée des Beaux-Arts de Rouen, et dont vingt-cinq sont adressées au jeune Maurice Démarest, se trouve une lettre écrite à la mère de celui-ci, Claire Démarest, la sœur de Juliette Gide et la tante d'André Gide<sup>1</sup>. Elle offre une description minutieuse (et intéressante du point de vue de l'histoire de la médecine) d'une opération médicale délicate – quoique, comme on le constatera, robustement

---

<sup>1</sup> Catherine Gide, peu avant sa disparition, nous a fort aimablement accordé l'autorisation de publier ces lettres, qui paraîtront séparément de celle-ci. Mes remerciements vont en même temps au Musée des Beaux-Arts de Rouen pour son accord de publication, et en particulier à Diederik Akhy et à Michelle Duvallet, pour leur coopération empressée.

menée – sur l'épaule de Juliette par une équipe sous la direction des Drs. Brouardel et Berger. L'opération eut lieu un vendredi matin dans la salle à manger de l'appartement parisien des Gide, soit au 19, rue de Médicis, l'actuel 2, place Edmond Rostand (où naquit l'écrivain), soit, dépendant de la datation que l'on accorde à la lettre, à l'assez proche 2, rue de Tournon, où Paul, Juliette et André emménagèrent en octobre 1875. De son propre petit appartement 39, rue de Vaugirard, Anna, qui assista à l'intervention, revint tôt le lendemain chez son amie pour s'assurer de sa condition, écrire sa lettre et la déposer au bureau de poste du Luxembourg. Au moins deux autres lettres à Claire, qui n'ont pas survécu, l'avaient précédée, expédiées la veille et l'avant-veille. C'est dire le caractère consciencieux d'Anna et le souci que se firent les proches de Juliette en ce qui concernait sa condition.

La date du document – et donc de l'opération de la veille – pose, pourtant, certains problèmes, Anna n'ayant mis que « samedi, 9 h du matin » en tête de sa lettre. Les cachets postaux de l'enveloppe, parisien au recto, honfleurais au verso, car Claire et son mari, l'avocat Guillaume Démarest, qui habitaient 24, rue Soufflot, semblent être en vacances ou chez des amis dans le port normand, sont à moitié illisibles<sup>2</sup>. Sur le premier on lit un 6, sur le second un '7' et les lettres 'JUIL' – la lettre aussi parle de grande chaleur – le sept juillet donc, mais de quel millésime ? Sur le cachet parisien on croit lire, en bas, un 78 ou un 70 – 1878 donc ou 1870 ? Or, en 1878, le 7 juillet tombe un dimanche, ce qui cadre avec le « samedi » que donne Anna. Pour juillet 1870 une telle correspondance entre jours et dates n'existe pas. Bien qu'il plane un certain doute toujours, optons pour l'hypothèse qu'Anna écrit sa lettre tôt le matin du samedi 6 juillet 1878, la met rapidement à la poste et que l'enveloppe est tamponnée à Honfleur le lendemain dimanche 7. L'épistolière indique la présence de Paul Gide, qui, à partir de 1870, occupe la chaire de droit romain de la Faculté de Droit de Paris, mais mourra le 28 octobre 1880 (date limite absolue de la lettre donc) et de la domestique Anna, rebaptisée, pour éviter toute confusion avec Anna Shackleton, « Marie » Leuenberger. Aucune mention toutefois de l'enfant André, qui, en l'été de 1870, approchait de son huitième mois seulement, en 1878 de sa neuvième année. Âgé de huit ans, il aurait peut-être été retenu en classe à l'École Alsacienne.

---

<sup>2</sup> Ils possédaient aussi une résidence à Pont-de-l'Arche proche de Rouen.

Outre son intérêt médical et, en ce qui concerne Juliette Gide, biographique, la lettre témoigne surtout du don d'observation d'Anna Shackleton, du naturel de sa narration, du soin qu'elle apporte à la description, si vivement menée, des événements, de son inquiétude également en ce qui concerne Juliette, son élève de jadis devenue son amie très aimée. On note que deux ou trois fautes d'orthographe trahissent sa préoccupation, sa hâte de donner les dernières nouvelles ... comme aussi peut-être, malgré sa naissance rouennaise, ses origines britanniques. Assez proche également de Claire Démarest, Anna, de très humble naissance, comme on le sait, était néanmoins consciente que celle-ci conservait, à l'encontre généralement de sa sœur Juliette, un sens strict des préséances. On sent qu'en écrivant Anna remplit un devoir social, fait son rapport à une supérieure, prend soin de ne rien omettre et on remarque que, malgré une proximité quasi-familiale d'un quart de siècle à peu près de Claire, elle commence par une « Chère madame ». Cela dit, elle ne recule pas, entre femmes, devant la communication d'un certain détail physique intime, si discrète qu'en soit la mention.

A la date où Anna écrit, Juliette souffre depuis un mois déjà d'une luxation de son épaule, occasionnée on ne sait comment (en soulevant son fils ?) mais sans doute douloureuse et diminuant sérieusement toute activité du bras concerné. Souffrir d'un tel handicap pendant une telle période suppose, chez la victime, sinon une insouciance malavisée, du moins une certaine endurance stoïque, indice de la robustesse de son physique comme de son caractère, que Brouardel nommera, assez drôlement, le lendemain de l'opération, sa « *rusticité* ». Des deux types principaux de luxation d'épaule, antéro-interne et postérieure - selon que la tête de l'humérus se trouve en avant ou en arrière de la cavité glénoïde de l'omoplate - la luxation antérieure, plus difficile à réduire, peut entraîner davantage de complications. Bien que la patiente ait supporté son mal pendant un mois, la difficulté de la réduction – plus d'une heure, sept opérateurs – et les craintes de Brouardel feraient pencher pour une luxation antérieure<sup>3</sup>.

Martine Sagaert nous apprend que lors de la naissance d'André Gide, le 22 novembre 1869, les « gardiens habituels de la santé familiale » étaient les Drs. Barral et Duroziez, dont il n'est fait, dans la lettre d'Anna, aucune mention, raison supplémentaire d'écarter une date

---

<sup>3</sup> Je suis redevable aux Drs. Philippe Loisel et Ricardo Egoscue pour des éclaircissements médicaux à ce sujet.

de 1870<sup>4</sup>. Assez tôt, cependant, ceux-ci furent remplacés par le Dr. Brouardel, collègue de Paul Gide à la Faculté de Paris, celui-même qui, comme le décrit Gide dans *Si le grain ne meurt*, après l'épisode onaniste sur les bancs de l'École alsacienne, au printemps de 1879, qui le fit bannir de l'institution, menacera ou fera semblant de menacer l'enfant d'une panoplie de fers de lances touareg, suspendue sur le mur de son cabinet.

Viendra le moment cependant où Brouardel atteindra une telle éminence dans sa profession que Juliette Gide, après la mort de son mari sans doute, « empêchée par je ne sais quelle vergogne », écrit Gide dans *Si le grain*, n'osera plus l'appeler à la maison pour prodiguer des soins de routine. En effet Paul Camille Hippolyte Brouardel (1837-1906), originaire de St.-Quentin, devint un grand spécialiste de la médecine légale, doyen de la faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine ainsi que de l'Académie des sciences. Proche de Louis Pasteur, il fut l'auteur de très nombreuses publications concernant la santé publique. Il a aujourd'hui son avenue parisienne dans le 7<sup>e</sup> arrondissement et son monument dans le cloître des Cordeliers de la Faculté de Médecine. Dans son intervention chirurgicale sur Juliette, il est secondé, avec non moins de cinq autres collègues médecins ou infirmiers, par le Dr. Paul Berger (1845-1908), originaire de Beaucourt dans le Haut-Rhin, lui aussi appelé à une éminente carrière<sup>5</sup>.



**ENVELOPPE** adressée à Mme Démarest  
A la Lieutenance  
Honfleur,  
Calvados

Cachet postal [Jardin ?] du Luxembourg [6] juill  
[1878] ?

Dos de l'enveloppe, c. p. Honfleur

En haut du dos est écrit en anglais : *We keep poultices on the shoulder* [on continue à appliquer des cataplasmes sur l'épaule]

**LETTRE**

Samedi 9h. du matin.

Chère Madame,

Je suis arrivée ici à 7h½ et avant M. Brouhardel et M. Berger pour constater, comme eux, que notre chère malade va parfaitement bien. La nuit a été bonne, bien que le repos (sommeil) n'ait pas été sans interruption. Pas de fièvre, un peu d'embarras gastrique, qui calme l'appétit, pas de douleurs vives à l'épaule, plus d'engourdissements aux doigts, enfin un état si satisfaisant après la torture d'hier que les médecins en sont étonnés et bien heureux. Elle n'a même pas, encore, une courbature générale qui semble être indispensable. Enfin, Dieu soit béni ! tous ces heureux symptômes viennent de sa robuste constitution et contribueront puissamment au rétablissement complet qui sera *bien long*. Dieu veuille, comme nous avons tous lieu de l'espérer, qu'il soit complet de tout point.

Nous ne saurons rien, comme détail, d'ici à 10 jours au moins, le bras étant fixe au corps pour que l'épaule reprenne. Il y aura une longue convalescence, je le crains, pour que tout soit rendu à l'état normal. Enfin, allons au jour le jour avec confiance, puisque tout est si satisfaisant. !

L'événement naturel est arrivé ce matin ! Quelle nouvelle bénédiction<sup>6</sup> !

Je vous écris encore dans l'obscurité pour atténuer le bruit et diminuer la chaleur qui est grande ; il ne faut pas penser à ces deux inconvénients ! La sécurité que nous procure la confiance nous a été, à tous, une source de force morale et physique, pour ainsi dire, hier. Je vais vous raconter un peu comment tout s'est passé.

Vous avez vu par mon mot de jeudi que M. Berger ne permet jamais aux proches d'assister aux opérations. M<sup>r</sup> G[ide] a été exclu. On m'a permis de rester parce que je suis calme et que j'ai assisté à une opération, celle d'Alice<sup>7</sup>. Marie a désiré assister<sup>8</sup>. Juliette était calme et gaie même, extérieurement, quand elle est montée dans le lit dressé dans la salle à manger ; nous l'avons déshabillée ; ces messieurs ont placé la tête à la hauteur voulue et on lui a donné le chloroforme. Elle s'est vite endormie *sans angoisse*. Les cordes étaient tendues déjà de la porte d'entrée de la salle à manger à la fenêtre vis-à-vis. On a bandé le bras et passé les appareils au bras d'un côté et au corps de l'autre côté pour

---

<sup>6</sup> Observation intime quelque peu énigmatique. Il faut supposer, à défaut de quelque implication intestinale, que Juliette (ses règles retardées par le stress de sa condition ?) craignait une grossesse, mais, il s'avéra, à tort.

<sup>7</sup> Probablement Alice Widmer, la petite-fille de Claire Démarest, née Rondeaux. Elle était la fille d'Édouard Widmer et d'Isabelle, née Demarest. Toutefois, Anna Shackleton avait une nièce, Alice Louisa Bruce, la fille de sa soeur Mary, qui, née le 21 septembre 1869, avait, en juillet 1878, presque neuf ans.

<sup>8</sup> « Marie » Leuenerger, la fidèle domestique suisse des Gide.

pratiquer l'écartellement [*sic*], car c'est cela. Tous les préparatifs, toutes les précautions et l'opération ont duré 1h ½. Elle est restée *une heure* chloroformée et pour une amputation c'est 3 minutes – c'est vous dire que l'opération a été terrible, extrêmement difficile et presque désespérée ! M<sup>r</sup> B[rouhardel] a même dit à M<sup>r</sup> G[ide] qu'il la faisait par *devoir*, sans être sûr de la réussite, parce que J[uliette] était menacée d'atrophie du membre entier !

Cette heure et demie a été une angoisse terrible pour Marie et moi ; je ne puis écrire les détails que je vous donnerai. Ils étaient *sept*, je me trompais hier en disant six. Un était au poulx, un à la tête et administrait le chloroforme au fur et à mesure qu'il s'épuisait, un dirigea la traction d'un côté et un autre de l'autre. M<sup>r</sup>. Brouhardel, qui réglait la traction avec un instrument, M<sup>r</sup>. Colin posait les appareils, un était à l'omoplatte [*sic*] et un au bout de l'épaule. M<sup>r</sup> Berger dirigeait l'os pour le faire entrer dans la cavité. La traction a été progressivement jusqu'à 110 kilog. À ce moment solennel où un peu trop pouvait déchirer un muscle nécessaire ou un peu trop peu faisait manquer la réduction, M<sup>r</sup> Berger et les 2 de l'épaule se sont mesurés du regard : « Y es-tu ? Non, pas encore, je ne tiens pas bien. Y es-tu ? Oui ! Un ! Deux ! Trois ! C'est fait !!!!! et leurs figures nous ont dit que c'était réussi. Ils étaient tous rayonnants et émus. Mr Brouhardel *surtout*, qui n'espérait presque pas. C'est une magnifique opération bien rare paraît-il. Il y [a] aujourd'hui *un mois* que l'épaule a été démise !

J[uliette] s'est réveillée naturellement. On lui dit : « Dormez-vous, Madame ? Non, je me réveille ; j'ai fait un bon somme, il me semble ». Encore engourdie, elle n'a pas senti le pansement. On lui a attaché le bras au tronc et il doit y rester de 10 à 13 jours – et alors les malaises ont

commencé, douleurs au bras, nausées, inquiétudes et choses toutes naturelles et qui se sont tous bien dissipées avec des compresses d'eau fraîche, de sels, du thé, du vin, du *basilic* [sic].

Et voilà notre angoisse finie ! Le pauvre M<sup>r</sup> G[ide] savait depuis lundi la gravité de la chose. Ces messieurs lui avaient dit toutes leurs craintes !

Il est entré, hier, au moment où [on] faisait l'effort final et, collé à la porte à l'extérieur, il a entendu Juliette crier et gémir sans qu'elle en ait conscience ; il a passé là un moment horrible, mais ayant entendu que c'était *fait*, il est entré embrasser sa pauvre femme, qui disait à Mr Berger : « Vous me dites que c'est fait, eh bien, ce n'est pas dommage ! ».

Mr Berger est revenu hier à 2h, puis à 9h il a constaté que tout allait très bien. Mr Brouhardel est venu hier à 4h et a été très satisfait. Lui aussi était rayonnant. Tous deux ont félicité J[uliette] ce matin sur sa *rusticité*. Elle dort bien en ce moment, *malgré le bruit* !!!

Je passe mes journées ici naturellement à mon poste. Je vous tiens tous au courant de ce qui nous [concerne ?].

Merci de votre lettre. J'embrasse bien Isabelle et les chers petits ; mon souvenir affectueux à ces messieurs, je vous prie<sup>9</sup>.

Votre bien affectionnée,  
Anna.

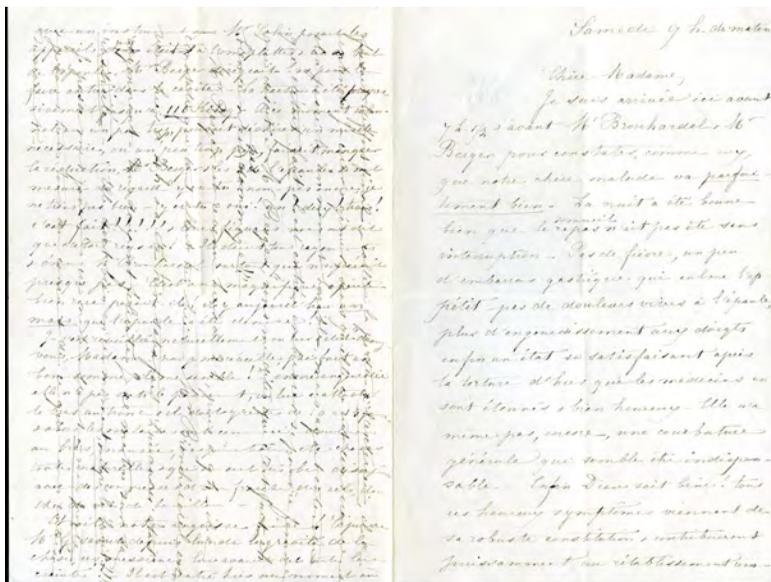
Maurice est venu hier soir. Je vais écrire à Albert<sup>10</sup> que j'ai oublié dans mes préoccupations. M<sup>r</sup> Charles est venu hier vers 4h.<sup>11</sup>

---

<sup>9</sup> Isabelle Widmer, née Démarest, la mère de Georges, Alice et Émile Widmer.

<sup>10</sup> Albert-Guillaume Démarest (1848-1906), le peintre, fils de la destinataire et neveu de Juliette Gide.

J[uliette] me charge de vous embrasser *tous*, bien tendrement. Elle est très touchée de la pensée que Mr Édouard a eue de m'envoyer une dépêche et de celle que vous nous avez envoyée<sup>12</sup>. Nous en avons reçu une de Cuverville hier demandant le résultat sans préjudice de la lettre du soir.



© Photos, enveloppe et lettre : Fondation Catherine Gide / Musée des Beaux-Arts de Rouen.

<sup>11</sup> Il s'agirait soit de Charles Rondeaux (1820-1890), le frère aîné de Juliette Gide, soit du jeune Charles Gide (1847-1932), frère cadet de Paul Gide, plus jeune que lui de quinze ans.

<sup>12</sup> Peut-être Édouard Widmer, mari d'Isabelle, ingénieur des Ponts et Chaussées, le gendre de la destinataire de la lettre, neveu donc, par mariage, de Juliette Gide.

## *Corydon* texte littéraire<sup>1</sup> ?

Le 15 juin 1914, Gide note : « Par moments, lorsque je songe à l'importance de ce que j'ai à dire, à mon *Christianisme contre le Christ*, à *Corydon* et même à mon livre sur Chopin, à mon roman où simplement à mon petit *Traité des Dioscures*, je me dis que je suis fou de tarder et de temporiser ainsi<sup>2</sup>. » De ces cinq ouvrages qu'il énumère de façon programmatique à la veille de la Grande Guerre, il n'écrira vraiment que deux : du *Traité des Dioscures*, il rassemblera quelques fragments sous le titre de *Considérations sur la mythologie grecque* ; sur Chopin, comme le titre l'indique, ce ne sont que des *Notes* qu'il finira par donner ; et du *Christianisme contre le Christ*, on peut dire que ses membre épars gisent secrètement dans l'ensemble de ses œuvres, mais qu'aucune n'en réunit le corps complet. Tous ces textes ont en commun d'être des textes démonstratifs, on pourrait presque dire doctrinaux. Tous illustrent ce qu'on pourrait considérer comme le changement, voire la rupture qui se devait se faire dans l'écriture de Gide, à l'approche de la guerre : ce changement, ce serait le passage d'une écriture ironique à une écriture affirmative. Il l'annonçait déjà, en août 1913, en écrivant à Jacques Copeau une lettre dédicatoire relative aux *Caves du Vatican* :

Il m'apparaît que je n'écrivis jusqu'aujourd'hui que des livres ironiques – ou critiques, si vous le préférez – dont sans doute voici le dernier<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Cette étude a fait l'objet d'une première publication dans *Corydon d'André Gide*, textes recueillis par Éric Lysoe et Anna Soncini Fratta, I Libri di Emil, Bologna, 2014.

<sup>2</sup> Gide, *Journal*, t. I, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1996, p. 790.

<sup>3</sup> Gide, *Romans, récits, Œuvres lyriques et dramatiques*, t. I, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 2009, p. 1196.

Notons que leurs sujets respectifs les séparent en deux catégories ; il y a ceux qui traitent avant tout de spiritualité, de ce qui dépasse l'homme, qu'il s'agisse de l'ineffable de la musique ou de l'aspiration religieuse ; et ceux qui privilégient, sans exclusive, la matière humaine, instinctive, corporelle. Il n'est pas insignifiant de constater que *Corydon* et *Les Faux-Monnayeurs*, qui sont donc les seuls rescapés de ce relatif naufrage, appartiennent tous deux à la seconde catégorie.

On pourrait proposer à cela plusieurs raisons : il y avait l'urgence de donner à la relation avec Marc Allégret une justification morale, Gide ayant toujours besoin, selon son expression, de légitimer ses conduites les plus hasardeuses. On voit ainsi que toute la partie de *Corydon* rédigée en 1917-1918, au moment le plus intense de sa relation amoureuse, est précisément chargée de célébrer la relation grecque entre un adulte et un adolescent, faite à la fois de sensualité et de pédagogie, pour le plus grand bien du second. Il y avait aussi le fait que Gide, en 1918, se sentait à la fois moins lié envers Madeleine, qu'il était capable de tromper véritablement, et aussi plus conscient de sa force et de son autorité morale. Assuré désormais d'occuper une place solide dans les milieux littéraires, il se sentait le droit et le devoir de dire, et non plus simplement de suggérer ; d'énoncer directement ce qu'il n'avait présenté jusque-là que « en creux », par exemple quand il enfermait Michel, le héros de *L'Immoraliste*, dans une impasse pour suggérer qu'il n'aurait jamais dû se marier, poussant Lafcadio dans une autre afin qu'il vérifie que sa place n'était pas auprès des femmes...

Cependant, on peut objecter à ces deux arguments que, de toute façon, le projet de *Corydon* était bien antérieur, et que sa rédaction partielle avait eu lieu dès 1908. Il y avait chez Gide, avant même que Marc n'apparaisse, une lente évolution de son paysage intérieur, que la rédaction de ses Mémoires, située de part et d'autre de celle des derniers chapitres de *Corydon*, permet de préciser. En effet, à considérer sa structure d'ensemble, on voit bien comment *Si le grain ne meurt*, construit d'abord comme un temple clos dont Madeleine est le nombre d'or, s'ouvre ensuite sur une liberté à construire, à partir de la révélation algérienne. Comme si l'enthousiasme religieux du début était fait, non pas pour s'annuler, mais pour se transmuier dans le panthéisme charnel de la fin. Et même il faut noter que c'est en 1908, en même temps qu'il commence à écrire *Corydon*, que Gide rédige les premiers souvenirs de

son initiation homosexuelle, comme le donne à penser cette lettre du 28 décembre 1908, adressée à Franz Blei :

Mon récit scandaleux n'est pas près d'être achevé ; et peut-être attendrai-je des années avant de le publier. Pour qu'il vaille la peine de "se perdre de réputation", il faut d'abord se payer une réputation bien établie<sup>4</sup>.

Et le 21 juin 1910, il « écrit presque sans arrêt tout l'après-midi (souvenirs sur Em-Barka, Mohammed d'Alger et le petit de Sousse)<sup>5</sup>. » (Autrement dit, pour reprendre la phrase fameuse du début de ses Mémoires, « aussi loin que [s]a mémoire remonte en arrière, [le plaisir] est là<sup>6</sup>. », et c'est pour l'énoncer que Gide prévoit de raconter, non de simples mémoires, mais une reconstitution menant à la révélation homosexuelle.

À tout ceci s'ajoute l'idée suivante : qu'en opposant en lui « le petit garçon qui s'amuse » et « le pasteur protestant qui l'ennuie », Gide ne répète pas forcément l'opposition convenue du plaisir et de la macération, de l'enfer et du ciel, mais désigne plutôt deux tonalités de son caractère et, partant de son style, qui sont destinées à se compléter. Porté à démythifier tous les élans mystiques et amoureux, comme ceux de Jérôme et du Pasteur, il présente au contraire avec le plus grand sérieux ce qui relève du plaisir et de la dissipation, comme le montrent *Les Nourritures* et *Les Nouvelles Nourritures*. Fatalement, son apologie de l'homosexualité ne pouvait prendre l'allure d'une fable libertine ou d'une fantaisie pornographique. L'éducation de Marc, l'édification des masses, et surtout la construction de sa propre figure s'y opposaient.

Tout ceci pour arriver à cette proposition banale, mais nécessaire ici : qu'il était inscrit depuis longtemps que Gide écrivait *Corydon*, et que ce livre prendrait la forme d'un nouveau sermon sur la montagne. Mais alors, à ce retard, il faut trouver une autre explication.

La difficulté venait peut-être de ce qu'il risquait de se ranger dans la catégorie, qu'il avait jusque-là toujours dénoncée, des écrivains à idées,

---

<sup>4</sup> *Correspondance Gide-Blei*, Darmstadt, 1997, p. 150.

<sup>5</sup> *Journal*, t.1, p. 643.

<sup>6</sup> *Souvenirs et Voyages*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 2001, p. 81.

des auteurs démonstratifs qui, comme Barrès, Bourget et la plupart de leurs contemporains, transformaient leurs livres en tableaux noirs où chaque lecteur était censé lire son destin tout tracé. Qu'on fasse l'apologie de l'homosexualité ou celle de la bourgeoisie conservatrice, dans tous les cas, on risquait de produire les mêmes œuvres closes et déterminées, et l'on voit bien qu'avec *Les Faux-Monnayeurs*, Gide court ce danger : à suivre l'itinéraire de Bernard, on accompagne un roman d'apprentissage déceptif dont le schéma ne se différencie guère d'*Illusions perdues* ou, pire, des *Déracinés*. Ce qui sauve ce roman, n'est-ce pas alors qu'il est traversé par Édouard, dont l'histoire ne commence ni ne s'achève dans les limites de ce livre, parce que sa lucidité, même incomplète, lui interdit de se complaire dans quelque état que ce soit ? La question, pour *Corydon*, se posait dans les mêmes termes : comment éviter à ce livre de n'être qu'une série de cours, d'exposés compassés tels que Corydon semble les laisser prévoir à son interlocuteur :

« Mon sujet tient en trois parties. – L'histoire naturelle occupera donc la première. [...] Demain, nous parlerons histoire, littérature et beaux-arts. – Après-demain ? – c'est en sociologue et en moraliste que je m'efforcerai de vous contenter<sup>7</sup>. »

D'une certaine manière, le sujet même de ce livre aurait pu suffire à lui éviter cet écueil : si on le compare aux romanciers conservateurs et à leurs prédécesseurs naturalistes, on voit que ceux-ci construisent d'autant mieux des structures closes que leur but est de montrer que l'homme est prisonnier de ses déterminismes, biologiques pour Zola, sociologiques pour Barrès et Bourget, et qu'il n'a de salut qu'en les reconnaissant, voire en s'y soumettant. Gide, au contraire, pose en principe l'indécision de l'instinct sexuel, instinct de volupté qui n'est pas orienté à l'origine vers un sexe particulier. C'est pourquoi il s'oppose si vigoureusement à Gourmont qui veut, dans sa *Physique de l'amour*, ramener tout le monde animal à la visée hétérosexuelle. Ce faisant, Gourmont place le sexe là où Zola place l'hérédité et Barrès l'origine terrienne, il en fait un absolu et son livre un nouvel évangile, alors que Corydon se présente en iconoclaste, refusant toutes les idoles au nom desquelles l'homme

---

<sup>7</sup> *Romans, récits, œuvres lyriques et dramatiques*, t. 2, p. 77. Les autres références à *Corydon* seront désormais indiquées entre parenthèses dans le corps du texte.

sacrifierait sa liberté de choix et de pensée. Il le dit de plusieurs manières :

Je dis que ces antithéistes qui prétendent remplacer Dieu par cette idole énorme qu'ils appelle "l'instinct universel de reproduction" sont d'étranges dupes. (82)

À vrai dire je me méfie de cette "voix de la nature". Chasser Dieu de la création et le remplacer par des voix, la belle avance ! [...] Cette sorte de mysticisme scientifique me paraît bien autrement néfaste à la science que la religion... (92)

Il y a peut-être un Dieu ; il n'y a pas d'intention dans la Nature ; [...]. Il n'y a pas d'intention dans la volupté. (96)

De fait, malgré ses allures de docte conférencier, Corydon ne se présente pas à la manière du docteur Pascal de Zola, ou du Victor Ferrand de Bourget dans *L'Étape* ; après avoir énuméré son programme en trois leçons, il ajoute : « Ensuite je vous dis adieu et je laisse la parole à d'autres. » C'est déjà le « pourrait être continué » du roman rêvé par Édouard dans *Les Faux-Monnayeurs*.

Malgré cet avantage, Gide semble bien avoir été conscient du reproche de didactisme qu'on pourrait lui faire, et qui aurait compromis la crédibilité, l'efficacité de son message, alors qu'il se trouvait pour la première fois confronté à une contradiction, entre le rôle ancien d'inquisiteur et celui, nouveau mais depuis longtemps envisagé, de prophète et martyr. Lorsqu'il écrit, en 1918 : « Je ne veux pas apitoyer. Avec ce livre, je veux GÉNER<sup>8</sup>. », il rejoint sa fameuse phrase à propos de ses *Faux-Monnayeurs* : « Inquiéter, tel est mon rôle. » Mis, en même temps, en possession de certitudes qu'il juge capitales, il ne songe pas à les exposer de biais, quitte à provoquer un choc frontal avec ses lecteurs :

Ce que je pensais hier, je le pense plus fort aujourd'hui, et l'indignation que ce petit livre pourra provoquer [...] ne me retiendra pas de croire que les choses que j'y dis méritent d'être dites<sup>9</sup>.

---

<sup>8</sup> *Journal*, t. I, p. 1094.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 1186-1187.

Dans ces conditions, le genre du « traité » auquel nous avons vu que Gide rattache son texte paraît bien être, sinon une parade efficace, du moins la manifestation d'un scrupule destiné à atténuer le côté dogmatique de son texte. Le traité, chez lui, était un genre ancien, qu'il avait consacré en réunissant six récits en 1912 sous ce titre : *Le Retour de l'Enfant prodigue* précédé de cinq autres traités ; *Le Traité du Narcisse*, *La Tentative amoureuse*, *El Hadj*, *Philoctète*, *Bethsabé*. *La Tentative amoureuse* était aussi appelée « Traité du vain désir », tandis que *El Hadj* était sous-titré « Le Traité du faux prophète », et *Philoctète* « Le Traité des trois morales ». Or, chacun de ces traités était l'exposé dialectique d'un problème d'esthétique ou de morale, Gide chargeant le plus souvent deux ou plusieurs personnages d'illustrer les postulations contradictoires que lui-même éprouvait ; c'était le geste sacrilège d'Adam s'opposant à l'immobilité contemplative de Narcisse, Philoctète hésitant entre l'utilitarisme d'Ulysse et l'idéalisme de Philoctète, El Hadj découvrant à la fois la grandeur du dépassement de soi, et la nécessité de ne pas se perdre.

Textes ironiques donc, où chacun avouait une faiblesse par laquelle sa position ne pouvait se suffire et appelait la contradiction, comme le Prodiges suscitant la réaction du Puîné, ou bien éprouvant en soi-même un dédoublement troublant, comme El Hadj et le roi David. Toutefois on constate que dans *Corydon*, il n'y a pas de la part de l'auteur la moindre hésitation, et le dialogue qui s'organise devant nous ressemble bien à un simulacre, pur artifice rhétorique qui rappelle les partenaires subjugués et approbateurs que Platon donne à Socrate. Gide d'ailleurs dut y penser, qui donna un moment à son livre ce sous-titre, « Quatre dialogues socratiques ». Mais même cette référence prête à sourire. Si ces dialogues ont quelque chose de socratique, c'est bien parce qu'ils se rattachent aux mœurs de Socrate plutôt qu'à sa méthode de discussion : certes, on voit bien l'interlocuteur de Corydon évoluer sensiblement, mais on ne saurait parler à son propos d'accouchement d'une vérité ignorée. Plus qu'à Platon, ou qu'au Gide des traités, ce dialogue rappelle bien davantage ceux qu'il esqua sous le nom *d'Interviews imaginaires*, d'abord en 1905 dans *L'Ermitage*, puis, plus longuement, en 1941-1942, dans *Le Figaro*.

À cette époque, pour animer sa chronique, Gide avait remplacé l'ectoplasmique Angèle à laquelle il était censé écrire, par un interviewer avec lequel il affectait une attitude bourrue, se permettant de le bousculer, de l'interrompre, mais bien heureux d'avoir à le contredire

pour exposer plus fortement ses points de vue. Plus tard, il lui accordera davantage de complicité. Mais dans *Corydon*, s'agissant d'un sujet polémique, délicat à exposer, Gide devait tenir compte de plusieurs contraintes :

Pédagogiquement, il fallait que ce soit un interlocuteur assez bien informé pour donner à Corydon une réplique un peu consistante, afin de ne pas le laisser discourir d'une manière péremptoire et lassante.

Par ailleurs, il ne fallait pas en faire un opposant systématique par rapport auquel Corydon serait apparu comme la lumière s'opposant à la nuit, comme dans un catéchisme édifiant.

Il ne fallait pas non plus le faire trop soumis, à la façon des faire-valoir de Socrate, car on aurait obtenu le même unanimité suspect.

Enfin, face à cet interviewer, Gide ne pouvait guère apparaître trop nettement derrière Corydon ; tout le monde savait, parmi les lecteurs de *L'Ermitage* et du *Figaro*, qu'André Gide parlait par la bouche de l'interviewé. Mais dans le cas de son nouveau traité, outre des raisons de discrétion, la volonté surtout de donner à son cas une portée exemplaire devait l'inciter à se dissimuler un tant soit peu. En donnant à son porte-parole la fonction de médecin, il répondait à ces deux nécessités.

C'est sans doute en fonction de ces injonctions contradictoires que Gide se résolut à un renversement tactique : dans son livre, lui-même se dissimule derrière le médecin Corydon, tandis qu'il accorde la première personne à l'interviewer, à travers le récit duquel nous sommes censés entendre ses entretiens avec Corydon.

Cette première personne va donc se trouver dotée de quelques oripeaux destinés à lui prêter consistance. Il apparaît d'entrée de jeu comme l'homophobe de bonne volonté, plein de préventions à l'égard de l'uranisme, mais désireux de fonder son refus en raison. Nous apprendrons incidemment qu'il est littérateur (83), qu'il admire Bergson et qu'il a lu la plupart des ouvrages auxquels Corydon fait référence, de Plutarque à Darwin. Esprit ouvert, il est toutefois traditionaliste, à en juger par ses propos sur le « bon vieux fonds gaulois » (79). Il se permet même des allusions grivoises, quand Corydon énonce que « la femelle, d'ordinaire, aussitôt après la fécondation se tient coite. », il riposte : « Je vois que vous parlez des animaux. » (89), ce que Corydon se garde de relever. C'est à lui également que Gide attribue une tirade contre les Juifs coupables « de désagrégier nos institutions les plus respectées, les plus vénérables » (127). Apparemment décidé à jouer les censeurs, il ne peut

s'empêcher de faire preuve de mauvais esprit, par exemple lorsque Corydon lui raconte que le frère de sa fiancée s'était épris de lui :

– Ah ! ah ! fis-je involontairement.

Corydon me regarda sévèrement.

– Non : il ne se consumma rien d'impur entre nous ; sa sœur était ma fiancée. (70).

Ou bien, lorsque Corydon décrit les officiers allemands accusés d'homosexualité « intelligents, beaux, nobles... », l'interviewer ajoute :

– Bref, désirables de tous points.

Il se tut un instant et je vis un éclair de mépris passer dans son regard. (74).

Les rôles sont du coup inversés, et des deux protagonistes, c'est Corydon qui paraît le plus austère. Il n'empêche, la conversation s'établit entre eux avec assez de naturel, voire avec un burlesque léger qui pourrait rappeler *Paludes* :

Le lendemain, à pareille heure, je m'en fus de nouveau chez Corydon.

– J'ai bien failli ne pas venir, lui dis-je en entrant.

– Je savais que vous diriez cela, fit-il en m'invitant à m'asseoir – et que vous viendriez nonobstant. (77).

Au fil des échanges, on sent cet interlocuteur évoluer légèrement, particulièrement au cours de la deuxième partie. D'abord décidé à s'opposer (« N'espérez pas m'intimider par votre ton péremptoire » (82) ; « Je vis que vous jouez sur les mots » (83) ; « Peut-on vous demander sans impertinence si vous avez imaginé cela tout seul ? » (85)), il écoute ensuite avec un intérêt avoué (86) l'exposé de Corydon, qu'il s'efforce de suivre, en l'invitant à ralentir ou à accélérer. Au chapitre IV, leurs deux voix sont presque à l'unisson, Corydon approuvant une remarque de son visiteur sur « l'efflorescence » de l'art, Gide lui prêtant précisément un mot qu'il avait jadis illustré dans ses *Nourritures terrestres*. Au chapitre V, ils utilisent l'un et l'autre la première personne du pluriel (« Essayons », « Prenons », « Disons »), et quand l'interviewer cherche à contredire Corydon, c'est pour apporter de l'eau à son moulin, d'abord involontairement (97), puis presque sciemment :

Permettez, fit-il en souriant : est-ce contre ma théorie que vous me racontez cela ?

Je ne pouvais plus reculer :

– J’apporte à l’étude de la question, repris-je, mon contingent d’observations impartiales. (104).

Ce rôle d’adjuvant involontaire se confirme dans le troisième dialogue. On voit notre interviewer ne plus arriver à reculons, comme au jour précédent :

J’ai beaucoup réfléchi depuis hier, dis-je à Corydon en entrant. Permettez-moi de vous demander si vous croyez bien fermement à cette théorie que vous exposez ? (109).

Et son rôle consiste à donner à l’exposé de Corydon l’apparence d’un débat, où leur désaccord sur le fond n’empêche nullement un échange détendu, parfois même amusé, quand l’interviewer s’avise de lire un discours d’Edmond Perrier sur la beauté des femmes. Si bien que, dans le dernier entretien, on le voit perdre pied, opposer une résistance dépourvue d’arguments, et finalement se réduire à un silence qui, s’il n’est pas une approbation, est au moins un aveu d’échec dissimulé derrière une apparence de dédain :

Je l’avais laissé discourir tout son soûl et m’étais bien gardé de l’interrompre. Après qu’il eut fini, il demeura quelque temps dans l’attente d’une protestation de ma part. Mais, sans rien ajouter qu’un adieu, je pris mon chapeau et sortis, bien assuré qu’à de certaines affirmations un bon silence répond mieux que tout ce qu’on peut trouver à dire. (142).

Une telle solution était d’ailleurs la seule possible pour Gide, qui se devait de donner l’avantage à son héraut sans pour autant lui faire courir le ridicule d’un prosélytisme sexuel. Faute de pouvoir se jeter dans ses bras, comme Olivier dans ceux d’Édouard, l’interviewer n’avait plus, son rôle terminé, qu’à s’effacer.

En face de ce « je » à l’existence rhétorique, Gide se devait de dresser un personnage beaucoup plus consistant, lui qui voulait justement présenter l’homosexualité, non comme une perversion d’intellectuel dépravé, mais comme « un instinct très naïf et primesautier » (121). Pour autant, nous l’avons dit, il lui fallait dépasser sa propre personne et faire de son Corydon un personnage représentatif, tout en évitant d’en faire un stéréotype conforme aux préjugés des homophobes. En arrivant chez son ami, le visiteur en donne la preuve :

Je n'eus point, je l'avoue, la fâcheuse impression que je craignais. [...] Mes yeux cherchaient en vain, dans la pièce où il m'introduisit, ces marques d'efféminement que les spécialistes retrouvent à tout ce qui touche les invertis, et à quoi ils prétendent ne s'être jamais trompés. (63).

Corydon va donc être l'autre de Gide, une statue assez représentative, mais qu'il va doter de certaines de ses apparences – le côté « pasteur protestant » par exemple – et surtout de certains épisodes fondateurs de son évolution. De son inappétence à l'égard des femmes, il reprend ce qui pouvait se pressentir dès *Les Cahiers d'André Walter*, mais qu'il n'avait pas encore clairement interprété. Ensuite, on retrouve dans la vie de Corydon des éléments que Gide tire de ses propres souvenirs ; c'est l'interviewer qui dit à Corydon : « Vous vous félicitez de ne vous sentir pas pareil aux autres. », utilisant les termes que Gide reprendra dans ses Mémoires pour raconter son premier *Schaudern*.

Puis, à Corydon qui raconte sa jeunesse chaste et son amour sans désirs pour une jeune fille, c'est encore lui qui reprend les paroles adressées à Gide par son médecin : « Sitôt après le mariage, le désir tout normal aurait suivi l'amour. » (69).

Enfin, et surtout, Gide prête à Corydon un remords qui le poursuivait suffisamment pour qu'il y revienne dans ses Mémoires, et qu'il en fasse un ressort essentiel de ses *Faux-Monnayeurs*. Il s'agit, on le sait bien désormais, depuis les travaux d'Alain Goulet<sup>10</sup>, de l'histoire du jeune Alexis B., qui s'était épris de Corydon et qui, repoussé, avait fini par se suicider. Corydon fait de cet événement son chemin de Damas, l'origine de sa volonté de déculpabiliser les homosexuels en se faisant leur porte parole. Dans *Si le grain ne meurt*, Alexis B. se nomme Armand Bavretel ; Gide lui prête une attitude déconcertante, allant parfois, avec ses proches, jusqu'au sado-masochisme, et il suggère que, dans le suicide d'Armand, entre un peu de sa responsabilité :

« Je me dis aujourd'hui que je n'aurais pas dû l'abandonner dans cet état ; que du moins j'aurais dû lui parler davantage ; il est certain que l'aspect d'Armand et sa conversation ne m'avaient affecté pas alors autant qu'ils eussent fait plus tard. Il faut que j'ajoute ceci : il me semble bien me souvenir qu'il me demanda brusquement ce que je pensais du suicide, et qu'alors, le regardant dans les yeux, je répondis que, dans certains cas, le suicide me paraissait louable – avec un

---

<sup>10</sup> Voir par exemple sa notice de *Corydon*, Gide, *Romans, récits, Œuvres lyriques et dramatiques*, t. II, *op. cit.*, p. 1165.

cynisme dont en ce temps j'étais bien capable – mais je ne suis pas certain de n'avoir pas imaginé tout cela par la suite<sup>11</sup>. »

Ce qui est certain, du moins, c'est le suicide d'Armand, et le remords durable de Gide, qui se devine à travers la correction qu'il fit, sur le manuscrit de ses Mémoires, changeant en années les mois qu'il avait d'abord indiqués pour mesurer le laps de temps entre cette dernière conversation et le suicide.

Par rapport au récit de Corydon, il y a un déplacement de sa responsabilité. Selon ce récit, il s'agit d'avances repoussées, d'anathème jeté sur l'homosexualité par un Corydon aveugle et insensible :

Il [me] disait l'angoisse où l'avait jeté ma conversation dernière... certaines phrases principalement : Pour te sauver de cette inquiétude physique, m'étais-je écrié en m'indignant hypocritement contre les goûts qu'il m'avouait, je compte sur un grand amour. (71).

Dans *Si le grain ne meurt*, il n'est pas question de sexualité, seul le comportement étrange d'Armand peut évoquer certaine difficulté d'être que le tort de Gide fut de ne pas voir. Dans *Les Faux-Monnayeurs*, les deux éléments se retrouvent, bien que disjoints sur deux cas distincts : d'un côté, il y a une discussion très littéraire entre Bernard et Olivier à propos du suicide, le premier invoquant l'exemple de Dmitri Karamazov pour en faire l'éloge. À la suite de quoi Olivier fera en effet une tentative de suicide, heureusement manquée. D'un autre côté, moins spectaculairement, il y a Armand, dont le portrait physique et moral reprend en tous points celui de *Si le grain ne meurt*, lui qui fait une déclaration d'amour à peine voilée à Olivier, que celui-ci évite de comprendre ; Armand ne se tue pas pour autant, mais une vilaine maladie laisse mal présager de son avenir.

Au bout du compte, c'est donc le personnage de Corydon qui est chargé de dire le plus nettement un épisode crucial de la formation de Gide, tel qu'il est confirmé par des témoignages annexes comme celui d'Aline Mayrisch. Dans une lettre de juillet 1917, elle lui rappelle « une conversation sur le suicide. [...] D'un petit air mystérieux et excité, vous fîtes le récit d'une aventure de jeunesse où vous n'aviez point failli, mais authentiquement provoqué le suicide de quelqu'un de jeune qui était

---

<sup>11</sup> *Souvenirs et Voyages, op. cit.*, p. 201.

venu vous demander conseil<sup>12</sup>. »

Mais Corydon n'est pas seulement Gide, il doit le dépasser, et il est significatif de relever également des éléments de fictionnalisation de cette figure, Gide lui prêtant quelques traits d'anciens personnages qui, en retour, reçoivent eux-mêmes un éclairage nouveau. Manifestement, Corydon est un avatar de Ménélaque, tel qu'il apparaît au centre des *Nourritures terrestres* pour prêcher par son exemple, en réponse à la phrase d'un de ses disciples : « Raconte-nous ta vie, Ménélaque<sup>13</sup> » ; tandis que l'interviewer annonce à Corydon : « C'est une confession que j'attends. » (68). Par ailleurs dès les premières lignes du livre

L'an 190... un scandaleux procès remit sur le tapis une fois encore l'irritante question de l'uranisme. [...] Je résolus d'aller interviewer Corydon. Il ne protestait point, m'avait-on dit, contre certains penchants dénaturés dont on l'accuse. (63)

c'est surtout le Ménélaque de *L'Immoraliste* qui transparait, lui dont il est dit que « récemment, un absurde, un honteux procès à scandale avait été pour les journaux une commode occasion de le salir<sup>14</sup>. » Par ce procès, Ménélaque rappelait Oscar Wilde, mais Gide n'osait pas encore faire endosser ouvertement les mêmes mœurs par son personnage. Dans le traité, le procès ne vise pas Corydon, mais est pour ce dernier l'occasion de revendiquer ces mœurs. Aussi bien, c'est plus encore de Michel que Corydon se rapproche, adoptant une personnalité plus complexe, moins dogmatique, plus humaine que celle de Ménélaque. D'abord, entre le narrateur et lui, on retrouve certaines données de la relation entre Michel et ses trois amis venus pour l'entendre. C'est l'un d'eux qui raconte à son frère :

Tu sais quelle amitié de collègue, forte déjà, mais chaque année grandie, liait Michel à Denis, à Daniel, à moi. [...] Nous n'avions pas revu Michel depuis trois ans<sup>15</sup>.

De son côté, l'interviewer déclare :

---

<sup>12</sup> *Correspondance Gide-Mayrisch*, Gallimard, 1996, p. 131.

<sup>13</sup> *Romans, récits, œuvres lyriques et dramatiques*, t. I, p. 380.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 647.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 594.

Je n'avais pas revu Corydon depuis dix ans. [...] Au sortir du lycée où nous avions été condisciples, longtemps une assez étroite amitié nous unit. Puis des années de voyage nous séparèrent. (63).

La scolarité des deux personnages les rapproche également. Du médecin Corydon, on sait que « ses premiers travaux [avaient] remporté les applaudissements du métier », tandis que tout jeune encore, « les savants les plus érudits [...] traitaient comme leur collègue<sup>16</sup> » l'antiquisant Michel. Enfin, c'est leur portrait moral : de Michel, il est dit : « Ce n'était plus le puritain très docte de naguère [...] aux regards si clairs que devant eux souvent nos trop libres propos s'arrêtaient<sup>17</sup>. » Et de Corydon : « C'était alors un garçon plein de flamme, doux et fin à la fois, généreux, serviable, dont le regard déjà forçait l'estime. » (63).

Si, à l'époque de *L'Immoraliste*, Gide présentait encore de façon antithétique la vertu et l'hédonisme, il est visible qu'avec *Corydon*, il s'efforce de proposer une synthèse de la revendication homosexuelle et de la vertu protestante, le plaisir n'étant plus abandon aux sens mais apprentissage de soi-même. Comme le dit Corydon : « Quand le problème physiologique est résolu, le problème moral commence. » (72).

En humanisant ainsi son héros, en se tenant à la fois présent et caché dans son livre, Gide se donnait ainsi, selon son habitude, le moyen de mettre un tant soit peu à distance le discours de son porte parole. C'est ainsi qu'une évolution s'accomplit au fil des pages, qui fait de l'interviewer un interlocuteur de moins en moins agressif, de plus en plus dépourvu d'arguments, et en parallèle, qu'on voit Corydon prendre de l'assurance et de la consistance. Si au début il doit se retenir pour ne pas éclater devant certaines provocations, il engage ensuite un échange de ton courtois, puis, progressivement, on le voit ironiser envers son ami, le regardant d'« un air narquois » (97) ou « souriant » (104), l'appeler « homme pusillanime » (103) et se permettre même de badiner avec lui quand il évoque l'inversion observée chez les pigeons belges :

Eh quoi ! *Les deux pigeons* de La Fontaine ?!...

- Pigeons français, rassurez-vous. (101).

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 598.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 594.

Plus loin, il ironise sur le discours de Perrier dont l'autre lui donne lecture, se permet de le rassurer sur la sexualité de Darwin. Par ailleurs, toute la fin risquerait de verser dans l'exposé théorique, si des extensions n'étaient parfois faites de l'histoire et de la science du côté de la littérature, Gide s'offrant le plaisir d'égratigner ses ennemis favoris que furent Gourmont et Barrès, dont il souligne malicieusement le lesbianisme de l'héroïne de *Bérénice*, mais aussi Pierre Louÿs et son *Roi Pausole*, où il avait été lui-même discrètement caricaturé :

J'en viens à douter si, dans la Tryphème rêvée par Pierre Louÿs, une coutumière et franche exhibition des avantages du beau sexe, l'habitude de se montrer tout nu par la campagne et par les rues, n'amènerait pas un résultat contraire à celui qu'il semble prédire. (115)

Pour fictionnaliser son traité, Gide use encore de procédés de composition. L'un consiste à donner l'apparence de digressions à ce qui fait en réalité le cœur d'une partie. Ainsi, dans le deuxième dialogue consacré aux causes de la surabondance de l'élément mâle, une intervention de l'interviewer à propos du comportement des chiens de son village semble être l'occasion d'anecdotes plus ou moins salaces, mais que Corydon réintègre ensuite d'une phrase dans sa démonstration : « Je vous explique depuis une heure que c'est pourquoi l'élément mâle est si nombreux. » (104). De même, à la troisième partie, c'est la lecture par le narrateur du discours de Perrier qui apparemment détourne Corydon du sujet annoncé ; s'ensuivent des considérations sur le corps féminin, et le plus ou moins grand intérêt accordé au « beau sexe » selon les civilisations, propos que le narrateur clot ainsi :

Je le priai donc de revenir à ce livre qu'il me semblait que depuis trop longtemps nous avions perdu de vue. (125).

Il n'en est rien, bien sûr, et nous touchons ici au second procédé qui est aussi le plus important. On connaît la caractéristique des *Faux-Monnayeurs*, et du *Journal* qui les accompagne : le premier texte est le roman d'un romancier qui ne parvient qu'à peine à écrire son roman, tandis que le second est la relation des conditions d'élaboration du premier. Il s'agissait pour Gide d'illustrer le conflit, indépassable à ses yeux, entre la prise en compte des données du réel, et l'aspiration à la perfection de l'œuvre d'art. Il s'agissait avant tout d'un problème d'esthétique. Dans le cas de *Corydon*, qui est antérieur, il s'agit d'une

question d'éthique, mais aussi, plus prosaïquement, de sécurité. Corydon est ce médecin qui considère de son devoir d'écrire une « Défense de la pédérastie », dans l'intérêt de tous les homosexuels qu'il aidera à s'accepter ; mais il n'oublie pas qu'il court ainsi un risque considérable, que son visiteur se plaît à lui rappeler :

Et vous osez publier cela ?

– Non ; je n'oserai pas, fit-il sur un ton plus grave. [...]

Il hésita quelques instant, puis :

– Peut-être que je ne reculerai pas. » (66)

Ce livre n'existe donc pas encore au moment où nous rencontrons Corydon. Il le dit bien : « Je veux écrire ce livre » (73) ; mais il en connaît le sujet : « Mon livre traitera de l'uranisme bien portant. » (74) ainsi que le plan. À l'interlocuteur qui lui fait remarquer qu'il parle de son livre « comme s'il était déjà tout écrit », il répond : « – Il est tout composé du moins », et il en énumère les parties : histoire naturelle, puis histoire, littérature et beaux-arts, enfin sociologie et morale. Trois parties donc, qui correspondent en fait à trois domaines distincts : le monde animal, les sociétés humaines, la Grèce antique. De toutes façons, trois parties, alors que le livre de Gide en compte quatre, et donc surtout des séries d'exemples et de citations, plutôt que l'énoncé un peu abstrait donné par Corydon. Ainsi, après avoir cité des observations de Darwin sur les cirripèdes, il ajoute :

Mais je ne retiendrai de ces études que ce qui peut instruire ma théorie. Dans ce livre où je l'expose, je montre que l'élément mâle [... etc.]. (87)

*Corydon* apparaît ainsi comme l'exposé de notes et de documents, entrecoupé de réflexions sérieuses ou amusées, de lectures improvisées, l'orateur par moments faisant le point, en rappelant à quelle partie de son livre on se trouve.

À ce jeu, Gide gagne sur trois tableaux : d'abord, en nous laissant croire que tout cela peut recevoir une forme plus élaborée, il nous permet de l'appréhender d'une manière beaucoup plus vivante, à la manière de Fontenelle exposant à une marquise les merveilles de l'univers.

Ensuite, il marque bien que la difficulté de dire n'est pas ici une pure question académique, mais qu'elle est liée à la répression qui pèse sur la parole homosexuelle. Si le livre de Corydon s'apparente à une

conversation de salon, c'est bien parce qu'il n'est pas sûr que ces propos aient le droit d'aller plus loin ; indirectement, on en a la confirmation dans la diffusion d'abord clandestine du livre de Gide.

Enfin, d'une manière beaucoup plus proustienne que gidienne, Gide nous donne à voir ici l'exposé de ce que devrait être un livre, avec ses matériaux, ses difficultés, son ambition ; mais lorsque cet exposé s'achève, c'est bien ce livre que nous avons devant nous. Quand Corydon déclare, à la fin de son plan : « Ensuite je vous dis adieu et je laisse la parole à d'autres » (77), il rejoint Proust qui, à la fin de *La Recherche du temps perdu*, laisse au lecteur le soin de rêver à ce livre dont on vient de lui exposer le projet, et dont pourtant il tient la totalité entre ses mains.

## **« À mon réveil, tous mes désirs avaient soif » : le Jardin des sens du *Cantique des Cantiques* fin-de-siècle**

« Ma sœur, ô fiancée, est un jardin fermé, une source verrouillée, une fontaine scellée! » (4, 12). Ce verset du Cantique des Cantiques, d'une grande et mystérieuse poésie, est à l'origine d'un motif essentiel de l'histoire des arts et des lettres, du Moyen Âge à l'époque contemporaine. La thématique de *l'hortus conclusus*, du jardin fermé et circonscrit de murailles épaisses et infranchissables, sorte d'isolement bienheureux et amnésique, joue un rôle essentiel et déterminant dans la poésie mystique et la représentation d'une certaine essence divine au moyen d'une nature fantasque et luxuriante : jardin enclos paradisiaque, milieu des origines, écrin précieux renfermant l'histoire des amours divines, c'est aussi un espace onirique complexe où un luxe végétal riche en parfums, saveurs et sensations puissantes achemine le lecteur qui s'y perd dans une expérience métaphysique de rencontre avec le divin. Dans ce lieu d'où nul ne peut sortir et où la mémoire oublie tout ce qui se trouve derrière les murs de ce jardin des délices, tout est un appel puissant à la sensualité, à l'expérience corporelle d'un microcosme vécu dans sa complexité. Le Cantique des Cantiques, à l'origine de ce motif, s'étant hissé, au fil des réécritures, au rang de mythe en même temps que d'esthétique, développe avec force cette thématique de l'appel des sens du jardin fermé qui achemine le lecteur vers un sentiment d'extase toute religieuse :

*Fais respirer mon jardin et que ces baumes ruissellent! Que mon aimé vienne à son jardin et en mange les fruits délectables. (IV, 13, 14, 16)*

À la fin du XIXe et à l'aube du XXe siècle, le Cantique des Cantiques est une formidable source d'inspiration. Les peintres, comme Gustave Moreau, donnent des visages radieux à la Sulamite et poussent aux confins un érotisme aux accents orientalistes déjà figuré dans les productions antérieures. Mais c'est surtout ce jardin fabuleux des sens

qui obsède les artistes, en particulier dans les milieux poétiques fin-de-siècle que sont le symbolisme et le naturisme. Les poètes, riches de la crise de la modernité, se délectent de l'évocation d'un milieu végétal maniériste et à la sensualité étonnante où l'expérience vive d'un jardin rêvé et circonscrit par des murailles symboliques mène à la révélation de secrets métaphysiques et à l'expérience d'un sentiment du divin reconfiguré par la poésie et la philosophie autour de 1900. Étrangement, Sulamites et rois Salomon s'effacent, comme s'évadant de l'*hortus conclusus* du cantique, pour laisser place à un sujet poétique s'adressant à son lecteur, tel un guide amoureux violemment épris, montrant la voie d'une mystique poétique à cet être-lecteur qu'il crée au sein même du jardin de son poème. La sensualité est toujours là, plus vivante et téméraire que jamais, mais le spirituel, bien que demeurant chrétien, se voile de mystère poétique et de discours métalittéraire.

André Gide est sans nul doute le plus éminent représentant de cette réappropriation de l'*hortus conclusus* du Cantique des Cantiques. Jeune symboliste disciple de Mallarmé, Verlaine et Wilde, il s'illustre également, dans la dernière décennie du XIXe siècle, au sein de la mouvance naturiste initiée par Saint Georges de Bouhéliet et Maurice Le Blond, art dont les fondements reposent sur les valeurs de vitalité, de sensualité, d'énergie de la nature et de volonté de jouir. Gide est issu d'une famille protestante et il a à ce titre une excellente connaissance des textes bibliques. Pour envisager l'importance que revêt l'écriture du Cantique des Cantiques dans ses œuvres, il suffit de consulter ses journaux et d'observer avec quelle ferveur et quelle passion Gide évoque ce texte :

Je relis (...) le Cantique des Cantiques, écrit il. Certes il y a des redites (harmonieuse dans le Cantique) et des parties creuses; mais aussi et surtout des pages d'une telle beauté, d'une si solennelle grandeur que je ne connais rien dans aucune littérature qui [lui] soit supérieur, ou même [lui] puisse être comparé. Ces livres de la bible seraient des monuments d'architecture, on consentirait à des jours de voyage pour les contempler comme les ruines de Balbek ou le temple de Sélinonte. Mais ils sont à la portée de la main<sup>1</sup>.

Gide affirme en outre ceci : nul besoin de croire pour s'intéresser à ce texte d'essence poétique supérieure et qui, sans doute, offre à tout lecteur un sentiment de spiritualité certain, sans valeur morale ni dogme de

---

<sup>1</sup> *Journal*, t. II, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1997, p. 782.

catéchisme. Non, rien de cela. Au contraire, arraché des mains du prêtre ou du pasteur et placé dans celles du poète, le Cantique des Cantiques peut ouvrir une brèche dans le réel pour acheminer le lecteur, pieux ou profane, dans les profondeurs étourdissantes d'un Dieu défini comme une sorte de tout de la nature, un dieu amoureux proposant le baiser de la révélation à tout lecteur qui s'emploie à devenir adepte d'une religion poétique dont la parole sacrée n'est autre qu'un vaste poème. Passer outre gidien.

L'intérêt de Gide pour le Cantique des Cantiques se manifeste dès sa première publication. Si nous évoquons dans le cadre de cette communication son œuvre de jeunesse, à cette époque où le jeune littérateur s'abîme dans les troubles d'une lutte passionnée et comme obsessionnelle entre l'appel de la chair et la permanence d'une âme sans péché et pure de tout ébat charnel, il s'agit donc d'abord de commencer par la genèse de la production gidienne : *Les Cahiers d'André Walter*, publiés en 1891. Ce livre pensif et inquiet pose d'emblée tous les problèmes que Gide se posa au cours de sa carrière d'homme et de littérateur. Journal d'un adolescent à la sensibilité étourdissante et aux folles amours, ce long poème en proses fragmentaires s'inquiète et s'exalte de l'appel de la chair et de la puissance d'un sentiment de divin éprouvé face à une femme. Au gré des considérations religieuses et des citations bibliques se dessine une relation impossible entre une femme aimée que l'on ne peut toucher et un jeune écrivain désirant tout à la fois sa possession et l'immortalité de l'âme. Aussitôt, dans ce chant de tous les amours où la candeur des anges affronte les fureurs érotiques des hommes et où les échos résonnant des passions bibliques se mêlent aux suavités amoureuses des modernes, le Cantique des Cantiques surgit dans l'œuvre, entraînant des inflexions de ton sensibles :

*Et qu'avais tu ce soir? Tu paraissait pensive -, pensive de quoi ma sœur? - Oh! Si j'osais lire en ton âme... Emmanuèle serait il vrai? Mais j'ai peur de savoir, j'attends encore. Ah je vous en conjure, filles de Jérusalem, n'éveillez pas, n'éveillez pas l'amour - avant qu'elle le veuille<sup>2</sup>.*

Soudain Emmanuèle, cette femme signe de l'amour parfait, se confond en un jardin où tous les sens s'éveillent pour révéler les secrets divins dont le poète attend l'oracle :

---

<sup>2</sup> Gide, *Romans et récits*, t. I, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 2009, p. 47.

*Avec un cris plein de désir, mon âme a appelé la tienne. Comme deux flammes se mêlent, nos deux âmes ainsi se sont confondues, puis profondément élançées dans l'espace qui s'enharmonise au palpitement de leurs ailes. Elles ont pris leur essor dans l'espace [...] des grands bois endormis, les brumes montent. L'un dans l'autre enlacés, nous fuyons vers les cieux plus doux, vers les brises plus tièdes dont notre âme souhaitais les caresses. Par les sapins ou le vent chante, dans la forêt transie aux rosées ruisselante, sur les rameaux penchés qui sur nous pleurent, sur les blés à perte de vue [...] au penchement des humides prairies, ou les corolles des fleurs pensives, enfin désaltérées, répandent en parfums, vers les étoiles lointaines, leurs rêveries extasiées. Dans le silence de la nuit nos âmes fuient, d'un vol doux et rapide<sup>3</sup>.*

Clairement, le Cantique des Cantiques, surgit au détour de quelques pages de pensées tristes, lance le début d'un leitmotiv essentiel de l'œuvre gidienne : cet espace naturel clos, tantôt jardin scellé, tantôt source cachée, tantôt l'un dans l'autre. S'il s'agit d'un motif et d'un traitement élégiaque aux accents de pastorales classiques dans les *Poésies d'André Walter*, à partir du *Voyage d'Urien*, publié en 1893, il devient le lieu de l'amour charnel et de l'appel des sens, sensualité onirique où la possession amoureuse conduit à des hauteurs mystiques de sentiments d'extase toute religieuse, il désigne le mirage tant désiré ou coïncideraient à la fois le triomphe de l'âme pure et la satisfaction d'une énergie sensuelle que la nature invite à rechercher.

L'attente de la réunion des corps et des âmes est un des points de tension du Cantique des Cantiques:

*J'attends mon amour! Le voici il vient! Sautant par dessus les monts, bondissant par dessus les collines. (2,8) Je dormais mais mon cœur veille: j'entends mon aimé qui frappe! (5,2).*

Gide semble particulièrement sensible à cette thématique de l'amour en devenir et dont on attend la venue dans un feu (pour parler comme Gide) tant érotique que spirituelle. Et c'est semble-t-il l'*hortus conclusus* du cantique même qui permet, sur le mode de la rêverie poétique, de figurer cette attente amoureuse et ses possibles réalisations. *La Tentative amoureuse*, court récit publié en 1893 dans *L'Art indépendant*, est à bien des égards une fiction tirant une part de son inspiration du Cantique des

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 40.

Cantiques et qui s'organise autour de cette problématique du désir irrépressible et de l'attente prolongée, c'est à dire un désir et un renoncement coexistant simultanément aux abords d'un jardin clôturé d'une murailles infranchissable<sup>4</sup>. L'auteur affirme ici la supériorité du rêve sur la réalité et les amants qu'il met en scène dans ce « traité du vain désir » attendent leur réunion spirituelle et physique aux grilles d'un jardin clos dont ils souhaitent ensemble l'accès. S'aimant et se possédant dans un petit jardin fermé mais dont ils ignorent volontairement l'existence, ils connaissent un bonheur vivace :

[...] *puis c'était un jardin plein de roses, enclos d'une barrière basse [...]*  
*Luc souhaitait l'amour mais s'effrayait de la possession charnelle comme d'une chose meurtrie. Nous ne demanderons plus à Dieu de nous élever au bonheur. (...)* *Donc Luc posséda cette femme.*

*Il y eut alors un instant où leurs vies vraiment se fondirent. C'était au solstice d'été dans l'air tout bleu, les hautes branches au dessus d'eux, avaient des gracilités souveraines. Été, été! Il faudrait chanter cela comme un cantique [...]*  
*Ils savaient tout ce qu'il y avait de rosée fraîche sur l'herbe, ils savaient les rayons sur les champs et l'étourdissement de la plaine [...]*<sup>5</sup>.

Ces quelques phrases ne sont pas sans rappeler les évocations tant charnelles que spirituelles du peintre Bonnard auxquelles ce Paradis Terrestre semble comme faire écho. Le jardin clos, écrin des amours charnelles, encourage la réunion physique des amants au milieu d'une nature empreinte de sensualité vivace et luxuriante. Mais le jeune Gide charge d'ironie son discours : si les amants de son jardin de *La Tentative amoureuse* s'aiment et unissent leurs corps, ils attendent néanmoins toujours quelque chose qui ne vient pas et dont le jardin est d'après moi le signe de la dimension métaphysique qu'ils ignorent. Car chez André Gide, le jardin clos et ses sources mystérieusement verrouillées ne sont pas les banales et archétypales images nécessaires à une quelconque évocation paradisiaque. Au contraire, l'imbrication des attentes et des actes amoureux au sein du jardin clos et aux abords des sources scellées suggère que chez Gide le religieux et l'érotique, le poétique et le moral sont soumis à une seule et même vérité, à savoir que la transgression est

---

<sup>4</sup> Voir Christian Angelet, *Symbolisme et invention formelle dans les premiers écrits d'André Gide (Le Traité du Narcisse, Le Voyage d'Urien, Paludes)*, 1982, page 134.

<sup>5</sup> *Romans et récits*, t. I, *op. cit.*, p. 244 et 247.

l'autre face du renoncement. D'ailleurs, au détour des *Nourritures terrestres* que je vous invite à présent à goûter dans les vergers poétiques d'un nouveau jardin, ne lit-on pas ce tragique aveu?

*Commandement de dieu vous avez rendu malade mon âme, vous avez entouré de murs les seules eaux pour me désaltérer<sup>6</sup>* » et la Sulamite du Cantique de répondre ce que Gide entendra avec délice: « *Restaurez moi avec des gâteaux de raisin, soutenez moi avec des pommes car je suis malade d'amour* ». (2,5)

C'est au fabuleux banquet orientaliste dont l'évocation parfumée et érotique semble ruisseler des versets du Cantique des Cantiques que Gide convie son lecteur-disciple, Nathanaël, ce petit pâtre fantômatique dans l'ombre duquel il convient de se fondre pour pénétrer une des œuvres les plus ferventes, amoureuses et suaves de la littérature française. C'est surtout un tournant de la production gidienne qui lance l'immoralisme fervent et jouissif de celui que le XXe siècle devait reconnaître sous le nom triomphal d' « inquisiteur ». Avec cette œuvre, l'enfant prodigue rêve des jardins sensuels où les désirs résident en toute fleur, en chaque fruit dont les suavités dissipent les brumes des anciennes morales sans jamais renoncer à la rencontre avec Dieu... Gide entend les paroles de la Genèse : « L'éternel va te faire entrer dans un bon pays, pays de cours d'eau de sources, de lacs qui jaillissent dans les vallées et dans les montagnes, pays d'olivier et de miel », un jardin où il peut édifier une foi nouvelle propice aux mille et une soifs de l'homme désirant. Tout parcouru d'un souffle biblique aux accents de mystère jubilatoires et aux lumières tonitruantes, Gide, d'un ton imprécatoire de prophète, abandonne la chapelle du sacrifice chrétien pour s'immerger tout entier dans un nouveau sanctuaire ou Dieu n'interdit rien mais invite à tout.

Dans son ouvrage intitulé *André Gide et la crise de la modernité*, Klaus Mann insiste sur la valeur de réécriture biblique des *Nourritures terrestres*:

*Elles sont le Cantique des Cantiques de toutes les formes de soifs. La volupté de la soif est plus hautement loué que la volupté de boire ou que les fruits qui donne ce suc qui apaise les soifs. Le voyageur ivre d'amour, ivre de soif, recherche infatigablement de nouvelles boissons dont il espère que des arômes inconnus lui feront connaître des nuances toujours nouvelles.*

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 410.

En effet, comme Klaus Mann le décèle si bien, Gide semble trouver dans le Cantique des Cantiques et dans sa propre réécriture moderne une sorte d'*ars amatoria* en même temps qu'un mode de connaissance et d'accès aux sphères supérieures et métaphysiques du monde : le mode de la soif. La soif qui motive le désir et qui fortifie les amants, la soif qui fait que « entre le désir et l'ennui notre inquiétude balance » lorsque se fait sentir l'absence, la soif enfin qui fait, par le désir et l'érotisation d'une parcelle du monde, connaître au passionné l'essence des choses divines. Et c'est dans le cadre clos et riche de l'*hortus conclusus* que cette quête d'un buveur amoureux peut naître et s'exalter.

*Je te dirai maintenant, Nathanaël, la ronde de mes soifs étanchées, car nous avons eu pour approcher des coupes pleines des lèvres plus tendues que vers des baisers; coupe pleines si vites vidées. Les plus grandes joies de mes sens ç'ont été des soifs étanchées*<sup>7</sup>.

Le Cantique des Cantiques ne tarit pas de boissons merveilleuses et propose dans une profusion extraordinaire de « nouveaux fruits pour nous donner d'autres désirs » comme aime à l'écrire Gide : Les caresses meilleures que le vin » du premier verset répondent aux « lèvres qui distillent du nectar », et à cette langue sensuelle à la fraîcheur de laquelle coule « du miel et du lait » dans le quatrième verset. Et la Sulamite, la femme-jardin d'inviter son aimé : « Lève toi, aiglon! Viens, autan! Soufflez sur mon jardin et que les parfums ruissellent! Que mon bien-aimé entre dans mon jardin et qu'il goute de ses fruits délicieux! ». Ce à quoi Salomon répond en s'exécutant : « Je bois mon vin avec mon lait ! Mangez, compagnons, buvez, enivrez vous amants! » alors que les yeux des amoureux trempent, « comme des colombes, sur des bassin à eaux, se lavant dans du lait se posant sur des vasques », à la fin du cinquième verset.

*Les Nourritures terrestres* semblent ainsi, chez Gide, une réécriture augmentée du texte biblique en même temps qu'une réponse à la questions triste de la Sulamite au début du troisième verset : « Sur mon lit, au long de la nuit, je cherche celui que j'aime. Je le cherche mais ne le rencontre pas. Il faut que je me lève et fasse le tour de la ville ». Dans son

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 412.

ouverture Gide semble comme reprendre ce verset en y répondant, aux portes de son jardin littéraire :

*Et quand tu m'auras lu, jette ce livre – et sors. Je voudrais qu'il t'eut donné le désir de sortir – sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta chambre, de ta pensée [...] que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui même, – puis à tout le reste plus qu'à toi*<sup>8</sup>.

*Les Nourritures Terrestres*, ce chant d'amour poétique, ce Cantique des Cantiques de toutes les soifs, est donc aussi, se rapprochant des interprétations mystiques antérieures, un témoignage en même temps qu'un guide spirituel permettant l'accès à l'âme du monde, à ce dieu si présent et si énigmatique de l'œuvre gidienne qui semble être en toute vie et appeler le jouisseur gidien à la désirer dans une soif sensuelle et spirituelle. Dans ce jardin des sens où fusent les désirs, où s'entremêlent des âmes, celle de Ménalque avec le narrateur, puis celle du narrateur avec Nathanaël, dans ce jardin clos dont la devise philosophique n'implique plus de penser avec l'esprit mais de proclamer, de concert avec Gide, *Gaudeo ergo sum* (je jouis donc je suis)<sup>9</sup>, les chants fragmentaires de l'œuvre sont toujours ambigus : le propos est-il strictement spirituel ou profondément érotique...?

Le jardin clos du Cantique est en tout cas un élément, sinon l'élément, le plus fondamental du propos et du fonctionnement des *Nourritures terrestres*. Les jardins sont pénétrés en rêve, ou du moins dans une virtualité étrangement poreuse à l'instar du Cantique des Cantiques, sorte de souvenir ou de projections dont tous les parfums et les saveurs atteignent auteur et lecteur par un étrange phénomène d'évaporation ou plus exactement de « vitrification » au dire même de l'auteur de *Si le Grain ne meurt*:

Je n'ai gardé souvenir de rien de précis, écrit il, mais bien souvent d'une extraordinaire ferveur, d'une joie, d'une frénésie qui m'éveillait dès l'aube, éternisait chaque instant de chaque heure, vitrifiait ou volatilisait tout ce qui s'approchait de mon cœur<sup>10</sup>.

Aussi, le jardin clos du Cantique des Cantiques que la Sulamite éternise et immortalise, paraît nécessairement pour Gide l'écrin littéraire

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 349.

<sup>9</sup> Voir Dominique Noguez, « Des Esseintes et Nathanaël », R.L.M, *André Gide*, 1971.

<sup>10</sup> *Souvenirs et Voyages*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 2001, p. 321.

parfait où peuvent durer les attentes amoureuses et où les soifs peuvent se perpétuer dans un cadre à désirer tout entier. « Il y a de très petite villes qui ont des jardins charmants; on oublie la ville; on oublie son nom; on souhaite revoir le jardin, mais on ne sait plus y revenir », écrit Gide. Voilà pourquoi il convient de circonscrire, comme dans le chant de Salomon, le jardin de murs épais pour ne pas le perdre et pour en rendre les apps immortels... Mais aussi pour y faire durer les amours et en garantir l'accès au divin. *Les Nourritures terrestres* sont ainsi un vaste jardin enclos de murs...

*Un enfant m'a suivi dans ce jardin entouré de murs, s'accrochant à la branche qui frôlait l'escalier. L'escalier menait à des terrasses longeant ce jardin; l'on y paraissait pas pouvoir entrer. O petite figure que j'ai caressée sous les feuilles! Jamais assez d'ombre n'aura pu voiler ton éclat, et l'ombre des boucles sur ton front paraît toujours encore plus sombre. Je descendrai dans ce jardin, me penchant aux lianes et aux branches, et sangloterai de tendresse sous ses bosquets plus pleins de chants qu'une volière – jusqu'à l'approche du soir, jusqu'à l'annonce de la nuit qui dorera, puis approfondira l'eau mystérieuse des fontaines. Et les corps délicats épousés sous les branches. J'ai touché d'un doigt délicat sa peau nacrée. Je voyais ses pieds délicats qui posaient sans bruit sur le sable<sup>11</sup>.*

On décèle ici, comme dans le Cantiques des Cantiques, cet amour pur se déployant dans le cadre quasiment sanctifié de l'*hortus conclusus* abritant une relation mystique et qui prend appui sur la sensualité des corps et de la nature environnante, sorte d'écrin fabuleux et érotique. Dans ce jardin des aurores peut naître, telle l'éclosion d'une fleur parfaite, une relation confondant joyeusement le corps et l'esprit, le spirituel et le charnel, le pédagogique et l'érotique, l'amour et le désir.<sup>12</sup>

L'amour gidien (qui s'affirme ici clairement dans sa dimension pédérastique) est le paroxysme de l'amour décrit dans le Cantique des Cantiques : au milieu des corps alanguis, de l'ivresse des vins orientaux, des fruits, du miel et des fontaines de lait transparent, peut naître une communion des âmes entre elles et avec le monde de la création,

---

<sup>11</sup> *Romans, récits*, t. I, *op. cit.*, p. 373.

<sup>12</sup> Christian Angelet, *Symbolisme et invention formelle dans les premiers écrits d'André Gide*, *op. cit.*, p. 139.

rencontrant ainsi Dieu « dans toute chose »; « Dieu, disait Ménalque: c'est ce qui est devant nous » écrit André Gide.

Ces considérations sentimentales, religieuses et érotiques, ces doutes et ces craintes que... ne sont pas l'apanage exclusif de Gide. La fin du XIXe siècle semble trouver une réponse aux crises morales, intellectuelles et sentimentales dans le Cantique des Cantiques et les réécritures ou transpositions du texte sont nombreuses. Tel est le cas de Maurice Barrès et de son *Culte du Moi* dont le dernier tome, intitulé *Le Jardin de Bérénice*, participe de la même fascination mystique et érotique pour le Cantique des Cantiques. « *L'amour est l'effort de deux âmes pour se compléter, effort entravé par l'existence de nos corps qu'il faut le plus possible oublier* » écrit Barrès aux premiers temps de son livre avant de se déclarer « *jardin où fleurissent des émotions sitôt déracinées* ». Le jardin de Bérénice de Maurice Barrès, c'est « cette admirable vision du divin dans le monde » éprouvée aux côtés d'une femme désirée que l'on approche dans l'intimité chatoyante d'un jardin fermé. Pourtant, ce jardin des sens du Cantique des Cantiques fin de siècle, s'il fait éprouver la soif des désirs et rencontrer le divin dans toute choses, montre surtout que la Sulamite moderne, qu'elle ait pour nom Bérénice ou Nathanaël, n'est qu'une illusion amoureuse et passionnée, qui a tout du reflet vu par Narcisse aux abords de sa fontaine. « *C'est moi-même que tu aimais en toi avant même que tu me connusses* » annonce Bérénice, cette femme-jardin de Barrès qui déclare lui même que « telle que j'ai imaginé cette fille, elle est l'expression complète des conditions où s'épanouirait mon bonheur, elle est le moi que je voudrais devenir », tandis que Gide clôt ses *Nourritures terrestres* par ce subtil aveu : « *Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi même, et crée de toi, impatiemment ou patiemment, ha! Le plus irremplaçable des êtres.* » L'amante, ne conclut-elle pas d'ailleurs le Cantique par cette étrange formule pour congédier son aimé: "*Échappe toi, mon amour*"?

Chez André Gide comme chez Maurice Barrès, *l'hortus conclusus*, on le comprend, devient métaphoriquement le livre qui le déploie, jardin fermé sur lui même, enclos d'une reliure protégeant cet espace poétique, offrant à son lecteur-amant les délices de ses soifs. Mais il est surtout cette histoire d'amour pour le double fictif de l'auteur, confondu avec celui du lecteur, que l'on désire intensément, que l'on éprouve avec fougue et sensualité parmi les fleurs ensoleillées et les nourritures terrestres. Le discours érotique demeure mais les interprétations

religieuses s'effacent. Certes, mysticisme il y a, mais dans le jardin des sens du Cantique des Cantiques fin de siècle, n'est ce pas avant tout un Moi amplifié et désiré auquel on cherche à accéder à travers une intense et délectable soif de l'idéal amour de soi pour soi?

À l'entrée du jardin clos où tous les sens vivaces nous font éprouver le monde, l'amour et nous mêmes, André Gide ferme la porte étroite de son Cantique des Cantiques:

*J'ai chanté pour vous, Sulamite, des chants tels qu'on les croit presque religieux. [...] Il y en a dont le souvenir vaut une soif, dès qu'on ne peut plus les trouver*<sup>13</sup>.

---

<sup>13</sup> *Romans, récits, op. cit.*, p. 393.

**JEF LAST**

**Mon ami André Gide**

*Traduit du néerlandais et annoté  
par*

**BASIL D. KINGSTONE**

## IX

Ce matin-là à Francfort, des jeunes gens de quinze pays différents (seuls les Américains et les Russes manquaient à l'appel) avaient donné chacun trois coups de marteau pour poser la première pierre de la maison natale de Goethe, totalement détruite, qui allait s'élever de nouveau dans une rue de spectres, composée uniquement de ruines.

Nous nous tenions maintenant sur les décombres du Römer<sup>1</sup>. Gide marchait devant moi dans son grand manteau : c'était comme si je voyais Goethe lui-même marcher à grands pas sur les tas de ruines de sa ville détruite. À ce moment-là, je n'aurais pas osé lui parler. Il me semblait un prophète tragique sur les restes de Babylone ou de Ninive, le dernier témoin de la chute d'une civilisation, et je me rappelai ce qu'il avait dit à la réunion de la veille au soir : « Vos ruines ont appauvri mon cœur aussi. » Mais, pendant qu'il marchait d'un bâtiment démoli à l'autre, sans se lasser et sans penser à l'heure qu'il était, son attitude n'était pas seulement tragique. Il y avait dans ses yeux également cette curiosité goethéenne jamais satisfaite avec laquelle il observerait objectivement, jusqu'au dernier instant, la destruction du monde, accompagnée d'un émerveillement presque timide devant cette beauté surréaliste, apocalyptique.

Les belles briques roses sous nos pieds ont l'air d'énormes fossiles, un arc gothique lève son arc brisé dans le vide, un torse de femme gît parmi les restes couleur de rouille de voitures brûlées, les murs des ruines sont irisés de couleurs fantastiques, et des restes carbonisés de la cathédrale la tour, miraculeusement épargnée, s'élève mince comme une tulipe.

Une façade effondrée porte une plaque en bronze : « Pour assainir la vieille ville, quatre pâtés de maisons furent démolis ici en 1908. » Devant le squelette des façades du Römer, les boutiques d'un carnaval sont installés, les balançoires oscillent et l'orgue joue les dernières chansons à succès américaines.

Soudain Gide vient à moi et pointe du doigt : comme partout, les tas de pierres sont déjà tout recouverts de mauvaises herbes et de fleurs

---

<sup>1</sup> L'hôtel de ville de Francfort. Il prend son nom (« le Romain ») d'une des trois maisons bourgeoises médiévales qu'il occupait quand il fut créé en 1405, et qui en font toujours partie.

sauvages, une vrille de lierre monte le long de poutres brûlées, mais derrière cela, devant l'ouverture d'un sous-sol toujours habité, on voit soudain un jardin potager soigneusement ratissé et sarclé, entouré d'une plate-bande de géraniums rouges et d'autres plantes ornementales. Gide chuchote : « Und neues Leben wächst auf den Ruinen. »<sup>2</sup>

Des ruines, des ruines, des ruines.<sup>3</sup> À Münster, parmi les tas de pierres et les balcons de fer tordu, nous nous demandons où diable peut bien habiter la foule nombreuse qui remplit les rues. Dans le désert sans fin de Darmstadt, un épicier entreprenant a reconstruit un petit magasin, sans doute avec du matériel acheté au marché noir, qui devra être démoli dans quelques mois, car la rue va être élargie. À Francfort, quelques chambres sont restaurées çà et là, comme des nids d'oiseau dans une ruine, mais pas plus que l'occupant n'en a besoin, car autrement il serait obligé de loger des réfugiés.<sup>4</sup> À Munich, des façades vides de palais s'étendent sur des kilomètres, depuis les ruines de la Feldherrnhalle jusqu'aux restes du Siegestor,<sup>5</sup> où les bronzes décapités bloquent toujours la rue.

Mais des ruines d'une caserne d'infanterie à Mayence s'est élevée une magnifique université nouvelle, même si elle ne peut accepter que le cinquième de ceux qui veulent et doivent y étudier, et dans les abris souterrains de Munich, un théâtre s'ouvre après l'autre. Dans un lycée qui n'a plus ni portes ni fenêtres, on voit des enfants habillés de vieux manteaux usés qui étudient pendant cet hiver, par dix degrés au-dessous de zéro, et dans les gares sans toit, des jeunes qui dans maints cas ne mangent plus de pommes de terre depuis des semaines, qui doivent se

---

<sup>2</sup> Citation légèrement inexacte de *Guillaume Tell* de Schiller (IV, ii) : « Das Alte stürzt, es ändert sich die Zeit, / Und neues Leben blüht aus den Ruinen. » (L'ancien s'effondre, l'époque change, Et une vie nouvelle fleurit parmi les ruines.)

<sup>3</sup> Les dix paragraphes suivants reproduisent le plus gros d'un article de Last publié dans *Le Combat* (sic), qui est donné en allemand dans Fauth, p.125. Nous avons donc gardé les temps présent et passé composé des verbes, pour ne pas perdre l'immédiateté des choses vues.

<sup>4</sup> Des millions d'Allemands ont fui les territoires dans l'est du pays qui furent cédés à la Pologne et à la Russie en 1945, ou en ont été expulsés.

<sup>5</sup> Les deux monuments – « halle des maréchaux » et « porte de la victoire » - commémorent la gloire militaire passée... Ils se trouvent aux deux bouts de la Ludwigstrasse (elle-même portant le nom de trois rois de Bavière), belle rue longue de 2 km qui part du centre-ville vers le nord, en passant devant l'Université.

contenter de deux tranches de pain par jour, se ruent aux kiosques sur des périodiques que, tant pour la présentation que pour le contenu, nous pourrions envier.

Les ruines matérielles ne sont pas les pires. L'économie est ruinée par les frontières insanes des zones d'occupation, qui imposent souvent aux lettres des détours de centaines de kilomètres et rendent impossibles des coups de téléphone entre endroits voisins ; par dix devises différentes, qui ont des valeurs différentes selon qu'elles sont accompagnées de bons ou non ; par un marché noir qui a son origine dans les armées d'occupation et qui s'étend jusqu'aux cercueils, de sorte qu'un jeune employé de banque gagne 30 marks par semaine tandis que le profiteur le plus insignifiant du marché noir récolte au moins 300 marks *par jour* ; par le flot sans fin de réfugiés de la zone russe (10 000 en une seule semaine en Bavière, 6 000 à Hanovre), qui ne trouvent ni logement ni travail et qui se volent les uns les autres dans les abris souterrains aménagés en asiles ; par le manque de matériel et d'uniformes de travail, d'essence et de pneus ; par l'impossibilité d'établir des rapports commerciaux avec l'étranger ou de faire des placements, car chacun se sent menacé chaque jour par une guerre nouvelle.

Ruine morale, avec gangstérisme, agressions, meurtres, vols, création en masse de faux bons de nourriture, et une jeunesse sans abri qui erre de gare en gare, qui se livre à toute sorte de prostitution et dont 80%, estime-t-on, a des maladies vénériennes.

Ruine du sens de la solidarité entre ceux qui, par hasard, ont tout gardé et ceux qui, également par hasard, ont tout perdu ; entre la population et les réfugiés, entre citadins et paysans. Ruines d'une armée dont des milliers de jeunes soldats sont toujours prisonniers de guerre en Russie, en France, en Angleterre ou même en Allemagne, où ils font des travaux forcés, sans nouvelles du sort de leur famille, sans perspectives d'avenir – ou bien, comme nous en avons rencontré dans le camp à Ratisbonne,<sup>6</sup> des gars SS ou SA invétérés, âgés de 16 ans à 60, enfermés depuis deux ans déjà derrière les barbelés, éduqués par leurs anciens chefs nazis, convaincus pour la plupart de n'avoir fait que leur devoir patriotique, coupés du monde extérieur et s'encourageant dans leurs

---

<sup>6</sup> Last y alla avec P.J. Meertens, en une visite organisée par l'*Echo der Woche*, et parla à plus de mille jeunes Allemands, « dont quelques-uns ont répondu, » dit Fauth (p. 140).

convictions, en attendant de rentrer dans la société chargés de haine et de racisme.

Ruine de l'enseignement faute d'enseignants et de matériel, ruine de la santé publique avec une hausse de mille pour cent dans l'incidence de la tuberculose. Ruine de l'espoir et de la confiance, car on apprend tous les jours des leçons de racisme des rapports entre les soldats américains blancs et noirs, et on voit que des criminels de guerre sont invités en Amérique ou en Russie, grassement payés pour aider à fabriquer des armes secrètes, laissant leurs familles ici avec des revenus en dollars dont les autres Allemands ne peuvent que rêver. Ruine de la démocratie, car les partis les plus réactionnaires sont privilégiés, de sorte qu'en Bavière, par exemple, 70 pour cent du papier, matériel rare, est accordé à l'église pour l'impression de bibles, catéchismes, livres de prière et bulletins paroissiaux. Ruines, déjà, d'un début d'internationalisme, par l'isolement délibéré et la propagande de haine, vraiment effrayante, contre les Russes et les Polonais, inspirée par le régime de la zone est.<sup>7</sup>

Les champs sont cultivés partout et maintenus avec soin entre les villages, qui sont intacts pour la plupart, mais la sécheresse de cette année a diminué les récoltes et les pommes de terre et les fruits sont tout ratatinés. Sous les toits détruits, les machines des usines sont intactes pour la plupart, et les cheminées fument, bien que la production soit partout nettement au-dessous de la norme par suite de la sous-alimentation de la main-d'œuvre. À Mayence, une équipe d'architectes allemands et français travaillait avec un enthousiasme incroyable à un plan d'urbanisme si moderne et si bien conçu qu'on pourrait presque se réjouir de la destruction de cette ville, qui ouvrait de telles possibilités d'avenir, si seulement on pouvait trouver un seul décamètre cube de bois (un peloton de forestiers néerlandais aide à déboiser les pentes de la Forêt-Noire et à exporter le bois), et si un conseil municipal réactionnaire n'était pas sur le point d'assurer les assises financières de la ville en vendant les terrains publics à des particuliers, de sorte que le plan entier risque de devenir utopique. Des entreprises d'édition sortent du sol comme des champignons, et elles sauraient nourrir un marché insatiable

---

<sup>7</sup> La zone est, c'est celle occupée par les Russes, qui y installèrent une dictature sujette à Staline (la « République démocratique allemande »), avec une police secrète et des soldats qui abattaient quiconque essayait de traverser la frontière vers l'Ouest (le fameux mur de Berlin, démoli en 1989, en faisait partie).

de bonne littérature humaniste et antifasciste si le copyright des éditeurs étrangers ne les empêchait pas de publier quoi que ce soit d'important.

Le génie de l'organisation n'a pas abandonné les Allemands, et il n'a fallu que l'accord courageux et démocratique des autorités américaines pour mettre *l'Écho der Woche* en mesure de réaliser cette réunion internationale de la jeunesse, dont la préparation a été aussi minutieuse et bien conçue que celle de n'importe quel congrès néerlandais.

Et le plus important n'a pas été le matériel. Le plus important a été l'intérêt incroyable manifesté, au milieu du besoin matériel, à ce congrès purement culturel, qui a attiré vingt fois plus de jeunes gens que les salles et auberges de jeunesse disponibles ne pouvaient contenir ; l'intérêt infatigable de ces jeunes, qui n'étaient plus fondus en une seule masse mais au contraire extrêmement individualisés, leur joie émouvante, nullement feinte, d'entrer enfin en contact avec l'étranger, leur bonne volonté de s'entendre dire des vérités dures, et la franchise et la sincérité avec lesquelles ils ont osé exprimer leur opinion sur tous les sujets. Une planification excellente nous avait réunis dans la montagne, nous autres étrangers, avec des jeunes de toutes les confessions et de toutes les tendances politiques – et ici nous devons exprimer notre admiration, car les autorités catholiques des Pays-Bas n'auraient sûrement pas eu le courage de le faire – organisés et non organisés, catholiques et protestants, socialistes, communistes et monarchistes, anciens membres de la Jeunesse hitlérienne et de la Résistance, travailleurs et étudiants, garçons et filles, pour discuter avec nous sans surveillance et sans journalistes.

Quelques-uns d'entre nous sommes descendus dans les souterrains antiaériens pour parler pendant des heures avec les jeunes sans-abri. Une fois, nous avons parlé jusqu'à deux heures et demie du matin avec de jeunes voyous qui prétendaient fièrement être des « gangsters, » par opposition aux « vagabonds » et aux petits « voleurs. » Nous avons parlé dans les gares avec des dizaines d'expulsés et réfugiés, nous avons rencontré des étudiants à l'université, de jeunes ouvriers dans les fabriques, des écoliers du secondaire à leurs écoles, et de jeunes communistes dans leurs lieux de réunion.

Nous avons aussi été les invités d'unités militaires noires et avons parlé franchement avec des soldats d'occupation américains, français et

arabes<sup>8</sup>. Nous avons reçu toute l'aide et tous les renseignements que nous avons demandés, des autorités américaines, françaises et allemandes.

\*

Le nom du congrès à Munich n'était pas « Réunion internationale de la jeunesse » mais *Kundgebung an die deutsche Jugend* (annonce à la jeunesse allemande). La plupart de cette jeunesse, à cette époque, se croyait une génération perdue et sans avenir, car on ne permettrait pas à l'Allemagne de rebâtir son industrie, le pays resterait occupé pendant quarante ans au moins<sup>9</sup>, ils n'auraient plus la possibilité de le quitter, tous les autres pays leur tourneraient le dos... Ils ne pouvaient croire à la démocratie, car ils n'en avaient aucune expérience, l'occupant ne permettait pas encore des journaux et livres démocratiques, et son administration ne montrait aucun trait démocratique. D'ailleurs les soldats noirs de l'armée d'occupation gagnèrent vite en popularité tant par leur fraternisation avec la population que par leur propagande constante contre les Américains blancs. Le titre « annonce à la jeunesse allemande » signifiait que les organisateurs voulaient leur faire entendre, non la voix des petits bureaucrates des troupes d'occupation, mais la vraie voix de l'Europe, celle de la démocratie et de l'humanisme. On n'aurait pas pu choisir un moment plus propice que celui-là, où les croyances et slogans enfoncés dans leurs têtes par les nazis étaient brisés en morceaux par les faits, mais où le chaos qui les entourait ne les laissait pas encore discerner de voies nouvelles. Une jeunesse rendue prématurément sceptique et cynique par l'expérience d'un désastre éprouvait en même temps un intérêt sans précédent pour toutes les questions intellectuelles, un besoin puissant d'idéaux nouveaux.

Ce fut le grand mérite historique de Gide, Rovin, Brailsford, Ullman, Ernst von Schenck, Maurits Dekker et autres<sup>10</sup> d'accepter cette invitation

---

<sup>8</sup> Arabes, c.-à-d. des unités coloniales de l'armée française. Ils devaient avoir leurs propres vues sur cette guerre européenne où ils avaient été impliqués...

<sup>9</sup> Le plan Morgenthau (qui porte le nom du ministre américain des Finances qui l'a élaboré) prévoyait une Allemagne pastorale et agricole, sans industrie. Approuvé par Roosevelt et (contre son gré) par Churchill, il fut abandonné en 1947, mais les occupants continuèrent à « exporter » des usines allemandes jusqu'en 1951 et la production d'acier en Allemagne resta restreinte jusqu'en 1955. Ce plan retarda le rétablissement économique de l'Europe de plusieurs années et coûta des milliards aux États-Unis. Quant à l'occupation, elle dura en principe à Berlin jusqu'en 1990, sur l'insistance des Soviétiques.

<sup>10</sup> Joseph Rovin (1918-2004), journaliste français d'origine allemande. Il se

à venir prendre la parole alors que cet acte était regardé par beaucoup de gens dans leurs pays comme une sorte de trahison, et alors que certaines autorités américaines en Allemagne firent tout ce qu'elle s pouvaient pour saboter le congrès au lieu de le soutenir. Évidemment, l'époque de la Communauté économique européenne, du tourisme allemand qui stimule l'économie d'autres pays, des relations commerciales, n'était pas encore venue. Mais combien l'Allemagne nouvelle et l'Europe nouvelle auraient été différentes si les hommes d'État de cette époque-là avaient eu même une petite parcelle de l'humanité et de la sagesse de Gide!

Ce congrès eut lieu en 1947. Chose assez curieuse, nos discours à la jeunesse semblent risquer d'être mal interprétés encore plus aujourd'hui, en 1966, qu'il y a vingt ans. Le besoin, le désespoir, la confusion intellectuelle de la jeunesse allemande dans les premières années après la capitulation sont devenus depuis, à la lumière de l'étonnant rétablissement économique qui a suivi, presque impossibles à imaginer. Par contre, nous sommes très conscients des atrocités commises par les

réfugia en France en 1934. Faussaire de documents pour la Résistance, il fut arrêté par la Gestapo et envoyé à Dachau. Après la guerre il organisa des cours pour prisonniers de guerre allemands en France, pour les préparer à leur retour chez eux. Il devint plus tard professeur d'histoire à l'Université de Paris VIII (Vincennes). Son discours au congrès aurait été un des meilleurs (Fauth p. 91); il fit aussi des interventions à Sudelfeld (ibid. p. 70-71).

Henry Noel Brailsford (1873-1958), sans doute le journaliste anglais de gauche le plus important de l'époque 1900-1950. Il écrivit contre le colonialisme, le fascisme, le stalinisme et la guerre. Il rédigea pour la revue socialiste prestigieuse le *New Statesman* un compte rendu du congrès, que Fauth donne en traduction à la p. 121.

André Ullman-Pichon (1912-70), journaliste français. Secrétaire de rédaction de la revue *Esprit*, il participa à la création de *Vendredi*. Son expérience en couvrant la guerre d'Espagne le rendit antifasciste. Résistant pendant la guerre de 40, il fut arrêté par la Gestapo et envoyé à Mauthausen; après la guerre il organisa une association des survivants de ce camp.

Ernst von Schenck (1903-73) écrivit pendant la guerre dans des revues suisses antinazies. Après la guerre il présida une association qui œuvrait pour la restauration des rapports entre la Suisse et l'Allemagne et aussi pour la création d'une Europe fédérée.

Maurits Dekker (1896-1962), romancier néerlandais de vues politiques fermement gauchistes. Il collabora à la revue *Links richten* et fut un des auteurs du *Livre rouge* qui réfuta les diffamations communistes de van der Lubbe (voir le chapitre IV).

nazis, grâce aux nombreux procès contre les criminels de guerre et les bourreaux des camps de concentration. Beaucoup de gens voient de nouveau l'Allemagne comme dangereuse et trouvent peut-être que les enfants n'ont point été assez punis pour les péchés de leurs pères. N'avions-nous pas le devoir de retourner le couteau dans la plaie alors toujours toute grande ouverte, de frotter le nez des jeunes Allemands dans la saleté de leur propre race, comme on fait avec des chiens qui ne sont pas propres?

Nous pouvons dire tout simplement qu'aucun des autres participants étrangers à ce congrès des jeunes n'a senti le besoin d'une telle conduite. Pas Maurits Dekker, ni Piet Meertens, ni van Randwijk.<sup>11</sup> Nous avons eu confiance dans les juges de Nuremberg pour s'acquitter de cette tâche. Nous essayions de gagner les jeunes Allemands et non de les rejeter. Même aujourd'hui, je crois que nous avons bien fait, et je sais que beaucoup d'entre eux, qui forment aujourd'hui « l'autre Allemagne, » ont reçu de ce congrès à Munich leur première inspiration à s'y rallier.

Le discours que Gide prononça à Francfort fut rédigé d'avance, préparé de façon approfondie et lu avec aisance. Il m'impressionna pourtant moins que celui de Munich, peut-être parce qu'il fut prononcé en plein air. Il fut prononcé lors de la pose de la première pierre de la maison natale de Goethe, qu'on allait reconstruire. En voici le texte :<sup>12</sup>

*Je n'ai rien d'un orateur et je me méfie de tout discours. Il a été beaucoup question des problèmes actuels. On ne trouve partout aujourd'hui que des ruines et des problèmes. Pour l'artiste aussi il y a des problèmes, mais lui seul sait les résoudre, et ce, non dans l'abstrait mais dans le concret.*

*On a soulevé beaucoup de problèmes ces jours-ci. On a également, je l'espère, pris quelques décisions pratiques. Mais ce qui me semble le*

---

<sup>11</sup> Piet Meertens (1899-1985), célèbre anthropologue et dialectologue néerlandais, fondateur d'un institut de recherches dans ces domaines qui porte aujourd'hui son nom. Il collabora avec Last à la rédaction du *Vlam*. Hendrik van Randwijk (1909-66), écrivain néerlandais qui co-fonda un autre journal clandestin, *Vrij Nederland* (= les Pays-Bas libres), qui (comme d'autres) devint légal après la guerre (et existe toujours). Il perdit son poste de rédacteur en chef en 1947 parce qu'il plaidait pour l'indépendance des Indes orientales (l'actuelle Indonésie).

<sup>12</sup> Ce discours ne figure pas dans les *Essais critiques* de Gide (Pléiade, 1999), mais il est reproduit dans le livre de Fauth, p. 85-7. Nous l'avons donc traduit à partir des versions allemande et néerlandaise...

*plus important, c'est qu'on a établi des contacts humains, des contacts fraternels entre hommes.*

*En particulier, j'ai été très frappé par les deux bons discours que le maire de Francfort a prononcés. Son raisonnement, et l'expression de ce raisonnement, ont été si clairs que je l'ai compris parfaitement, ce que je n'ai pas pu toujours faire avec les autres discours plus abstraits.<sup>13</sup> Le maire a dit des choses très justes sur Goethe et je n'oserais guère ajouter quelque chose, si ce n'est que l'opinion d'un étranger peut apporter du nouveau. Car Goethe n'appartenait pas seulement à l'Allemagne, mais au monde entier. Et c'est cela justement la meilleure leçon, la plus importante, que je voudrais tirer du fait que je suis ici parmi vous. Toutes les nations ont pu participer hier à la reconstruction de la maison de Goethe, et ils n'auraient guère pu prendre part ainsi à l'évocation d'autres génies allemands. Schiller, Kleist, Lessing sont plus typiquement allemands que lui. Si Goethe est toujours allemand, il est en premier lieu un Européen. Son génie ne semble jamais confiné à lui-même et ne laisse jamais voir des limites ou frontières. Il est homme avant d'être Allemand. Jusqu'à la fin de sa vie, son esprit est resté ouvert et curieux. La terrible erreur des dernières années, qui a mené l'Allemagne à la catastrophe, c'est que ce pays a cessé d'écouter, d'entendre. Non seulement il n'était plus prêt à tenir compte des désirs d'autres peuples : souvent, il voulait imposer sa propre mystique aux autres. Il a essayé de faire taire, de rendre impuissante, toute opinion divergente de la sienne, et même de supprimer toute conception en lui-même qui ne s'accordait pas avec sa volonté du pouvoir.*

*L'humanité est pareille au navire des Argonautes,<sup>14</sup> où les différences et les traits de caractère de chaque membre de l'équipage empêchaient la domination par un seul d'entre eux, où chacun, si individualiste qu'il fût, reconnaissait qu'il avait besoin des autres, où la force restait heureusement, et de façon harmonieuse, soumise à l'esprit.*

*Je suis de cœur et d'âme avec la reconstruction de la maison de Goethe, mais je n'aimerais pas qu'on y attache trop d'importance, même*

---

<sup>13</sup> L'article recueilli par Fauth dit en effet que le président de l'Association des écrivains de Francfort « a accueilli les invités étrangers par une longue prêche analytique sur l'évolution de l'histoire intellectuelle de l'humanité – mais a dû s'interrompre, car le mécontentement gagnait le public. »

<sup>14</sup> Nous avons vu Gide utiliser cette légende pour souligner la dépendance réciproque des hommes, au chapitre VIII, note 5.

*comme simple symbole. L'esprit de Goethe habite le monde entier. Et tout justifié qu'est la fierté de Francfort d'avoir été son berceau, je crois que Goethe lui-même, et on voit ici sa véritable force, ne s'est jamais senti trop lié au lieu de sa jeunesse. Ses observations de la nature lui avaient enseigné qu'une fois qu'un oiseau a fait son premier vol, il ne revient jamais au nid.*<sup>15</sup>

*Nous ne devrions pas essayer non plus de bâtir l'avenir avec le passé dans notre esprit, avec l'imitation. Nous devons bâtir à neuf, avec de la confiance, des connaissances et de l'espoir. Je ne sais plus quel vieux maître a dit ces paroles sages : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »*<sup>16</sup>

*Nous devons recommencer à nouveau de nous libérer des ruines et de tout ce qui nous a mis dans cet état. Je ne serais pas honnête si je m'exprimais de manière trop optimiste. Certes, j'ai confiance en l'avenir, et pourtant je suis rempli de peur. Dans cette horrible guerre, ce n'est point l'esprit qui a gagné. C'est la force qui a maté la force, comme les débris tout autour de nous le démontrent assez.*

*Mais la doctrine désastreuse du totalitarisme n'est nullement vaincue. Les nuages de poussière que le vent soulève des ruines continuent à empoisonner les esprits aussi, et pas seulement en Allemagne : ils se sont répandus sur tous les pays. Ce n'est qu'en coopérant que les divers pays peuvent assainir l'atmosphère, et ils doivent le faire.*

*Le totalitarisme! La chose elle-même est encore plus laide que ce mot horrible. C'est la volonté d'uniformiser les consciences, les coeurs et les esprits, la volonté d'exterminer toutes les différences, la volonté d'une unité dangereuse et artificielle, du silence. C'est supprimer les minorités par les moyens les plus inhumains en alléguant la présomption satanique que « la fin justifie les moyens. »*

*C'est le totalitarisme qui a poussé Hérode, dans le temps, à ordonner le Massacre des Innocents, de peur que parmi eux, plus tard, la voix du Rédempteur ne se fasse entendre. Mais de telles mesures pour imposer*

---

<sup>15</sup> On pense à la « querelle du peuplier. » Gide expliqua à Barrès en 1898 (*Essais critiques* p.4-8) et à Maurras en 1903 (*ibid.* p.121-6) qu'on transplante un arbre pour qu'il croisse bien, s'opposant ainsi à leur dogme qu'il ne faut pas abandonner sa province natale ni les idées reçues.

<sup>16</sup> C'est Rabelais (*Pantagruel* chapitre 8, la lettre de Panurge à son fils). Mais cette expression traditionnelle remonte à l'école de Saint Bernard à travers les scolastiques (éd. de V.-L. Saulnier, Genève; Droz, 1965, p.47).

*l'uniformité sont toujours désastreuses et, tôt ou tard, condamnées à échouer. Nous devons nous mettre cela bien dans la tête. La Sainte Famille échappera toujours au massacre, et à la fin l'esprit brillera au-dessus des ruines.*

*Aujourd'hui, notre civilisation européenne est menacée de l'est et de l'ouest comme hier elle a été menacée du centre. Il faut qu'on s'en rende compte et qu'on ne se laisse pas abuser sur la gravité de ce danger.*

*Les congrès de Munich et de Francfort me semblent importants pour la compréhension et l'amitié réciproques. Bien que je croie à la valeur de tous les individus et respecte les caractéristiques de chacun, je n'en suis pas moins convaincu que nous ne pouvons lutter qu'ensemble et ce, en nous voyant nous-mêmes aussi clairement que nous voyons les autres.*

*Ce serait folie d'opposer nos cultures les unes aux autres. Que chacun se persuade que notre patrimoine nous appartient à tous en commun. Vos ruines ont appauvri mon cœur aussi. C'est seulement en travaillant ensemble que nous pouvons vaincre la barbarie.*

Gide ne fit pas que des discours. À Sudelfeld, il avait vécu parmi de jeunes Allemands de toutes les croyances et de tous les partis, mais qui avaient tous en commun d'appartenir à la partie consciente, plus ou moins intellectuelle de la population.

À Francfort, dans les abris anti-aériens où ils passaient la nuit, nous réunîmes quelques jeunes clochards qui n'avaient en commun que leur existence complètement déracinée, désespérée et amonale. Dans notre chambre d'hôtel chaude et confortable, après avoir bien mangé pour une fois, avec un bon verre de vin, une tablette de chocolat et un paquet de cigarettes, libérés de la peur que, s'ils s'endormaient, un « camarade » leur volerait les souliers de leurs pieds, ils se dégelèrent et révélèrent leurs confessions, leurs opinions et leurs rêves, qui dépassèrent tout ce qu'on peut imaginer comme souffrances humaines et aussi, parfois, comme dégénérescence humaine. Malgré la grande fatigue du voyage, Gide fut si fasciné par ces récits qu'il resta en leur compagnie jusqu'à deux heures et demie du matin avant de se retirer dans sa chambre. C'est là, en plus de l'insomnie qui suivit, la cause de l'abattement du lendemain<sup>17</sup>, d'autant plus que nous fûmes tous deux irrités par l'intervention de jeunes communistes dans la séance de l'après-midi, qui

---

<sup>17</sup> Nous avons vu cet incident au chapitre VII.

voulaient visiblement provoquer un incident<sup>18</sup>; Gide arriva donc à Mayence en un état pitoyable, mais j'ai déjà raconté qu'il se remit bien vite.

L'amitié chaleureuse du général Jacobsen, commandant français à Mayence, contribua certainement à ce rétablissement rapide, car Gide était visiblement fier de trouver en lui, non un bureaucrate militaire de l'espèce que nous avons rencontrée dans la zone américaine, mais un homme très érudit et civilisé qui avait une vision de l'avenir grandiose, presque visionnaire.

L'enthousiasme des étudiants de l'université amena Gide cet après-midi-là, tout à fait contre ses habitudes, à faire un discours improvisé en allemand. Sans doute justement parce que cette fois, il ne lisait pas un texte et n'avait pas préparé chaque phrase à l'avance, son discours, qui malheureusement ne fut pas enregistré, eut une influence d'autant plus forte.

Après, dans l'auto qui nous amenait à Bonn, où il voulait revoir son vieil ami E.R. Curtius avant de quitter l'Allemagne, je louai son discours et lui racontai quelle impression profonde il avait faite sur les étudiants, et sur moi.

Mais Gide n'en était pas satisfait : « J'ai dit 'die Sonnenschein' et maintenant je crois que 'Schein' est du masculin... Je suis presque certain que je n'ai pas cité Nietzsche de manière tout à fait exacte. J'ai fait une erreur stupide en disant 'falls wir hatten.' Évidemment, j'aurais dû dire 'falls wir hätten...' <sup>19</sup> En français, le mot 'si' n'est pas suivi du conditionnel, mais c'est là une faute, ou plus exactement un caprice, de notre langue... »

Il semblait si malheureux à cause de ces petites fautes de grammaire que rien de ce que je lui disais sur le contenu et l'effet de son discours n'arriva à le consoler. Pour Gide, une faute de grammaire était pareille au mauvais usage d'un outil par un ouvrier, c'est-à-dire à une défaillance morale.

---

<sup>18</sup> Il s'agit sans doute de l'incident à Munich rapporté par Fauth, p. 108, 115-16 et 118. Harry Wilde ayant refusé de donner la parole à deux jeunes gauchistes, d'autres saisirent le micro pour protester contre cette « intolérance. » Last, furieux, quitta la salle jusqu'à ce que l'intervention fût finie, expliquant par la suite qu'il était venu en Allemagne pour écouter les opinions de la jeunesse et non une propagande.

<sup>19</sup> Les autocorrections grammaticales de Gide sont exactes.

\*

Que dire encore des deux dernières années avant mon départ pour l'Indonésie? Je venais assez souvent à Paris pour le Congrès des peuples, pour des séances du conseil de direction de l'Union pour une Europe socialiste unie, ou pour un congrès du Quatrième Front, que Sartre, Camus et David Rousset<sup>20</sup> dirigeaient alors tant contre les communistes officiels que contre l'extrême-droite. Je rendais toujours visite à Gide et il s'intéressait toujours à nos activités et nos discussions. Il avait bien peu de sympathie pour l'Amérique, haïssait Franco, sympathisait avec la lutte des peuples colonisés pour l'indépendance, craignait la montée politique des catholiques et ne voulait absolument pas former un front uni, par peur des Russes, avec tous ceux qu'il avait combattus comme chauvinistes et réactionnaires. Il saluait donc tout organisme qui offrait un refuge aux intellectuels de gauche sans les livrer aux communistes. Une fois, il soutint même un tel mouvement, en prêtant son nom à un appel contre les sentences de mort en Espagne et pour le soutien d'intellectuels qui en avaient été chassés. Il avait une sympathie particulière pour les idées politiques de Camus. Sur toutes ces questions, nous étions si complètement d'accord que nos conversations n'étaient guère intéressantes, de sorte que souvent, je ne sais plus distinguer les arguments qui étaient de Gide d'avec les miens. Nos conversations se tournaient vite vers Kafka, sur sa version du *Procès* pour la scène,<sup>21</sup> et naturellement aussi vers le dernier amour de Gide, inespéré.

Il s'agissait d'un jeune homme dont la famille, étant donné la crise du logement qui suivit la Libération, dut habiter pendant un certain temps les pièces au grenier de l'immeuble où Gide avait son appartement. Une grande amitié naquit entre Gide et ce garçon, de sorte même après que sa famille avait déménagé, il lui rendait régulièrement visite.

Je ne vis jamais ce garçon, et je ne sais donc pas si les descriptions lyriques de Gide correspondaient à la réalité. Gide avait une capacité fort

---

<sup>20</sup> David Rousset (1912-97), écrivain et militant politique de gauche. Son livre *L'Univers concentrationnaire* (1946) est un ouvrage fondamental sur les camps nazis (il avait été détenu dans plusieurs). Toujours à la recherche d'une « troisième force, » une gauche non communiste, il créa avec Sartre en 1948 le Rassemblement démocratique révolutionnaire, qui ne dura qu'un an. Enquêteur infatigable sur l'injustice partout au monde, y compris en Algérie française, il soutint de Gaulle quand celui-ci décolonisa ce pays.

<sup>21</sup> Gide collabora avec Jean-Louis Barrault en 1947 pour porter *Le Procès* de Kafka sur la scène.

développée d'oublier des faits désagréables et de rendre des faits agréables plus beaux encore dans sa mémoire. Évidemment, la vanité qui est en nous tous nous pousse à orner ceux que nous respectons ou aimons d'autant de mérites que possible, mais nous avons déjà vu dans le cas de l'épouse de Gide l'idolâtrie dangereuse à laquelle peut mener une fantaisie née des rêves. Cette fantaisie est à sa place quand l'artiste évoque ses personnages devant nous, mais dans la vie réelle elle peut mener aux pires injustices et aux plus horribles méprises. Pour savoir si cette dernière idylle était en fait aussi belle que Gide se l'est représentée et me l'a représentée, nous devrions connaître aussi les pensées et expériences de son partenaire, mais malheureusement, celles-ci manquent pour presque toutes les aventures que Gide raconte dans son *Journal*. Ce serait très bien si nous étions certains que ce jeune homme retira de son rapport érotique avec Gide même le dixième de la fierté et du bonheur qu'il a certainement donné au vieux maître dans ses dernières années viriles!

Les dernières lettres que je reçus de Gide témoignèrent d'une fatigue grandissante. Une lettre du 12 mai 1949 de Roger Martin du Gard m'avait déjà averti, mais sans m'alarmer :

*Cher Jef Last,*

*Je m'empresse de répondre, avant d'avoir vu Gide moi-même, pour te rassurer sur sa santé. Depuis cinq jours, sans conteste, il va mieux. Il semble avoir passé le cap dangereux. Il est vrai qu'il a quatre-vingts ans, avec un coeur usé qu'il doit ménager, mais pendant cette dernière crise, qui nous a donné deux fois raison d'être sérieusement inquiets, son organisme a fait preuve de tant de capacité de résistance que malgré tout, nous sommes optimistes quant à l'avenir...*

La lettre que Gide m'écrivit peu après <sup>22</sup> était moins encourageante :

*Hier j'ai dû aller à l'hôpital de Nice pour un nouvel examen du sang (car, tout en allant mieux, l'on estime que je ne suis pas du tout guéri; de sorte que je reste toujours menacé d'une intervention chirurgicale (l'ablation de la vésicule biliaire)...*

*Je ne puis t'en écrire plus long aujourd'hui : te parler de ma vie ici, c'est trop difficile et je ne veux pas avoir l'air de me plaindre.*

*Je t'embrasse bien fort.*

*André Gide.*

---

<sup>22</sup> Début et fin de la lettre du 14 juillet 1949, *Correspondance* p. 143-4.

Le 17 février 1950, il écrivit :<sup>23</sup>

*Je pense à toi souvent : et jamais sans remords. Quel silence entre nous! J'ai été très souffrant; malade même, et beaucoup plus gravement que je n'ai su d'abord. Encore à présent condamné à un repos presque absolu (c'est le cœur qui flanchait). Accablé de soucis de toutes sortes... Certains jours, vraiment, je n'en peux plus. Ah! Que je t'envierai Java!!*

La dernière lettre que j'ai gardée de lui est datée le 30 mars 1950 :<sup>24</sup>

*Très cher Jef,*

*Je reçois de toi (du 17.3) une longue lettre très émouvante; et j'y répondrais longuement si les forces ne me manquaient. Je vais un peu mieux depuis 3 jours, mais ces derniers temps me sentais à bout. Il ne faut pas m'en vouloir de mon silence; les jours sont nombreux où je n'en peux plus – et même matériellement, j'ai du mal à tenir mon stylo, à former mes caractères. Le cœur ne bat plus comme il faudrait.*

*Que de vœux je forme pour ton voyage à Java!... Ah! Je voudrais t'en écrire plus long. – Je t'embrasse bien fort.*<sup>25</sup>

Le 19 février 1951, sans que j'en apprenne quelque chose à Bali, Gide mourut.

Au début de cette année-là, je passai mes vacances dans l'ancienne maison de Walter Spies, au fin fond de Bali, dans le petit village d'Ouboud.<sup>26</sup> Je n'aurais pas pu avoir plus de malchance. Dès le premier soir, je tombai dans un fossé et me donnai une entorse à la cheville, de sorte que je ne pouvais guère marcher. En même temps les pluies tropicales commencèrent. Une jambe appuyée sur une chaise, je restai à regarder l'épais rideau de pluie. Mon domestique avait la malaria et je n'avais absolument personne à qui parler. Je fus ravi quand une voiture passa un après-midi avec deux touristes venus de Denpasar. La dame

---

<sup>23</sup> *Ibid.* p. 147.

<sup>24</sup> *Ibid.* p. 150. C'est en fait l'avant-dernière lettre de Gide; la dernière est toute joyeuse.

<sup>25</sup> Last a lu « Je t'embrasse de loin, » mais c'est par anticipation, si on peut dire : au moment de recevoir cette lettre, il n'était pas encore parti.

<sup>26</sup> Walter Spies (1895-1942), peintre allemand, se fixa à Bali en 1923 et fit connaître cette île en Occident. Ouboud est situé dans le sud-est de Bali; c'est devenu un village d'artisanat. Denpasar est le site de l'aéroport. Singaradja, la capitale de l'île, se trouve sur la côte nord.

admirait énormément l'œuvre de Gide et voulait me parler, puisque j'avais été son ami intime. Cela ne m'était pas arrivé depuis une année, car je crois que personne d'autre dans cette île ne connaissait même son nom. Deux jours plus tard, vers le soir, la voiture revint. Ils demandèrent si j'avais envie d'assister à une soirée de danses à Pliatan. Bien sûr, j'étais ravi de quitter pendant quelques heures mon existence forcée d'ermite. Les danses furent d'une beauté sauvage, ensorcelante. Quand le gong avait donné son dernier ton et que les invités se levaient déjà, le mari dit en passant : « À propos, nous parlions il y a deux jours de Gide. Or, j'ai lu ce matin dans le journal qu'il est mort la semaine passée. »

C'est comme si tout mon sang fuyait de ma tête. Je ne sais plus ce que j'ai dit ou fait. Quand je suis revenu à moi, j'étais tout seul dans l'obscur rue du village. Les voitures étaient parties pour Denpasar sans moi, et j'étais bien incapable de faire à pied les sept kilomètres qui me séparaient d'Ouboud.

Soudain, un jeune Balinais était à côté de moi. « Mon frère est un de vos étudiants à Singaradja. Mon père est le tchokorde (chef) ici. Voudriez-vous loger cette nuit chez nous? »

M'appuyant fort sur son épaule, je marchai clopin-clopant jusqu'au pouri. J'étais toujours si complètement ahuri que je ne pus guère répondre quand le tchokorde me demanda pourquoi j'étais resté en arrière. Puis je m'écriai que j'avais entendu dire que mon meilleur ami était mort.

Il commença à parler doucement. De notre karma, de la vie et de la mort, du retour de l'âme à Brahman. Personne à Bali, ni avant ni après, ne m'a parlé avec une sagesse si douce, avec un tact si délicat. Il dit :

« L'atman de votre ami est retourné à Brahman. Il est retourné dans la paix. Je vois son visage, c'est le visage d'un homme grand et bon. Brahman recevra son atman. Mais ce même atman est en vous, il était dans la musique que vous avez entendue ce soir, il est dans la lune qui perce les nuages en ce moment, il est dans la luciole qui s'allume puis s'éteint. Notre individualité n'est qu'une apparence, une maya. Donc il n'y a pas de mort réelle, pas de séparation. Tout ce qui vit retourne, se fond, devient un en Brahman. »

Une grande consolation, une grande paix me venait de ses paroles. Cette nuit-là, je dormis bien et paisiblement. Ce n'est que le lendemain matin que je me rendis compte combien j'étais devenu seul.

X

J'ai fini mon livre, j'ai noté tout ce que je me rappelle du meilleur ami que j'aie eu dans ce monde, pendant les vingt années de notre amitié, l'ami qui m'a protégé si souvent contre le désespoir, qui a stimulé mon travail et l'a rendu fertile, et dont le départ a laissé un vide qui ne pourra jamais être tout à fait comblé.

J'ai essayé d'écrire avec toute l'honnêteté et toute l'objectivité dont je suis capable. Si je me suis trompé en quelque chose, ce sont des lapsus de mémoire, et si je n'ai pas fait de lui un portrait complet, c'est qu'il ne m'a montré qu'un aspect de sa personnalité complexe.

Je n'ai pas essayé de décrire ou d'analyser son œuvre. D'autres l'ont fait, qui étaient mieux qualifiés pour le faire. Et pourtant je sens que je ne me suis pas encore acquitté de ma dette envers lui, que l'honnêteté qu'il appréciait en moi m'oblige à creuser encore plus profondément en moi pour exprimer mon avis, y compris sur certains traits de caractère sur lesquels on ne peut plus fermer les yeux.

Je me sens obligé de donner mon avis, quoique je n'aie jamais rencontré Madeleine<sup>27</sup>, de sorte que je ne peux rien prouver. Nous avons

---

<sup>27</sup> La femme de Gide. Dans ses livres il la nommait Emmanuèle, et je me suis

bien dressé des plans plusieurs fois, avant le voyage en Russie, pour rendre visite à Cuverville, et il semblait alors que Gide avait envie de me présenter à elle tout autant que, moi, je voulais qu'il rencontre ma femme et mes enfants. Mais la mort de Madeleine en 1938 mit fin à ces plans.

J'ai souvent entendu Gide parler de ses hautes qualités morales et spirituelles et du respect et de l'amour qu'il ressentait pour elle, et je sais qu'il voulait me soutenir dans mes propres difficultés quand il parlait parfois de la peine qu'on fait sans le vouloir à une personne aimée, du fait qu'on ne peut pas changer sa nature fondamentale. Mais je n'ai jamais posé des questions sur leurs rapports, ni à Gide ni à ses amis, car je sentais qu'il y avait là un secret que seuls les intéressés comprenaient. Mais d'autres ont été moins discrets, et ce que Herbart et Derais<sup>28</sup> ont écrit, et surtout ce que Gide lui-même a révélé dans *Et nunc manet in te*, m'a touché profondément. Je n'ai jamais été touché ainsi par ce que Charles du Bos ou Claudel écrivait sur lui, sans parler d'un Massis, d'un Béraud ou d'un Boisdeffre. J'ai senti que les préjugés de du Bos et de Claudel les empêchaient de comprendre un homme comme Gide, et pour les autres, il me paraissait qu'une haine cachée ou bien un refoulement jouait un rôle là-dedans. Mais les observations subtiles d'un Henri Rambaud, et les témoignages d'Herbart et de Derais, sont une autre paire de manches. Et *Et nunc manet in te* est de Gide lui-même.

La question qui se pose ici est celle de l'honnêteté fondamentale de Gide. Nous n'entendons pas par là le doute exprimé par Göran Schildt dans son livre *Gide et l'homme*, qui se demande si l'honnêteté véritable est possible, puisque celui qui se regarde au miroir ne voit qu'une grimace. Nous ne parlons pas non plus de l'autre objection de Schildt : que l'âme de l'homme est une substance constamment instable et changeante, de sorte que Dieu seul peut en connaître la nature véritable. Gide lui-même, dans une lettre qu'il m'écrivit, qualifia ces observations de Schildt de « fadaïses. »<sup>29</sup>

servi de ce nom dans les chapitres précédents du présent livre. (Note de Last).

<sup>28</sup> Pour *À la recherche d'André Gide* de Herbart, voir le premier chapitre (*BAAG* n° 173, p. 20); pour l'incident avec « Victor » (François Derais et Henri Rambaud : *L'Envers du Journal de Gide*), voir le chapitre III (*BAAG* n° 174-175, p.253).

<sup>29</sup> En effet, Gide écrivit à Last le 14 juillet 1949 (*Correspondance* p. 144) : « Et je déplore le temps que tu as passé pour traduire ces fadaïses! » Toujours modeste, Last ne mentionne pas le fait que c'est lui le traducteur de Schildt.

Non, ce que nous visons, ce n'est pas la malhonnêteté consciente habituelle, mais plutôt la forme particulière de mauvaise foi à laquelle Sartre pense en parlant d'une illusion que les hommes créent inconsciemment pour se défendre.

« Est-il un de tes amis? » demanda-t-on à Gide une fois, pendant un de ces jeux intellectuels qui marquaient les décades de Pontigny. « Il, » c'était le diable. Gide répondit de sa voix la plus méphistophélique : « J'y compte bien! »

Est-ce possible que Gide, après avoir été séduit par ce Méphisto appelé Wilde, s'était si bien vendu au diable qu'il en resta l'avocat pendant toute sa vie? Est-ce possible que ceux qui l'admiraient, ou bien étaient les dupes des traits nobles que le diable lui laissa pour les tromper, ou bien étaient des complices qui trouvaient dans ses raisonnements une excuse de leurs propres méfaits?

Que Gide ait pensé à cette possibilité est prouvé par maint passage de son *Journal*, et surtout par sa *Symphonie pastorale*. Je cite Klaus Mann<sup>30</sup> :

*Nous avons constaté que Gide offre à ses ennemis des armes contre lui-même, ce qui démontre certes une impartialité presque paradoxale. La Symphonie pastorale, conçue pour contraster avec les téméraires Caves du Vatican, saturée de tout le malheur et l'amertume des années de guerre dont il sortait, est l'auto-accusation la plus subtile et la plus cruelle que nous ayons de lui. Elle est plus directe et révélatrice que*

---

<sup>30</sup> Ici le lecteur constate que tout ce dernier chapitre, ce supplément où Last revient sur la question du mariage de Gide, consiste en un dialogue avec Klaus Mann. (Il connaissait Mann et appréciait sa longue lutte comme homme de gauche et comme homosexuel, qui l'amena en fin de compte au suicide; voir la lettre de Last à Gide du 11 juillet 1949, *Correspondance* p.144-6). Seulement, 1° si le premier extrait de Mann est tiré de ses remarques sur *La Symphonie Pastorale* (*André Gide, die Geschichte eines Europäers*, Zurich : Steinberg Verlag, 1948, p.191), le reste ne figure pas dans ce livre; 2° Mann mourut en 1949 et ne put donc lire *Et nunc manet in te*, paru en édition courante à titre posthume, ni la description par Roger Martin du Gard de la mort de Gide (voir la dernière page de ce chapitre); et 3° Mann dit de Gide dans son livre qu'« Emmanuèle et Cuverville lui étaient indispensables, port et repos dans la vie de ce nomade » (p. 43) et que « nous n'avons pas le droit de poser des questions » sur ce mariage (p. 146). Il semble donc peu probable que Mann se soit permis de telles spéculations dans quelque autre texte. Est-ce que Last, ayant eu à lutter toute sa vie avec son état paradoxal d'homosexuel marié, a été amené à réfléchir là-dessus au moyen d'un dialogue imaginaire?

*L'Immoraliste, beaucoup plus dure et froide que Paludes, où l'ironie mordante se dissipe toujours en un amusement enjoué. Mais le rire ne saurait pas monter aux hauteurs ténébreuses et glaciales témoins de la tragédie de Gertrude. Le visage si changeant du problème, cette fois, est amer et grave. Lafcadio a l'habitude de s'enfoncer un canif flambé<sup>31</sup> dans la cuisse s'il enfreint un de ses tabous capricieux. Quelle sorte de culpabilité secrète Gide se faisait-il expier quand il affilait la lame chauffée à blanc de ses propres paroles contre sa propre chair, son être même?*

*Je me demande si Et nunc manet in te n'est pas encore un canif de Lafcadio, mais beaucoup plus aigu.*

*Est-ce que Gide, dont l'intelligence ne peut être mise en doute, n'a pas compris que ces quelques notes, qui n'expliquent vraiment rien, auraient plutôt l'effet de le faire condamner par le tribunal de l'avenir? Lui qui pourtant avait étudié Freud en profondeur, ne voyait-il vraiment pas que la manière dangereuse dont sa femme s'y prenait pour remonter l'horloge était une tentative inconsciente de suicide? N'écrit-il pas cela exprès, pour nous mettre sur la piste? Son dernier hommage à elle ne consistait-il pas en ceci qu'il prenait sur lui toute la culpabilité, tout en faisant semblant de se disculper? Il était trop fin psychologue pour ne pas deviner les réactions intellectuelles de ses lecteurs. Est-ce qu'il voulait les provoquer afin de se punir?*

Ce raisonnement est fin, et il est certainement exact jusqu'à un certain point. Klaus Mann aurait pu mentionner aussi *L'École des femmes*, où il est question du rapport de Gide avec la mère de Catherine, et *Geneviève*, où sa petite-fille gagne par avance le débat contre lui.

Voilà donc les deux cas concrets d'infraction à ses propres lois qu'il avait adoptées volontairement. Mais ces lois reposaient sur une constitution, qui ne déclarait pas l'homosexualité un crime en elle-même et n'interdisait pas à un homosexuel de se marier.

Gide n'était point convaincu que les rapports sexuels réguliers étaient la seule base saine pour un mariage heureux. Il connaissait dans la vie réelle trop d'exemples de mariages basés sur le désir qui finissaient en un « Voyage en enfer de M. Visser »<sup>32</sup> et aussi trop de couples rayonnant

---

<sup>31</sup> « Il flamba (la lame du canif) sur une allumette » (*Romans* p.720). Cet acte ne la réchaufferait pas, il pourrait tout au plus la stériliser un peu.

<sup>32</sup> Allusion au roman *Meneer Vissers hellevaart* (1934) de Simon Vestdijk (1898-1971), romancier néerlandais très productif. M. Visser ne fait que tyranniser sa

de bonheur dont le mariage ne reposait plus depuis longtemps sur l'amour sexuel.

La base du mariage [*trouwen*] pour Gide, c'était la fidélité [*trouw*], mais il n'entendait point par là un monopole réciproque qui exclut toute tendresse envers des tiers, qui doivent alors se contenter de charité. Mais Gide, tout comme sa femme, comprenait par le mariage une fidélité à toute épreuve, même dans les moments les plus lourds et difficiles de la vie. La fuite en Angleterre avec le jeune M., alors que sa femme restait sans protection à Cuverville, dut sembler aux deux époux comme une infraction à la loi de Gide même. Voilà la raison du premier coup de canif, l'annonce que Madeleine avait brûlé les lettres de Gide.

Klaus Mann continue :

*Je crois que c'est une perte de temps que de chercher des clés partout. Un homme n'est pas un coffre-fort qu'on peut ouvrir avec une seule clé; il est plutôt un labyrinthe dont les portes successives ne se laissent ouvrir qu'avec toute une trousse de clés. Il faut beaucoup de clés pour le mariage de Gide, mais la plus importante me semble le fait que cet Œdipe était marié à sa mère. Ses sentiments de haine, d'amour, de mépris, de respect, de bravoure et de conscience du péché ne peuvent pas être expliqués autrement.*

*Haine et mépris, car La Porte étroite fut écrite comme une farce, conçue pour démontrer ce qu'il y avait de nuisible et de ridicule dans la sainteté inutile, mais pendant qu'il l'écrivait il fut obligé d'en faire un hommage à la pureté de sa femme. Dans L'Immoraliste de même, on trouve de la bravoure dans les actes et opinions de Michel, mais des sentiments de péché et de pitié dans la catastrophe finale. L'alternance d'œuvres comme L'Immoraliste et Saül, Les Caves du Vatican et La Symphonie pastorale, ne prouve-t-elle pas la coexistence des sentiments les plus opposés dans une seule et même âme?*

*Les rêves dont j'ai parlé plus haut prouvent que Gide avait épousé l'image de sa mère, dont il réclama ainsi la tutelle tout en continuant de protester contre elle.*

*Malgré des doutes sérieux (il avait bien consulté un médecin, dont les conseils sont excusables seulement dans le contexte de l'époque), il épousa Madeleine pour des raisons dont il ne comprenait pas encore la complexité. Une certaine admiration esthétique y était sans doute pour*

---

femme, et il rêve constamment de l'enfer, ce qui est un moyen de s'excuser en s'accusant.

*quelque chose, un respect du monde solide bourgeois qu'elle représentait, de sa spiritualité et de sa pureté, mélangé d'une peur panique de ses propres penchants, du besoin d'être protégé, d'épouvante devant la passion charnelle. Et il y entraît aussi certainement une grande capacité de tromper sa fiancée et lui-même.*

*Mais quelques raisons qu'il ait pu avoir, la décision une fois prise était irrévocable. Si grande qu'ait été la souffrance de Madeleine – et nous avons vu que cette souffrance culmina en un désir inconscient de suicide et en une extinction lente et volontaire de toutes ses qualités corporelles et intellectuelles – rien n'indique qu'elle ait jamais pensé au divorce. Est-ce que Gide lui-même a voulu sa liberté mais préféré rester bridé? Cela est nettement moins important que la mentalité religieuse de sa femme, qui refusait de penser à la seule possibilité de cette liberté.*

*Comment ce fait d'être enchaînés l'un à l'autre comme deux forçats aurait-il pu avoir d'autre résultat qu'une irritation permanente?*

Or, cette image de deux forçats enchaînés ensemble, m'offense. Il est certain que les erreurs évidentes qui résultent d'un amour d'adolescent doivent être corrigées aussi vite que possible. Et les mariages routiniers, tout à fait morts, entre gens aux vues pareilles, mariages qui ne peuvent être terminés simplement à cause des conventions, de la peur ou de l'avarice, sont presque pires.

Mais si je m'oppose à toute règle obligatoire, religieuse ou juridique, qui condamne monsieur et madame Visser à un voyage en enfer, je suis tout aussi convaincu que les incompatibilités les plus infernales poussent et prospèrent comme des champignons sur du bois moisi dans les cas où on s'est dit dès le début qu'on pourrait bien se séparer si c'était nécessaire. Non seulement cette conviction, mais l'expérience m'a enseigné que la volonté libre et ferme de rester ensemble est la seule base sur laquelle l'intolérable devient soudain tolérable, de sorte que deux vieilles gens peuvent se dire avec Karl Kraus :<sup>33</sup>

*Dein Fehler, liebste, ach ich liebe ihn / Und er ist eine deiner liebsten Gaben / Weil du ihn hast...*

---

<sup>33</sup> « Ton défaut, ma chère, je l'aime, et c'est une de tes qualités les plus chères, car c'est toi qui l'as. » Karl Kraus (1874-1936), satiriste autrichien qui critiqua tout et tous dans sa revue *Die Fackel* (le flambeau). Il écrivit des poèmes lyriques aussi, mais derrière leur tendresse on sent son désespoir devant l'état du monde.

L'identité de caractère, de goûts, de convictions, de croyances, peut être une ornière profonde creusée par la routine où le char du mariage se coince, tandis que parfois, les frictions journalières des différences font que certains mariages restent jeunes remarquablement longtemps, et en tout cas mènent les deux conjoints à une compréhension réciproque beaucoup plus profonde l'un de l'autre.

Ce qui est décisif, ce ne sont pas leurs bonnes ou mauvaises caractéristiques, car le pardon et l'oubli peuvent mener le couple au bonheur définitif. Non, ce qui est décisif, c'est la découverte que ces caractéristiques, belles ou laides, attirantes ou repoussantes, forment des parties indissolubles d'un grand tout qu'on aime malgré tout et dont on n'aimerait pas voir disparaître le côté sombre, car sans lui la lumière ne peut pas exister. C'est cette sagesse et cet amour des vieilles gens que Schlumberger<sup>34</sup> nous fait deviner quand il décrit les dernières années du couple Gide.

La condition nécessaire ici, c'est le respect réciproque basé sur le savoir que l'autre est aussi bon qu'il peut l'être, qu'il ne vous tourmente pas pour le plaisir de le faire, mais par faiblesse, et que son désir de vous rendre aussi heureuse que possible est fort comme au premier jour.

Je sais qu'il y a des gens qui ne connaissaient pas Gide qui, justement, nient qu'il ait voulu le bonheur de Madeleine. Je pense par exemple à ce misérable libelle *Du Marquis de Sade à André Gide* de Max Marchand,<sup>35</sup> qui se base sur une analyse littéraire-psychologique de quelques œuvres de Gide pour ne voir en lui qu'un pornographe, un exhibitionniste et un sadique. Nous autres Hollandais pouvons mieux juger, car nous avons bu avec le lait maternel calviniste l'horreur devant tout rapport sexuel, qu'on nous présentait comme le péché originel. Notre littérature a suivi tour à tour Vondel et le père Cats<sup>36</sup>. La vertu trop solennelle a viré

---

<sup>34</sup> Jean Schlumberger : *Madeleine et André Gide*, Paris, Gallimard, 1956. Sa description pénétrante de ce mariage, basée sur des documents inédits et sur sa longue intimité avec les Gide, apporte une correction importante à *Et nunc manet in te* : l'amour de Gide et de Madeleine a « triomphé (...) voilà le miracle auquel Gide aurait pu consacrer un chant d'admiration, voilà l'hommage qu'il devait apporter à la mémoire de Madeleine » (p. 250).

<sup>35</sup> Max Marchand (1911-1962) écrivit trois livres sur Gide. Il travailla pour la scolarisation des jeunes Algériens avant la libération de ce pays, événement qu'il ne vit pas, car l'OAS, organisme pro-coloniale d'extrême-droite, l'assassina avant.

<sup>36</sup> Pour Vondel, voir le chapitre II, *BAAG* no. 174-175, note à la p.236. Jacob Cats

constamment en gros mots, histoires grivoises ou pornographie, que les coupables fussent des hommes d'état d'autrefois ou des prolétaires d'aujourd'hui. Sans notre mariage avec Trijntje Cornelis ou Jan Cremer<sup>37</sup>, notre mariage avec notre conscience aurait été intolérable, et à la lecture d'une pareille pornographie beaucoup ont éprouvé la même libération que des garçons agressifs ressentent en regardant un western ou en jouant avec un pistolet à eau : après cela, ils n'ont pas besoin de jouer avec de vrais pistolets!

Dans l'introduction de ma traduction des *Nouvelles nourritures*, j'ai écrit : « Si Gide n'était pas, par sa langue et son style, le Français le plus typique des auteurs français d'aujourd'hui, on dirait qu'il était prédestiné à être hollandais. *Les Cahiers d'André Walter* ne témoignent-ils pas, comme la lutte de Jacob avec l'ange, du conflit entre notre robuste sensualité et une conscience calviniste presque trop lourde? Et par contre, la beauté d'une « croyance vivante » n'a-t-elle pas trouvé dans *La Porte étroite* sa plus pure expression? Dans *Les Nourritures terrestres*, la soif de vivre et l'amour de la nature n'échappent-ils pas irrésistiblement comme dans les meilleurs vers de *Mei* de Gorter ; n'y-t-il pas des analogies évidentes entre le christianisme humain de van Eeden<sup>38</sup> et le communisme chrétien de Gide ; et ce nomade ne suit-il pas dans ses voyages le besoin insatiable de l'étranger, comme nos Bontekoe et Willem Barentszon<sup>39</sup>, pour qui la petite Hollande était trop étroite?

---

(1577-1660), auteur de vers moralisants, au rythme invariable et au style extrêmement simple, resta populaire jusqu'au XIXe siècle. Il est en effet le contraire du classique Vondel, mais Last semble l'associer à la pornographie, ce qui est tout à fait inexact. On se demande s'il pense plutôt à Constantin Huygens (1596-1687), homme d'état comme Cats, extrêmement cultivé, mais auteur de la pièce de théâtre *Trijntje Cornelis* (1653), qui est une farce scabreuse écrite en deux dialectes populaires.

<sup>37</sup> Jan Cremer (né en 1940), peintre et écrivain néerlandais, hippie, grand buveur et traqueur de filles selon lui, auteur notamment du notoire *Ik, Jan Cremer* (1964).

<sup>38</sup> Nous avons vu ce poème panthéiste de Gorter, et la poétesse Henriette Roland Holst, au chapitre III, *BAAG* 174-175, n. 2 à la p. 258. Frederik van Eeden (1860-1932), écrivain et psychiatre, dont l'œuvre la mieux connue, le roman *Van de koele meren des doods* (*Des lacs frais de la mort*, 1900) trace le déclin moral d'une femme, causé par des facteurs sociaux.

<sup>39</sup> Willem Ysbrandtszoon Bontekoe (1587-après 1630) fit le récit bien connu de son voyage aux Indes orientales en 1618 où il faillit laisser la vie par suite d'un naufrage. Willem Barentszoon (vers 1550-1597), autre navigateur hollandais,

« L'amour absolu que Gide portait à la vérité est sévère et fort comme celui de nos paysans du Transvaal, sa critique est aussi pénétrante et profonde que celle de Huet ou de Multatuli<sup>40</sup>; malgré son besoin de compagnons, il reste l'individualiste par excellence et démontre jusque dans ses dernières années le courage de rester seul que nous avons admirés dans nos auteurs Henriette Roland Holst et Herman Gorter. »

J'ai écrit cela en une des époques vondéliennes de notre littérature. Maintenant que nous sommes de nouveau sous le signe du père Cats, on pourrait aussi indiquer l'élément pornographique que le huguenot Gide partageait avec tant d'huguenots néerlandais, dans l'Église ou dehors.

Mais il reste des différences.<sup>41</sup> Tandis que la littérature néerlandaise est encline à suivre sa pente en descendant jusque dans la vallée la plus profonde de la trivialité et de la perversion, sans autre libération que la certitude expresse que tous les autres, et surtout les héros de la Résistance ou de l'art, sont vils sans distinction, Gide sait se dégager de l'argile et suit en dansant sa pente montante, accompagné de figures comme Lafcadio, dont l'invraisemblance de pantomime nous tente de sourire, mais nullement de l'imiter.

Gide se nomme dans son Journal « un petit garçon qui s'amuse - doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie. »<sup>42</sup> Les méchants garçons ont tendance à se soulager, et à amuser les autres, en laissant tomber quantité de mots obscènes mais qui frappent juste. La plupart d'entre eux sont en fait moins méchants qu'on ne le dit. Provoqués par un gamin des rues, un Schlumberger, un Roger Martin du Gard, un Saint-Exupéry, ou un Malraux n'auraient pas été choqués. Invités chez monsieur Visser, ils auraient senti l'odeur du soufre dès le vestibule. À Cuverville, ils logeaient volontiers et s'y sentaient à l'aise.

découvrit le Spitzberg au cours de sa troisième tentative pour découvrir le « passage du nord-est » vers la Chine. Son équipe dut hiverner en 1594 sur la Nouvelle-Zemble dans l'océan Arctique, et Barentsz y mourut; le récit de cette aventure, fait par un de ses marins, reste célèbre.

<sup>40</sup> Conrad Busken Huet (1826-1886), le plus grand critique néerlandais du XIXe siècle; Multatuli (1820-1887), de son vrai nom Eduard Douwes Dekker (son nom de plume signifie « j'ai beaucoup souffert »), est connu surtout pour son roman *Max Havelaar* (1859), protestation contre les abus qu'il trouva aux Indes orientales.

<sup>41</sup> Last a mis *verschijnselen* (phénomènes), mais il nous semble que c'est *verschillen* (différences) qu'il faut lire ici.

<sup>42</sup> *Journal 1889-1939*, p. 250.

Gide était-il donc un acteur si consommé qu'aucun de ses amis intimes, qui dans maints cas voyagèrent et vécurent avec lui pendant des mois entiers, ne remarquèrent jamais rien de ce caractère sadique? Et si l'impression prédominante qu'un Domela retint de lui était celle de sa « bonté équilibrée et pleine de tact, » n'est-ce pas possible que cette bonté même réconciliât Madeleine avec son conjoint si imparfait? Je peux témoigner moi-même que Gide disait vrai quand il dit une fois de lui-même : « Mon bonheur consiste à augmenter celui des autres. J'ai besoin du bonheur de tous pour me sentir heureux. »

Je reprends les réflexions de Klaus Mann :

*Si Gide fut coupable de mauvaise foi dans le sens que j'ai indiqué, je ne crois pas que cela fût le résultat d'une mauvaise conscience au sujet de sa pédérastie. Mais l'essence de notre tragédie consiste en ceci qu'en plus de notre propre conscience, chacun de nous porte aussi, comme fardeau de plomb, la conscience des autres – celle de sa mère, de son père, de ses amis et de la société qui l'entoure. Qui ne connaît pas le sentiment amer de la honte quand, au bout d'un examen de conscience long et profond, nous nous voyons obligés à des actes qui ne peuvent être compris ni approuvés par ceux que nous aimons? Qui ne connaît pas le sentiment de péché né du fait que, même avec les meilleures intentions, nous nous sentons obligés de les faire souffrir? Même si nous avons raison de sympathiser avec cette belle âme, car madame Gide en était une sans aucun doute, ce n'est pas une raison de faire d'elle une idole, ni d'accepter son refus du divorce pour motifs religieux, qui était compréhensible à la fin du dix-neuvième siècle mais non pendant toute la première moitié du vingtième. Elle était une fille de l'époque victorienne, avec la digne respectabilité et les limites que cela comportait, une ménagère excellente, et bonne dans la mesure que les limites bourgeoises le permettaient, mais ce n'était pas une sainte, et même si elle l'avait été, elle n'était pas celle qui aurait pu stimuler et aider une personnalité capricieuse et artiste comme Gide, ni vraiment l'aimer. Quand Gide pleura à chaudes larmes parce qu'elle avait brûlé ses lettres, ce n'était pas seulement par vanité blessée, mais parce que lui qui pouvait être heureux seulement quand les autres l'étaient, dut reconnaître qu'il n'était pas en son pouvoir de lui donner la moindre parcelle de bonheur, et que même les meilleurs fruits de son esprit n'avaient pour elle aucune valeur véritable...*

Klaus Mann a-t-il raison, et est-ce là l'ultime explication du coup de canif à la Lafcadio que Gide crut pouvoir s'infliger dans *Et nunc manet*

*in te?* Est-ce vrai qu'il avait besoin de cette mort et de ce coup afin de pouvoir mourir à la fin aussi heureux et apaisé qu'il le fit?

Je crois que cette punition fut rendue nécessaire par une autre contravention des lois particulières que Gide avait adoptées volontairement, d'ordre non général mais au contraire très précis : la naissance de Catherine.

Même les mariages sans enfants ne sont pas toujours malheureux, il peut y avoir des enfants autres que ceux de chair et de sang, mais cela ne change pas le fait que les enfants sont la plus grande consolation pour une femme, et le meilleur lien dans un mariage qui n'est pas un état de bonheur constant mais une lutte difficile pour triompher malgré tout.

Gide, avec son amour intense pour tout ce qui était jeune, que ce fût un chaton ou un enfant, malgré toutes ses théories sur les méfaits de la famille, avait toujours envie d'avoir un fils ou une fille, et Madeleine le savait certainement.

Le fait qu'il eut cette enfant non d'elle mais d'une autre femme, si elle le savait ou soupçonnait, doit être la plus grande douleur et la plus grande humiliation qu'il lui ait infligée. Un péché évitable, qui méritait donc la punition la plus sévère. Et quelle était la pire punition aux yeux de Gide, sinon le mépris de ceux qui viendraient après lui? C'est seulement après s'être puni de la sorte qu'il semblait en mesure d'aimer Catherine vraiment et de se sentir heureux grâce à elle.

Voilà ma théorie personnelle sur le coup de canif que Gide s'est donné. Je l'avance sans avoir connu Madeleine personnellement, comme Klaus Mann l'a fait. Mais je sais combien Klaus Mann a admiré et aimé Gide jusqu'à sa mort, et c'est avec les mots de Klaus Mann que je veux terminer ce livre :

Derrière tout cela se cache un destin tragique. Parler du sexe, à l'époque de leurs fiançailles, était toujours impossible. Madeleine devait se sentir salie et même insultée par cela. Puisqu'elle ne changea jamais à cet égard, on ne pouvait pas non plus lui en parler plus tard. Gide ne pouvait que lui écrire, mais ce qu'il écrivait, elle refusa de le lire, ou bien elle le brûlait. Comment peut-on être honnête avec quelqu'un qui ferme les oreilles pour ne pas entendre les confessions? Un catholique peut aller à confesse, mais comment obtenir l'absolution s'il n'y a personne de l'autre côté du confessionnal?

Le fait d'être « né comme ça » ne semblait pas à Gide une raison de se sentir coupable. Mais même un enfant défiguré ne se sent-il pas parfois

coupable quand il voit combien ses parents sont tristes en regardant sa laideur?

Si Gide se sentait tellement fasciné par les *Memoirs of a justified sinner* de James Hogg, n'était-ce pas parce qu'il se demandait à quel point la prédestination innocente nos méfaits? Non qu'il se sentît laid, ni de corps, ni de cœur ni d'esprit, mais que devenait cette image reflétée dans le miroir de sa mère? Non qu'il se vît comme un malfaiteur, mais à quel point sa manière de voir était-elle meilleure que celle de sa femme? Le lien trop étroit avec sa mère, étendu pour former un lien avec son cercle, sa classe sociale et ses possessions, était à la base de sa sexualité très particulière, et aucune solution qu'il trouvait pour lui-même ou ses pareils ne pouvait être acceptée par son autre moitié de lui-même, à laquelle il était attaché comme à une sœur siamoise.

Cette corde ne fut coupée que par la mort de Madeleine. Qu'il souffrît alors terriblement de son sens de culpabilité, cela se voit dans son journal. La punition qu'il s'infligea fut le prix qu'il dut payer pour pouvoir mourir comme il le fit, dans la paix sereine que Roger Martin du Gard nous décrit.

La vie entière de Gide fut une lutte pour pouvoir atteindre cette fin. Il n'est pas possible de lutter sans en avoir les mains sales. Il n'est pas donné à l'homme de lutter sans avoir recours à des ruses et dissimulations. L'honnêteté de Gide nous montre les déchirures et crevaisons qui en résultent. L'honnêteté de sa volonté de victoire ne peut être mise en doute. Par sa victoire, il a sauvé maint désespéré de son désespoir.

Stéphanie BERTRAND<sup>1</sup>

## **Du style des idées : l'aphorisme dans l'œuvre d'André Gide**

### Avant-propos

Le samedi 10 octobre 2015 eut lieu à l'Université de Lorraine, campus de Metz, la soutenance de thèse de notre sympathique amie Stéphanie Bertrand, devant une assemblée attentive composée des membres de sa famille et de ceux de ses amis qui avaient pu faire le déplacement. Un peu émue au début puis de plus en plus à l'aise, Stéphanie a présenté son remarquable travail intitulé « Du style des idées. L'aphorisme dans l'œuvre d'André Gide » devant un jury de haute tenue, chaleureux mais exigeant à l'égard de l'impétrante, les uns et les autres étant reconnus dans leur spécialité : J.-M. Wittmann (Lorraine), Sylvie Freyermuth (Luxembourg), co-directeurs ; Pierre Masson (Nantes), Gilles Philippe (Lausanne), rapporteurs ; Denis Pernot (Paris 13), examinateur.

Chacun des membres du jury a souligné la qualité du travail fourni par Stéphanie, tant sur le plan formel que sur le fonds de ses développements. Il a noté la richesse de sa documentation et son habileté à entremêler ses réflexions d'ordre linguistique ou stylistique et sa subtile analyse des textes gidiens, aussi bien les œuvres de fiction que les essais critiques, les œuvres dramatiques que les correspondances. Il s'est réjoui des nombreuses pistes de recherche qu'ouvre l'ensemble de la thèse. Ses félicitations ont accompagné les deux titres décernés à Stéphanie (Mention « très honorable avec les félicitations du jury » pour la France ; mention « excellente » pour le Luxembourg).

Que cette double mention augure bien de l'avenir professionnel de Stéphanie, malgré les difficultés que connaissent actuellement les Universités. Elle récompense quatre années de travail assidu mené avec intelligence et ténacité.

<sup>1</sup> Nous publions ici le texte de la présentation qu'a faite de sa thèse S. Bertrand lors de sa soutenance, le 10 octobre dernier à l'Université de Lorraine (site de Metz).

Que Stéphanie trouve dans ses quelques lignes l'assurance de l'affectueuse admiration et des amicales pensées de tout son entourage.

Jean CLAUDE

\*

Gide écrivait qu' « [i]l entre dans toutes les actions humaines plus de hasard que de décision<sup>2</sup>. » Sans doute le hasard y fut-il pour beaucoup dans les circonstances qui m'ont amenée à préparer cette thèse : après un master consacré à la culture antique dans les écrits personnels du jeune Gide, c'est vers Zola que je pensais orienter mes recherches. L'invitation de Peter Schnyder, l'un de mes directeurs de master, pour le colloque de Toulon, consacré en mars 2011 aux « actualités d'André Gide<sup>3</sup> », apparaissait alors comme une manière de conclure cette brève recherche sur l'écrivain. Toutefois, je n'ai finalement pas souhaité y synthétiser un sujet qui m'avait faiblement passionnée, et dont je devais apprendre qu'il avait déjà été traité à plusieurs reprises, certes sans donner lieu à publication, par Patrick Pollard et Clara Debard notamment. Pour ce colloque, j'ai au contraire décidé de proposer une communication sur « l'écriture de la maxime dans le *Journal* de Gide », aspect de son style qui m'avait d'autant plus frappée que le projet tardif de l'écrivain, de constituer un recueil de bons mots, occupa durablement ma jeunesse.

Cet intérêt pour la forme brève, aphoristique *a fortiori*, est une véritable tendance de notre époque ; pourtant, il ne se vérifie pas dans la critique littéraire. Les rares études consacrées aux formes aphoristiques sont synthétiques (comme celles d'Alain Montandon<sup>4</sup> ou de Bernard Roukhomovsky<sup>5</sup>, qui se sont intéressés au genre du recueil

<sup>2</sup> *Journal*, t. 2 (1926-1950), édition établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 741.

<sup>3</sup> Voir les actes du colloque : SAGAERT Martine et SCHNYDER Peter (éds.), *Actualités d'André Gide*, Paris, Champion, 2012.

<sup>4</sup> ROUKHOMOVSKY Bernard, *Lire les formes brèves*, Paris, Nathan, « Lettres supérieures », 2001.

<sup>5</sup> MONTANDON Alain, *Les Formes brèves*, Paris, Hachette Supérieur, « Contours littéraires », 1992.

d'aphorismes), ou diachroniques, comme les actes du colloque « Désir d'aphorismes » dirigés par Christian Moncelet<sup>6</sup>, qui font cohabiter des polygraphes aphoristiques du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. L'aphorisme n'y est presque jamais envisagé comme un fait de style inséré dans un discours plus vaste, ni examiné dans la perspective de l'éthique et de l'esthétique d'un écrivain. Si l'on excepte les travaux restreints de Marie-Thérèse Veyrenc et de Richard Mac Lean, qui s'intéressent respectivement à l'écriture de la maxime dans *Les Nourritures terrestres*<sup>7</sup> et dans *Les Faux-Monnayeurs*<sup>8</sup> de Gide, l'aphorisme n'a pas davantage retenu l'attention de la critique gidienne. Toutefois, la perspective ouverte par les récentes études portant sur le style et la langue de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup> (nous pensons ici aux travaux *de* ou *dirigés par* Gilles Philippe<sup>9</sup> et Stéphanie Smadja<sup>10</sup>), invite à analyser plus précisément la question du style aphoristique.

Une étude de l'aphorisme dans l'œuvre de Gide ne saurait pour autant se limiter à une analyse stylistique. De fait, si l'importance de l'écriture aphoristique dans l'œuvre gidienne, évidente pour les critiques de l'époque<sup>11</sup> comme pour les lecteurs contemporains qui ont érigé Gide en « aphoriste capital », appelle des commentaires stylistiques, et d'autant plus qu'elle heurte sur ce plan certains principes de celui qui se

<sup>6</sup> MONCELET Christian (éd.), *Désir d'aphorismes*, Clermont-Ferrand, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines, 1998.

<sup>7</sup> VEYRENC Marie-Thérèse, *Genèse d'un style : la phrase d'André Gide dans « Les Nourritures terrestres »*, Paris, A.-G. Nizet, 1976.

<sup>8</sup> MAC LEAN Richard, *Sententiousness in André Gide's « Les Faux-Monnayeurs »*, thèse de doctorat soutenue à l'Université de Sheffield (UK) en 2001 sous la direction de David H. WALKER.

<sup>9</sup> Citons notamment :

PHILIPPE Gilles, *Le Rêve du style parfait*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013.

PHILIPPE Gilles et PIAT Julien (éds.), *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, 2009.

<sup>10</sup> SMADJA Stéphanie, *La Nouvelle prose française : étude sur la prose narrative au début des années 1920*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2013.

<sup>11</sup> Cette expression renvoie à la critique contemporaine de Gide : la critique journalistique, qui rend immédiatement compte des œuvres de l'écrivain dans les journaux ou les revues de l'époque (voir sur ce point les archives de presse en ligne sur le site gidiana), mais aussi la critique livresque, qui publie à partir des années 1920, des essais consacrés à l'œuvre de Gide.

décrivait, certes non sans humour, comme « le meilleur représentant du classicisme<sup>12</sup> » (pour le dire rapidement : le refus de l'emphase et la volonté d'atteindre une certaine « banalité »), c'est surtout la manière paradoxale dont l'écriture aphoristique s'inscrit dans l'éthique et l'esthétique de Gide qui mérite d'être examinée. Sur un plan esthétique en effet, l'écriture aphoristique questionne le refus de conclure constamment affirmé par l'auteur : l'aphorisme est-il dans les œuvres une possible conclusion ? Ne contrevient-il pas à la liberté du lecteur, véritable mot d'ordre de l'esthétique gidienne ? Chez un écrivain qui estime que « les règles de la morale et l'esthétique sont les mêmes<sup>13</sup> », de telles interrogations sont profondément liées à l'éthique de l'écriture. En l'occurrence, le refus de conclure traduit la méfiance de Gide pour toute position d'autorité, littéraire comme morale. Quel statut possède alors l'aphorisme dans l'œuvre ? En quoi se distingue-t-il de l'« autoritaire affirmation<sup>14</sup> » barrésienne fustigée par Gide ? Ce questionnement préalable a permis d'identifier les trois principales directions dans lesquelles l'étude de l'aphorisme méritait d'être menée, lesquelles ont assez rapidement fourni les trois parties de la thèse : après l'examen stylistique, il s'agirait d'inscrire l'aphorisme dans la poétique des différents genres pratiqués. Enfin, c'est dans la perspective de la construction d'une posture et d'une autorité en littérature que l'aphorisme devait être étudié.

Dès lors, c'est toute l'œuvre de Gide qui était appelée à constituer le corpus de la thèse : le caractère polygraphique de l'écriture gidienne et, surtout, la conception totalisante, voire organique que Gide a très tôt eue de son œuvre, imposait d'en envisager l'intégralité, même si certaines fictions, mineures ou déjà largement fréquentées, ont délibérément été moins étudiées. C'est le cas du *Prométhée mal enchaîné*, du *Retour de l'enfant prodigue*, mais aussi d'œuvres très brèves comme *L'art bitraire*. La définition d'un corpus aphoristique chez un auteur refusant souvent d'assumer le caractère aphoristique de son écriture supposait en outre de

<sup>12</sup> « Billet à Angèle » [mars 1921], *Essais critiques*, édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 281.

<sup>13</sup> *Le Traité du Narcisse, Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, t. 1, édition publiée sous la direction de Pierre Masson, avec la collaboration de Jean Claude, Alain Goulet, David H. Walker et Jean-Michel Wittmann, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 174.

<sup>14</sup> « À propos des *Déracinés* », *Essais critiques, op. cit.*, p. 5.

ne pas aplanir les singularités esthétiques de chaque œuvre et les grandes tendances de chaque période d'écriture. L'extrême disparité des correspondances, et leur multiplicité, nous ont toutefois amenée, à regret et temporairement, à les écarter du corpus principal.

Une première étape du travail a consisté à identifier un corpus aphoristique, c'est-à-dire à définir l'aphorisme. Bien que la thèse soit monographique, l'enjeu était bien de se servir des occurrences gidiennes pour parvenir à la définition d'une forme de canon aphoristique, qui ne soit pas pour autant trop vague. En dépit de l'absence de théorisation de la forme brève chez Gide et de sa forte instabilité lexicale (chez lui mais aussi dans les travaux critiques), toute généralisation ne pouvait être considérée comme aphoristique. La méfiance de Gide face au processus de généralisation et le rendement, fictionnel notamment, des différents types d'écriture aphoristique, invitaient simultanément à ne pas trop restreindre la définition : la perspective graduelle s'est présentée comme une solution intéressante. Une définition restreinte<sup>15</sup> permettrait d'étudier les motifs de cette manie généralisatrice, tandis qu'une définition élargie<sup>16</sup> servirait de support à l'analyse des « recettes » poétiques de Gide, dans la mesure où la subtilité et la stylisation de la forme gnomique se sont révélées être des critères de valeur.

Parallèlement, l'étude du style aphoristique impliquait de comprendre et d'analyser la pensée du style chez Gide. Pour enrichir les remarques que les récents travaux sur « la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon » et sur « la prose narrative au début des années 1920 » avaient déjà pu proposer, il a paru nécessaire de prendre en compte des textes moins connus de l'écrivain, ses correspondances notamment, où le sujet était souvent longuement abordé. Cette analyse a certes permis de constater la manière dont la pensée gidienne du style tendait vers l'écriture aphoristique, en reprenant les maîtres mots d'une génération (« correction, précision, clarté et concision<sup>17</sup> »), mais aussi,

<sup>15</sup> L'aphorisme désignant alors la mise en scène phrastique d'une idée générale.

<sup>16</sup> D'un point de vue plus restreint, l'aphorisme renvoie à un énoncé de portée générale, le plus souvent d'extension phrastique, qui concerne l'homme et ses préoccupations, dans lequel les (possibles) ressources rhétoriques concourent au(x) plaisir(s) d'une pause réflexive.

<sup>17</sup> PHILIPPE Gilles, « Introduction », in PHILIPPE Gilles et PIAT Julien (éds.), *op. cit.*, p. 23.

ponctuellement, l'éloignement entre la théorie et la pratique du style aphoristique (sur la question des images par exemple).

Enfin, l'identification d'un canon (thématique, syntaxique et stylistique) de l'aphorisme, sans gommer les singularités de l'écriture aphoristique de chaque œuvre ou de chaque époque (une tendance à la préciosité dans les premières années, une modalisation accrue plus tard), a confirmé l'existence et la spécificité du style aphoristique au sein du style gidien : chez cet écrivain « classique », partisan de la « réserve<sup>18</sup> », l'aphorisme se distingue non seulement par une tendance emphatique, mais encore par une force assertive à laquelle échappe souvent l'écriture de cet auteur inquiet et parfois « velléitaire<sup>19</sup> ».

Toutefois, l'intérêt d'une étude de l'aphorisme chez Gide réside encore et surtout dans les réticences qui ont amené l'écrivain à repousser, de manière répétée, le détachement de ses énoncés, voire à refuser de les considérer comme des aphorismes, autrement dit, dans une étude contextuelle de l'énoncé gnomique. Si l'étude pionnière, anglophone, de Mark Bell, consacrée aux aphorismes dans les œuvres du XX<sup>e</sup> siècle français, a complètement négligé cette double dimension, quelques articles ont, depuis, posé les jalons d'une telle étude poétique de l'aphorisme : Éric Bordas avec le récit balzacien<sup>20</sup>, Sabine Hillen pour les romans de Montherlant<sup>21</sup> ou encore Alain Tassel avec ceux de Lacretelle<sup>22</sup>. Par rapport à ces auteurs, l'œuvre gidienne offrait l'avantage de la polygraphie, mais aussi de la complexité, d'un point de vue synchronique comme diachronique. Alors que chez les romanciers précédemment cités, l'énonciation aphoristique est essentiellement narrative et sérieuse, elle prend chez Gide des formes plurielles et changeantes, du fait de la polyphonie (au sens où l'entendait Bakhtine) et de l'ironie omniprésentes : l'aphoriste s'inscrit dans la tradition du récit

<sup>18</sup> « Billet à Angèle » [mars 1921], *Essais critiques*, op. cit., p. 283.

<sup>19</sup> Pour reprendre le qualificatif de Maurice NADEAU dans son article « Les derniers carnets d'André Gide », *Combat*, 20 avril 1950, disponible à l'URL : <http://www.gidiana.net/articles/GideDetail5.1.506.pdf>.

<sup>20</sup> BORDAS Éric, « L'écriture de la maxime dans le récit balzacien », *Poétique*, n° 109, février 1997, p. 39-53.

<sup>21</sup> HILLEN Sabine M., « L'autorité de la sentence dans les romans de Montherlant », *Neophilologus*, n° 83, 1999, p. 369-386.

<sup>22</sup> TASSEL Alain, « Les noces du récit et de la maxime dans l'œuvre de Jacques de Lacretelle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 102, 2002, p. 71-81.

moraliste, tout en la subvertissant constamment. L'étude des œuvres de fiction a ainsi permis de montrer comment l'aphorisme contribuait, sinon à brouiller les genres, du moins à tirer l'écriture de fiction du côté de l'écriture d'idées. Cette parenté a paru exiger un traitement consécutif de ces deux genres.

Bien plus, la manière dont le récit de fiction a servi d'étalon à l'écriture aphoristique des autres genres (même si le *Journal* a souvent pu faire office de réservoir à énoncés gnomiques), nécessitait de faire débiter cette analyse poétique par celle de ce genre matriciel. L'étude subséquente des autres genres permettait alors de mettre en évidence les échos, esthétiques et/ou éthiques, entre l'écriture aphoristique fictionnelle et celle en cours dans la prose d'idées, les écrits intimes et le théâtre. Le statut singulier de ce dernier genre, qui n'a souvent fait que reprendre, volontairement ou malgré lui, sur un mode ironique et caricatural, les énoncés et les procédés aphoristiques des autres genres, supposait de clore avec lui cet examen esthétique.

Bien qu'une telle étude ait permis de révéler le rôle essentiel de l'aphorisme dans la poétique des genres, en particulier dans leur renouvellement ou leur institutionnalisation, il convenait de ne pas investir la phrase gnomique d'une valeur ou d'une incidence démesurée. C'est cette même difficulté qui est survenue au cours de l'analyse de la fonction de l'aphorisme dans la construction d'une posture et d'une autorité littéraires. Si les travaux de Dominique Maingueneau<sup>23</sup>, José-Luis Diaz<sup>24</sup> et Jérôme Meizoz<sup>25</sup> ont mis à l'honneur, ces dernières années, l'étude des postures en littérature, l'incidence sociologique du style n'a pour l'instant été qu'effleurée. Lors d'un atelier du XIX<sup>e</sup> siècle consacré au sujet, le 12 novembre 2012<sup>26</sup>, Élise Sorel s'est par exemple demandé si la posture du dandy pouvait déterminer certains traits

<sup>23</sup> MAINGUENEAU Dominique, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation* [2004], Paris, Amand Colin, 2013.

<sup>24</sup> DIAZ José-Luis, *L'Écrivain imaginaire : scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Champion, 2007.

<sup>25</sup> MEIZOZ Jérôme, *Postures littéraires, Mises en scènes modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2007 et *La Fabrique des singularités : postures littéraires II*, Genève, Slatkine Érudition, 2011.

<sup>26</sup> Pour un résumé des interventions, voir l'URL : [http://www.fabula.org/actualites/l-atelier-du-xixe-siecle-seminaire-de-la-serd-ethos-postures-scenographies\\_53847.php](http://www.fabula.org/actualites/l-atelier-du-xixe-siecle-seminaire-de-la-serd-ethos-postures-scenographies_53847.php).

d'écriture, stylistiques, rhétoriques ou grammaticaux. Le colloque organisé l'an dernier à Bruxelles sur la « Sociologie du style<sup>27</sup> » reposait plus largement sur une telle hypothèse : il a pu mettre au jour quelques conséquences des choix stylistiques des écrivains en termes de lecture et de réception. Notre propre étude du corpus et de la réception (critique et littéraire) de l'aphorisme gidien a permis de confirmer le lien entre style aphoristique et posture magistrale dans le champ littéraire, tout en montrant son ambivalence, tant du côté de l'auteur que de sa réception. Si, pour Gide, l'aphorisme a un temps pu constituer un rempart contre l'autoritarisme, voire simplement contre la tentation d'autorité ou d'influence, il est vite apparu à l'écrivain comme un outil d'expression et d'affirmation de son éthique comme de son esthétique, au point que son refus d'une lecture autre qu'esthétique de son œuvre a pu s'apparenter, auprès de certains critiques de l'époque déjà, à une stratégie destinée à prémunir son œuvre contre toute lecture morale voire moralisante. Car l'aphorisme pose indéniablement Gide en moralisateur, mais au sens positif (et peu usité) du terme : il révèle chez l'écrivain le souci de faire progresser son lecteur, masculin et jeune en particulier, dans le domaine moral.

La portée sociologique du style aphoristique demeure en fait ambiguë en réception, si l'on en juge d'après les réactions de la critique, qui loue tantôt l'aphoriste comme un « moraliste sans morale<sup>28</sup> », tantôt le désigne comme un prédicateur. Plus précisément, la portée de l'aphorisme ne saurait, en toute rigueur, être révélatrice d'une posture littéraire qu'à condition d'être examinée par le truchement de la poétique de l'œuvre, ce qu'omet souvent la critique de l'époque. C'est aussi la raison pour laquelle nous avons été amenée à prolonger, dans la troisième partie, certaines analyses de la deuxième partie.

Enfin, l'examen de la valeur de l'aphorisme impliquait l'étude de sa survie, littéraire et populaire. Là aussi, la nécessaire sélection a privilégié les « phares » littéraires. Le souhait de clore la thèse sur un chapitre d'actualité, clin d'œil au colloque initiateur de la thèse, se justifie aussi sur un plan éthique personnel : à l'heure où les études littéraires trouvent

<sup>27</sup> Colloque « Sociologie du style » organisé à l'Université Libre de Bruxelles, 9-11 avril 2014, actes à paraître dans la revue *CONTEXTES* [en ligne].

<sup>28</sup> ALBÉRÈS René Marill, « Gide considéré comme un esthète », in *Hommage à André Gide*, Paris, La Nouvelle Revue Française, 1951, p. 98.

régulièrement leur objet hors de la littérature, où la littérature elle-même est souvent désertée au profit de loisirs plus virtuels, il m'a semblé important d'examiner comment la littérature, avec l'aphorisme, pouvait nourrir le quotidien.

À l'image de Gide, réfractaire à l'idée de conclure, il a souvent été difficile de mettre un point final aux chapitres. L'abondance des exemples et le sens gidien, sinon du paradoxe, du moins de la nuance, ont été autant d'obstacles et, souvent, de frustrations dans l'exercice de synthèse. Même si Gide a d'abord été envisagé comme un exemple dans le cadre de cette étude de l'aphorisme dans l'œuvre littéraire, il aurait été possible, voire souhaitable, de proposer dans le dernier chapitre, à la place ou plutôt en supplément de l'étude actuelle de Gide l'aphoriste, une analyse de l'aphorisme comme « style d'époque », c'est-à-dire de placer l'écriture aphoristique gidienne en regard de celles de Barrès et de Bourget, de Roger Martin du Gard, enfin de Céline et de Proust. C'est le risque de superficialité, et la nécessité de connaître de manière approfondie l'œuvre de ces auteurs, qui m'ont conduite à renoncer – temporairement – à une telle étude.

Sur les conseils de mes directeurs de thèse, j'envisage en effet de pousser à présent l'investigation dans deux directions : d'une part vers l'étude de l'écriture aphoristique dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, chez des auteurs comme Proust, Céline et Malraux, mais aussi dans la littérature contemporaine (les œuvres de Michel Houellebecq, Maylis de Kerangal ou d'Éric Chevillard paraissent ainsi offrir des terrains de recherches intéressants). Autrement dit, l'aphorisme serait envisagé comme un outil d'approche des textes littéraires, narratifs en particulier. D'un autre côté, il s'agirait d'approfondir ma connaissance de l'œuvre gidienne, à travers trois axes que la thèse n'a fait qu'effleurer : le style, l'écriture épistolaire et la réception de l'écrivain. Le colloque de Denison consacré l'an prochain à « l'image » dans l'œuvre de Gide sera l'occasion d'étudier la question de son rapport ambigu à l'analogie ; s'agissant de l'analyse de la poétique épistolaire gidienne – Peter Schnyder rappelait au mois de mai dernier, lors du colloque organisé ici même par Jean-Michel Wittmann, qu'une étude d'ensemble de la correspondance restait à écrire – l'aphorisme pourrait en constituer un point de départ. Enfin, le chapitre de la thèse consacré à la réception critique de Gide, nécessairement synthétique et bref, a fait naître l'envie

d'une étude plus détaillée de la réception critique de Gide, en France, mais aussi dans les pays anglophones<sup>29</sup>.

<sup>29</sup> Parmi les personnes dont les travaux et/ou la présence ont joué un rôle déterminant dans l'écriture de cette thèse, je remercie tout particulièrement Pierre Masson et son épouse Geneviève, David Walker, Jean Claude et Peter Schnyder. Bien au-delà de l'usage, que le remerciement à mes deux directeurs de thèse, Sylvie Freyermuth (Université du Luxembourg) et Jean-Michel Wittmann (Université de Lorraine), soit l'occasion de leur exprimer toute ma gratitude pour leur aide, leur grande disponibilité et les échanges si « nourissants » que nous avons pu avoir durant ces quatre années.

Peter SCHNYDER  
Président de la fondation Catherine Gide

## Les archives de la fondation Catherine Gide Aperçu historique et état présent

[...] je crois fermement qu'il n'y a que deux attitudes possibles, deux attitudes extrêmes : tout détruire, effacer toutes les traces derrière soi (méthode Herbart) ; ou bien tout garder, tout classer, avoir un ensemble aussi complet varié et riche que possible, et *qui permette de retrouver la Vérité*, de dissiper toutes les légendes.

Lettre de Roger Martin du Gard à Élisabeth Van Rysselberghe, 15 septembre 1957<sup>1</sup>.

### *André Gide, homme de lettres, mais pas bibliophile*

Contrairement à d'autres écrivains, Gide ne s'est jamais considéré comme un collectionneur. Pour financer son voyage en Afrique équatoriale, il n'a pas craint de vendre une large part de sa bibliothèque. C'était en 1925, chez Drouot, et dans une brève préface, il motivait comme suit son geste : « Le goût de la propriété n'a, chez moi, jamais été bien vif. Il me paraît que la plupart de nos possessions sur cette terre sont moins faites pour augmenter notre joie, que nos regrets de devoir un jour

---

1. Lettre autographe signée, inédite, fondation Catherine Gide, cote 29-05. Roger Martin du Gard classe et réorganise ses papiers ; il sait qu'Élisabeth est « complètement hostile à cette conception – chartiste – des Archives ». (*Ibid.*)

les quitter<sup>2</sup>. » De son propre aveu, il n'attachait pas de prix aux belles éditions et jugeait qu'elles feraient la joie de quelques bibliophiles « mieux capables que moi de les apprécier<sup>3</sup> ». Au grand dam des intéressés, plusieurs volumes dédicacés faisaient partie du lot. Quand, une vingtaine d'années plus tard, Robert Mallet lui a demandé s'il ne regrettrait pas cet abandon de livres qui lui étaient dédicacés (par Francis Jammes ou Paul Claudel par exemple), Gide répliqua : « Il est moins indécent de se séparer de livres auxquels on ne tient plus que de leur accorder une place dans sa maison. Continue-t-on à recevoir les amis avec qui l'entente est devenue impossible<sup>4</sup> ? » Tant et si bien qu'Henri de Régnier, meurtri, a pu se venger, comme le rapporte Jean Lambert, en adressant à l'écrivain un nouvel ouvrage avec cette dédicace : « À André Gide, pour sa prochaine vente<sup>5</sup> ». Au même titre qu'il est difficile de lier Gide à un seul lieu, à une demeure, il n'a pas laissé un fonds cohérent. Bien des livres, bien des manuscrits ont été donnés ou vendus de son temps, à commencer par les grands manuscrits. Des lots importants furent notamment cédés à la BnF et à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, d'autres à l'Université d'Austin<sup>6</sup>.

Si Gide n'a pas été un bibliophile, il fut tout au long de sa vie un homme de lettres. L'écrit gardait pour lui quelque chose de sacré et en dépit de

---

<sup>2</sup>. *Catalogue des Livres et Manuscrits provenant de la Bibliothèque de M. Gide*, Paris, E. Champion, 1925, p. 3.

<sup>3</sup>. *Ibid.*

<sup>4</sup>. Robert Mallet, préface aux *Œuvres d'André Gide*, Paris, Georges Blaizot, Libraire-expert, 1954, pas de pagination.

<sup>5</sup>. Catherine Gide en parle dans ses *Entretiens 2002-2003*, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2009, p. 54.

<sup>6</sup>. Pour la bibliothèque J. Doucet, voir <<http://bljd.sorbonne.fr>> : sur les conseils d'André Suarès, Jacques Doucet « bâtit son nouvel édifice autour de quatre piliers : Claudel, Gide, Jammes et Suarès. De lui-même, il ajoute à ce quatuor Paul Valéry qu'il apprécie. [...] De Gide, il obtient les manuscrits de *L'Immoraliste*, de *L'Enfant prodigue*, de *Saül*, de *La Symphonie pastorale*, et les éditions princeps de toutes ses œuvres, y compris le *Corydon* de 1911 ». [Consulté le 5 décembre 2015.] Quant à l'Université du Texas à Austin, le fonds Gide réside au Harry Ransom Humanities Research Center. – Pour plus d'informations bibliographiques, voir Claude Martin, *La Correspondance générale d'André Gide. Répertoire chronologique 1879-1951*, La Grange Berthière, Publications de l'Association des Amis d'André Gide, 2013 (nouvelle éd. revue et augmentée).

ses nombreux voyages, il a toujours été soucieux de garder lettres reçues, brouillons, notes préparatoires, ce qui montre qu'il ne publiait pas, normalement, ce qui n'avait pas été revu et retravaillé, souvent profondément. Ses révisions de ses notes préparatoires à certains de ses textes critiques, ses pages sur Montaigne ou sur Chopin, ou encore sur le *Voyage en URSS* dévoilent, et jusque dans l'écriture, si fine, si maîtrisée, une patience attentive que le texte publié ne laisse plus voir. Du vivant d'André Gide, sa secrétaire Yvonne Davet (1906-2007) tout comme Maurice Saillet (1914-1990) ou Lucien Combelle (1913-1995), pour ne citer qu'eux, se sont occupés de l'archivage ; Jean Lambert (1914-1999) évoque, dans *Gide familial*, l'impression hétéroclite que lui fit l'appartement de Gide au sixième étage du 2 bis, rue Vaneau, visité avant et après la guerre.

#### *Le rôle de Catherine Gide*

Soucieuse de ne pas disperser, dans la mesure du possible, la bibliothèque et les papiers de son père, Catherine Gide avait accepté la gestion de cette succession, quoi qu'initialement aidée d'un « Comité Gide », formé par Pierre Herbart, Roger Martin du Gard, Jean Schlumberger et Élisabeth Van Rysselberghe (peu actif au vu de l'âge de deux de ses membres et de l'éloignement du groupe). C'est donc la fille d'André Gide qui a organisé les déménagements divers – *id est* de plus de cent mètres linéaires de livres, de revues diverses, de collections, de caisses très nombreuses de manuscrits et de documents – de la rue Vaneau à sa maison de campagne *La Mivoie* (à Lévis-Saint-Nom, dans les Yvelines), puis à Paris et à Neuilly, ensuite dans une bibliothèque qu'elle a fait construire, aux *Audides*, à Cabris. Les aléas n'ont pas manqué, et dans ses *Entretiens*, elle raconte que lors du déménagement de la bibliothèque de Gide de *La Mivoie* vers Cabris, elle a eu cette surprise désagréable : « Alors, cela faisait un déménagement de cent quarante caisses, ce qui n'était pas mal. Il pleuvait des cordes, il faisait nuit – c'était invraisemblable, et le camion ne pouvait pas monter la côte ! » De plus, le camion devait livrer d'autres caisses à Menton, et « c'est en rangeant les livres que nous nous sommes demandé si une ou deux ne sont pas parties dans ce lot. Or, nos recherches furent vaines<sup>7</sup> ».

---

7. Catherine Gide, *op. cit.*, p. 53-54.

Etude de **M. R.-G. LAURIN, Commissaire-Preneur à Paris**  
 10 — Rue de la Grange-Batelière — 10

# ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE

**ÉDITIONS ORIGINALES SUR GRAND PAPIER  
 MANUSCRITS - ÉPREUVES  
 EXEMPLAIRES UNIQUES**

PROVENANT DE LA  
**Bibliothèque Michel BOLLORÉ**

**VENTE HOTEL DROUOT - SALLE N. 10**  
 Le Jeudi 11 Février 1954, à 14 heures

---

COMMISSAIRE-PRISEUR  
**M. R.-G. LAURIN**  
 Successeur de M<sup>es</sup> D. et H. BAUDOIN  
 10 — RUE DE LA GRANGE-BATELIÈRE — 10

ASSISTÉ DE  
**M. GEORGES BLAIZOT**  
Expert près le Tribunal de Commerce de Paris — Expert près les Tribunaux Français  
 164, FAUBOURG SAINT-HONORÉ — PARIS

EN PRÉSENCE DE  
**M. RAOUL SIMONSON**  
Libraire-Expert à Bruxelles  
 115, RUE DU COMMERCE — BRUXELLES

Les Livres seront exposés à la Librairie **AUGUSTE BLAIZOT**, 164, faubourg Saint-Honoré  
 du Jeudi 4 au Mardi 9 Février inclus, tous les jours (samedi compris), de 14 heures à 18 heures

**AU COMPTANT.** — Les acquéreurs paieront 21,20 pour cent en sus des enchères  
 Pour les adjudications supérieures à 500.000 francs, les frais sont réduits de 3%, à 500.000 à 2.000.000 de francs et de 4,50% au-dessus de 2.000.000 de francs

Fig. 1 – Affiche de la vente de 1954 : Œuvres issues de la Bibliothèque Michel Bolloré

Avec la vente du *Vaneau*, impérative au vu des frais d'entretien pour la famille, cet univers est devenu un mythe dont on trouve des traces dans le film de Marc Allégret, *Avec André Gide*<sup>8</sup>.

### *La fondation Catherine Gide*

Si Catherine Gide a accepté de donner son nom à la fondation qui concerne son père (au lieu de créer une « fondation André Gide », par exemple), c'était pour éviter de concurrencer d'autres structures, associations, sites Internet, etc., qui soutiennent la promotion et les échanges autour de l'œuvre de celui-ci. Elle était toujours animée par le souci de garder rassemblé, tant que cela pouvait se faire, le fonds d'archives en sa possession. Comme le stipulent les statuts, la fondation, dont le siège social se trouve en Suisse, a pour but de « maintenir vivant le souvenir d'André Gide et de son temps ». Sa mission est de « soutenir, fût-ce symboliquement, les jeunes talents dans leurs travaux de recherche et de création ». Sa création remonte à 2007, elle chapeaute une structure de gestion et de services, fondée en 2001, les Archives A. Gide S. A. et l'Association Catherine Gide (association loi de 1901, créée en 2012, inscrite à Paris).

Quant aux archives qui se trouvent actuellement en possession de la fondation Catherine Gide, on peut distinguer la bibliothèque, le fonds manuscrit et documentaire et le fonds photographique. Elle possède ainsi (1) une bibliothèque d'étude relativement complète, avec une collection d'articles et d'études qui accorde également de l'importance aux parutions multimédia. L'essentiel est constitué (2) d'une petite centaine de boîtes d'archives contenant des textes manuscrits, tapuscrits, imprimés autour de la plupart des œuvres de Gide, de *L'Affaire Redureau* à *Thésée*, avec beaucoup de notes préparatoires, de brouillons, de documents divers, de coupures de journaux, de jeux d'épreuves. Un lot important est constitué de lettres diverses, en particulier autour des éditions, rééditions, droits étrangers, traductions, etc. Rappelons toutefois que les grands ensembles, à commencer par les manuscrits des grandes œuvres, avaient été cédés du temps de Gide ou d'Élisabeth Van Rysselberghe. Il y a ensuite (3) une belle collection de photographies, en grande partie contemporaine de Gide et de ses familiers. Le dépouillement et le

---

<sup>8</sup>. Marc Allégret, *Avec André Gide*, Cinéma du Panthéon, 1951, 1 h 35.

classement général sont tels qu'il est possible de mettre en ligne, petit à petit, la partie la plus intéressante de ces archives.

### *Quelques repères chronologiques*

En 1956, Auguste Anglès, l'un des premiers chercheurs intéressés par l'histoire de *La Nouvelle Revue française*, envoie à Jean Lambert copie du « recensement » auquel il s'est livré chez Catherine Gide et chez lui (surtout centré autour de *La NRF*). Dans les années 1960, les archives se trouvent encore dans l'appartement de Catherine Gide, rue Chartran à Neuilly, pour partie dans la cave et pour partie dans les coffres d'une banque<sup>9</sup>. À partir de 1970, Claude Martin prend en main, d'une manière aussi décisive que précieuse, les archives et, avec la finesse d'un universitaire formé aux techniques de fichage, il en classe puis en répertorie un bon tiers des documents. Le nom de Claude Martin restera étroitement lié à celui de Gide : ses travaux ont incité bien des chercheurs à se tourner vers Gide ; on lui doit par ailleurs la fondation, en 1968, de l'Association des Amis d'André Gide, dont la revue, le *Bulletin des Amis d'André Gide* qui fait autorité.

À partir des années 1980, Catherine Gide, conseillée depuis les années 1960 par son époux, le D<sup>r</sup> Pierre Desvignes, prend le relais de Claude Martin et poursuit cette tâche avec la méthode qu'il avait initiée, avec le concours occasionnel de ses filles Dominique et Isabelle. Dans les années 1990, l'éditeur, traducteur et écrivain Daniel Cohen accepte d'inventorier le deuxième tiers des archives, suivant une méthode bien différente de celle de son prédécesseur, car nettement fondée sur le résumé et le commentaire des documents. Pour ce faire, il bénéficie des ressources de l'informatique, à telle enseigne qu'en 2000, il est finalement en mesure de fournir un catalogue électronique, presque complet, sous forme de fichiers Word, de la partie du fonds traitée. Dès 1989, l'auteur de cet aperçu, étant donné un rapprochement qu'il a retracé brièvement dans *Catherine Gide 1923-2013*<sup>10</sup>, aide et conseille Catherine Gide, fréquemment sollicitée au sujet de ces archives. Des

---

9. Voir à ce sujet Alain Goulet, dans *Catherine Gide 1923-2013*, s. l., Fondation Catherine Gide, 2013, p. 63.

10. *Ibid.*, p. 7.

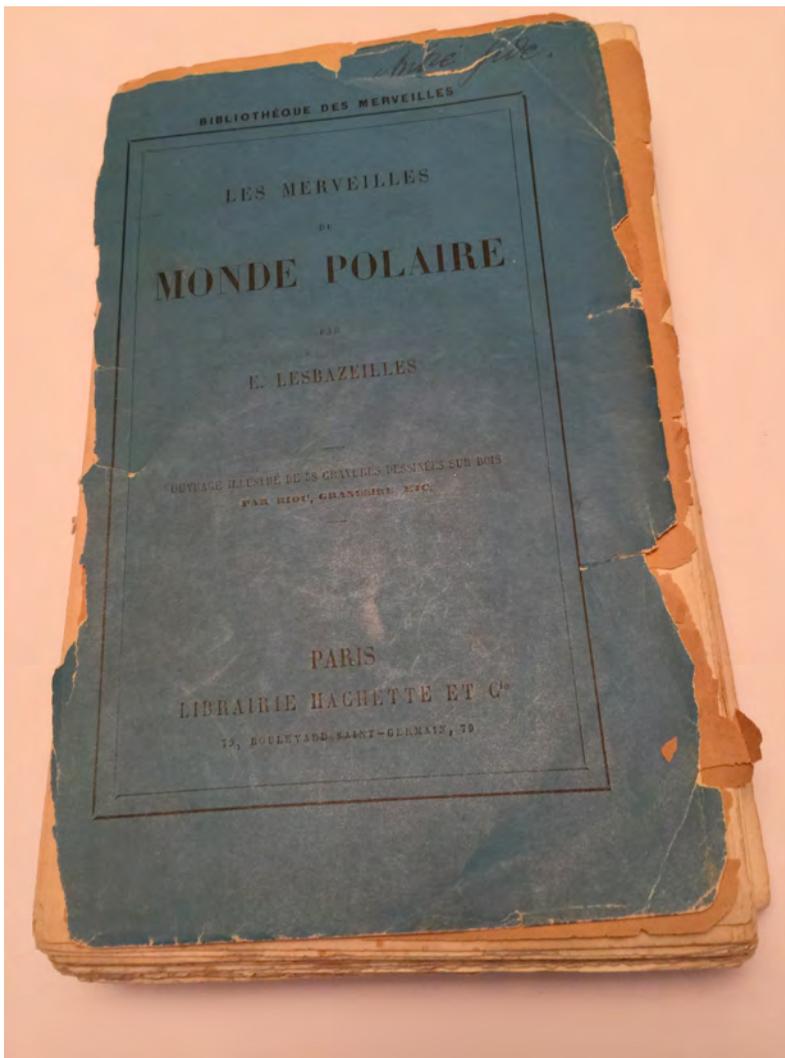


Fig. 2 – Voici l'exemplaire de Gide d'un ouvrage qui a inspiré *Le Voyage d'Urien* : Eugène Lesbazeilles, *Les Merveilles du monde polaire*, Paris, Hachette, 1881 [ill.]

volontaires et des chargés de mission vont par la suite contribuer au bon avancement de ces travaux et à la mise à profit des nouveaux moyens électroniques.

2008-2015 : classement du dernier tiers des archives

L'année 2008 a été riche en actions : rassemblement et tri des documents non encore traités (incluant les livres, jamais inventoriés, du fonds) ; poursuite du classement de Claude Martin ; mise en place d'une mémoire, écrite puis informatisée, des sorties (prêts, cessions, etc.) ; rassemblement et tri, puis classement des photographies avec l'aide indispensable de Catherine Gide, et ce jusqu'à son décès en avril 2013. Un autre travail d'importance fut la mise en cohérence physique de la bibliothèque personnelle d'André Gide que Catherine Gide avait transférée dans sa maison à Cabris. À partir de 2010, il est procédé à l'informatisation des classements divers, manuscrits, photos, livres et revues. En 2013, le classement informatique de l'ensemble est refondé, corrigé et amendé. Le recensement du fonds photographique est d'ores et déjà pour ainsi dire complet. Leur mise en ligne par le site de la fondation Catherine Gide pourra ainsi se faire, tout comme celui des inventaires. L'informatique et l'Internet permettent une conservation optimale des archives : plutôt que d'être communiqués (hors le cas des expositions), les documents originaux sont, pour la plupart, transmis sous forme de scans par courriel. Un objectif constant des archives est la constitution d'un fonds récent, comportant les publications, articles, traductions qui concernent, de près ou de loin, André Gide. Dans la mesure où ces éléments peuvent intéresser un public plus large, l'animation du blog de la fondation Catherine Gide est confiée à Ambre Fuentes, collaboratrice de la fondation, et à des chargés de mission, telle Justine Legrand. Le blog est enrichi par des interviews et des textes (présentations, comptes rendus) de tiers. Dans ce contexte, il faut mentionner les liens proposés vers d'autres sites, par exemple vers le très circonspect « e-gide.blogspot.fr », dû à Fabrice Picandet.

*Domaines d'activités des archives*

Les prêts et communications : recherches, transcriptions et publications

Les archives se doivent de participer activement aux travaux de toutes sortes relatifs à l'œuvre et à la vie d'André Gide. Parmi les plus récentes publications auxquelles elles ont été associées (par la communication de documents, en particulier iconographiques), on peut citer, en 2010, l'ouvrage illustré *André Gide, un album de famille* de Jean-Pierre Prévost et, en 2011, le beau livre de Jean-Claude Perrier intitulé *André Gide ou la tentation nomade* (préparé éditorialement par Juliette Solvès) ainsi que, plus récemment, les deux tomes d'*André Gide l'inquisiteur*, la biographie établie par Frank Lestringant. Par ailleurs, la fondation a offert au musée Rimbaud à Charleville-Mézières deux photographies de Rimbaud authentifiées par sa sœur Isabelle, et le Musée des Beaux-Arts de Rouen s'est vu offrir, pour son exposition sur Albert Démarest, la correspondance Gide-Démarest. Catherine Gide a fait don au musée Georges-Borias d'Uzès (ville dont Paul Gide, père d'André, était originaire) de plusieurs objets en sa possession, dont le buste en bronze de Gide par Théo Van Rysselberghe, la canne (très travaillée) de Francis Jammes et le fameux masque mortuaire de Leopardi. Mais c'est là une tradition ancienne, du fait des liens entre la famille Gide et les Cévennes : don, en 1972 et 1978, de livres et documents sur la famille Gide, renouvelé en 1992 ; don d'objets personnels de Gide (tels ses passeports en 1993), etc. Cette bonne collaboration entre institutions et chercheurs est tout à fait dans l'esprit de la fondation Catherine Gide et se poursuivra, espérons-nous – indépendamment du soutien de colloques, de publications ou d'entreprises artistiques dans le cadre de ce qui touche à sa mission.

Les cessions : ventes, dons, achats

Les démarches de cession furent pratiquées par Gide lui-même, on l'a dit, ainsi que par Maria Van Rysselberghe et sa fille. Bien des manuscrits ont été cédés par eux à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet et à la Bibliothèque nationale (entre autres, la totalité des *Cahiers de la Petite Dame*). Dans le même sens, mais non sans prudence, Catherine Gide, hostile à toute dispersion des archives de son père, a néanmoins tenté de trouver des lieux propices à leur conservation. En cherchant un lieu où héberger la bibliothèque de son père (comprenant de nombreux volumes dédicacés), elle s'est tournée, dès 2007, vers plusieurs fonds, parmi



lesquels la fondation Martin Bodmer, et vers des bibliothèques françaises, en particulier la Bibliothèque nationale de France et la Bibliothèque municipale de Rouen, étant donné les liens gidiens avec la Normandie. Si l'on veut retrouver aujourd'hui les ouvrages de Gide ou reçus par Gide, collections sur beau papier, collection complète de l'édition de luxe de *La NRF*, ou encore les partitions musicales qui se trouvaient à Cabris, il faut se tourner vers cette dernière, qui a accepté d'acquérir la bibliothèque personnelle de Gide jusqu'en 1951. En contrepartie, Catherine Gide a fait don à la BM de Rouen des documents « normands » en sa possession : lettres et documents divers de et à Gide par Madeleine Gide et ensembles épistolaires échangés entre les membres des familles Rondeaux et Drouin. Malheureusement, cette collaboration, tout comme la création d'un fonds patrimonial « André Gide », prévues et mises sur rail, furent brusquement interrompues pour des raisons internes à cette institution et à sa tutelle.

Avant la vente des *Audides* par la famille de Catherine Gide, c'est au nom de la fondation que Peter Schnyder a proposé, à l'automne 2013, à la fondation des Treilles (liée à la famille Schlumberger), le don d'un lot de livres ayant appartenu à Catherine Gide (et qu'elle avait cédé à sa fondation). À la suite de ce don, le « Centre de recherche Jean Schlumberger » est devenu « Centre André Gide – Jean Schlumberger ». Celui-ci s'est vu offrir récemment un lot de manuscrits en partie inédits et de photos anciennes relatifs à Jean Schlumberger. Il a également acquis divers lots dont certaines pièces sont accessibles dans la rubrique « Archives » du site de la fondation Catherine Gide.

Les ventes, quoique très modérées, sont une nécessité pour participer au financement de la fondation et de ses soutiens divers. Parmi les transactions importantes, il faut mentionner celle, en juin 2012, de la correspondance des lettres de Théo Van Rysselberghe à toutes les personnes autres qu'André Gide, en particulier de Théo à Maria, Catherine ayant hérité de ces documents.

Effectués dans un état d'esprit symétrique à celui des cessions, des achats ont pu consolider la cohérence de certains pans des archives de la fondation Catherine Gide. On mentionnera par exemple l'acquisition de *La Ronde de la Grenade*, qui venait compléter le manuscrit des *Nourritures terrestres* (revendu depuis), ou encore l'achat d'un lot de soixante lettres, rédigées de 1893 à 1944 et destinées aux membres de la famille Laurens, dont cinquante-six d'André Gide et quatre de Madeleine Gide, ainsi qu'un poème de Paul Valéry retranscrit par André Gide. Cette

acquisition a permis à Pierre Masson et à Jean-Michel Wittmann d'éditer, en recourant à d'autres archives, la *Correspondance André Gide – Paul-Albert Laurens (1891-1934)*. Ces lettres de jeunesse rendent présentes la jeunesse de Gide, sa famille, la littérature, ses accointances avec les peintres, les mille préoccupations d'un jeune homme qui se veut écrivain. L'introduction et les commentaires de deux spécialistes de Gide permettent au lecteur d'aujourd'hui de se familiariser avec un univers disparu. C'est bien là, encore une fois, la mission de la fondation Catherine Gide et de ses archives : éviter que la mémoire du passé ne se perde – celle liée à Gide, à son œuvre, à son temps, celle surtout d'une certaine vision du *vivre ensemble* exprimée par des livres qui invitent le lecteur à chercher sa propre réponse.

*Comment valoriser le fonds : les expositions*

Nombreuses sont les expositions pour lesquelles Catherine Gide, puis la fondation Catherine Gide, ont prêté des documents. En voici, pour ce qui regarde les expositions liées à André Gide, une liste non limitative ; il faut remercier chaleureusement Jean-Pierre Prévost, chargé de mission, qui en a assuré bon nombre :

- 1949 : Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet à Paris (novembre).
- 1951 : Bibliothèque de la ville de Neuchâtel (avril).
- 1955 : Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris (décembre).
- 1969 : Musée Georges-Borias d'Uzès (« André Gide : exposition du centenaire », 12 juillet-17 août) ; Maison française d'Oxford (21 octobre-7 novembre) ; Bibliothèque municipale de Caen (novembre).
- 1970 : Bibliothèque municipale de Rouen (« Gide en Normandie », janvier) ; Bibliothèque royale Albert I<sup>er</sup> à Bruxelles (« Présence d'André Gide », 4 juillet-22 août).
- 1971 : Paris, Bibliothèque nationale (« André Gide : exposition », 18 novembre -21 février 1972).
- 1987 : Vichy, Bibliothèque municipale Valéry Larbaud (« Hommage à Marcel Arland »).
- 1993 : Centre culturel français d'Alger (« André Gide et l'Algérie », 16-31 mars) ; musée Georges-Borias d'Uzès (« André Gide et ses peintres », 25 juin - 29 août) ; Paris (décembre).

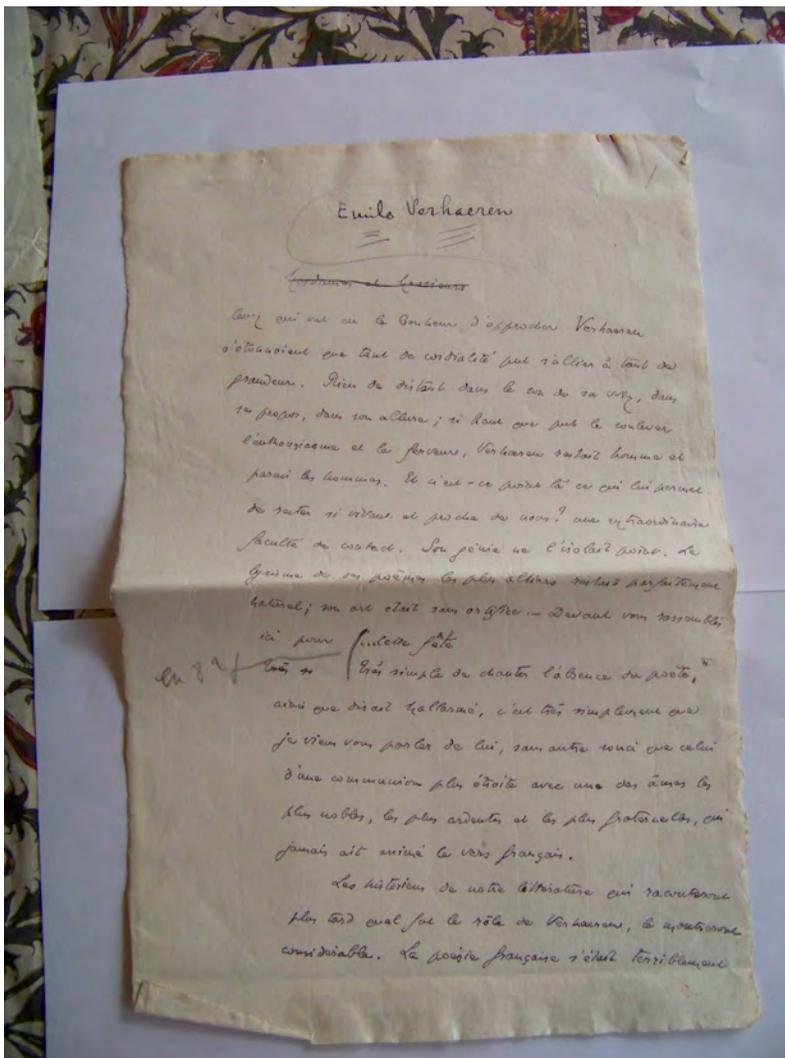


Fig. 4 – Hommage d'André Gide à Émile Verhaeren, 1921. Voir *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 858.

- 1997 : Institut français de Barcelone (« André Gide et l'Espagne », 17 juin-25 juillet).
- 2001 : Médiathèque d'Uzès (« Visages d'André Gide : d'André Walter à Thésée », 20 février-25 avril) ; Hôtel de ville du Lavandou (« André Gide, homme solaire », 15 décembre-15 octobre).
- 2004 : Musée Georges-Borias d'Uzès (« Désir du Sud : André Gide, Rudolf Lehnert et le Maghreb », 4 mai-29 août).
- 2007 : Médiathèque Saint-John-Perse d'Hyères (20 novembre-8 décembre).
- 2009 : Cologny (« Les cent ans de *La NRF* », 13 février-12 avril).
- 2010 : Ravello (« André Gide, un album de famille », 15 juillet-22 août) ; mairie du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris (« André Gide, un album de famille », 18 septembre-20 octobre) ;
- 2011 : Médiathèque Saint-John-Perse d'Hyères (« Actualités d'André Gide », 9 février-2 avril) ; musée Georges-Borias d'Uzès (« André Gide, un album de famille », 29 juin-25 septembre).
- 2012 : Mairie du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris (« André Gide, André Malraux, Trente ans d'amitié », création) ; Centre culturel international de Cerisy-la-Salle (« Un album de famille, avec projection du DVD, août-septembre) ; Institut Pierre Werner à Luxembourg, septembre-novembre (« Gide au Luxembourg », création).
- 2013 : Archives départementales de la Gironde, Bordeaux (« André Gide. Visages d'un Nobel engagé », création), et regroupement de trois expositions : « Un album de famille », « Gide et l'engagement », « Gide et ses amis de la Gironde », février-mars ; musée du vieil Aix, Aix-en-Provence (« Gide, Malraux »), avril ; Parc des Oliviers, Roquebrune-Cap-Martin (« Roquebrune Oasis artistique : André Gide et ses amis », création), printemps ; Bibliothèque André Malraux, Paris (« Gide, Malraux »), septembre ; mairie du XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris (« André Gide, André Malraux. Trente ans d'amitié »), 12 décembre.
- 2014 : Fondation des Treilles, Tourtour (« Jacques Copeau, André Gide, Jean Schlumberger : L'art de la mise en scène »), 4-10 mai 2014 ; Fondation Saint-John Perse, Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence (« André Gide – Saint-John Perse, une rencontre insolite »), juin 2014 ; Hôtel de ville du Lavandou, à l'occasion des Premières « Journées Catherine Gide » (« Un album de famille »), septembre.
- 2015 : Hôtel de ville du Lavandou, à l'occasion des Deuxièmes « Journées Catherine Gide » (« Une lecture de Théo Van Rysselberghe », création), avril ; Fondation Saint-John Perse, Bibliothèque Méjanes, Aix-

en-Provence (« André Gide, Jacques Rivière, Alain-Fournier. Trois écrivains dans la guerre 14-18 »), 19 juin-7 novembre 2015 ; Musée Georges Borias, Uzès (« André Gide et Uzès, aux racines de la famille Gide »), 27 juin-11 octobre.

- 2016 : Hôtel de ville du Lavandou, à l'occasion des Troisièmes « Journées Catherine Gide » (« Maria Van Rysselberghe, Itinéraire d'une femme libre, de Bruxelles à Saint-Clair », création), avril ; Rémalard au Perche (« André Gide et la Normandie », création, enrichie de « Gide, Malraux »), avril-mai 2016.

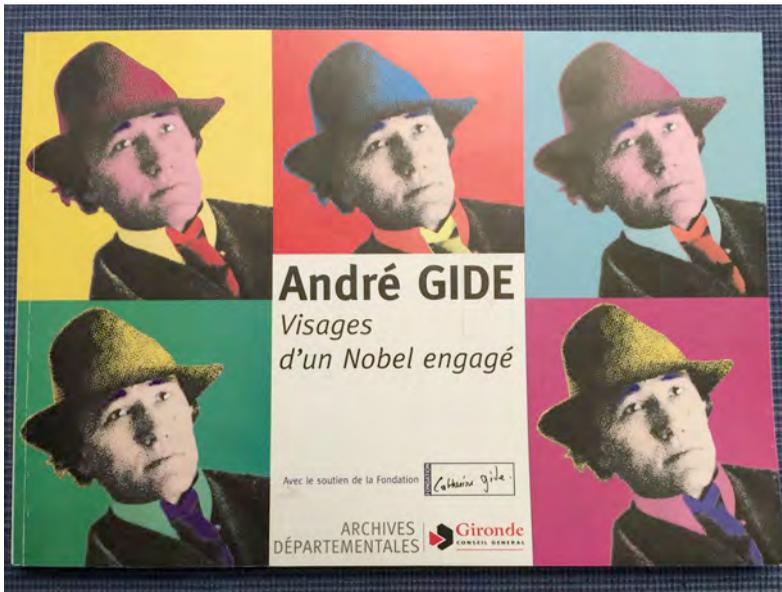


Fig. 5 Catalogue de l'exposition aux Archives départementales de la Gironde, Bordeaux, 2013

*De quelques collaborations – reconnaissance*

La fondation Catherine Gide a une lourde dette de reconnaissance envers bien des personnes qui la soutiennent et la conseillent, à commencer par les membres de ses conseils, parmi lesquels il faut citer le regretté Jean Bollack. Tous ont travaillé et travaillent à titre bénévole, comme tant de volontaires soucieux de la faire progresser et de faire connaître ses actions diverses. Il en va de même du jury du « Prix de littérature André Gide », présidé par Robert Kopp, et de Jean-Pierre Prévost, cinéaste et écrivain, à qui elle doit de nombreuses expositions. Il faut ensuite remercier les chercheurs et les enseignants qui, par leurs commentaires ou leurs suggestions, l'ont constamment aidée à améliorer les archives. Le geste des héritières de Catherine Gide, qui ont accepté de céder leurs droits patrimoniaux à la fondation, est très méritoire, car il a permis de poursuivre une vision chère à Catherine Gide, liée au souvenir de son père, mais qui devait se traduire par un souci de rayonnement de son œuvre et de son esprit – et non par le figement d'une statue.

La collaboration avec plusieurs institutions mérite d'être mentionnée, comme celle avec les Éditions Gallimard qui continuent à éditer Gide avec une belle continuité – on peut ainsi citer plusieurs éditions dans des collections diverses, notamment en « Folio » et, pour les *Correspondances*, dans « Les Cahiers de la NRF », sans négliger le bel *Album de famille* qui contient également un DVD<sup>11</sup>. Les Éditions Orizons ont à leur tour fait beaucoup pour Gide : publications d'études et d'essais, ainsi que *Les Poésies d'André Walter*, illustrées par Christian Gardair, ensuite un choix de notes préparatoires inédites de *Si le grain ne meurt* dans une édition de Pierre Masson<sup>12</sup>. Une autre collaboration institutionnalisée est celle avec la fondation des Treilles avec, sous ses auspices, le Centre André Gide – Jean Schlumberger. Notre gratitude va également à Brigitte Chimier (Musée Georges Borias, Uzès) et au regretté Jocelyn Brahic (Médiathèque d'Uzès), à Christelle Quillet (Rouen) qui a pris sur elle de confectionner, bénévolement, le catalogue de la bibliothèque personnelle d'André Gide. La petite-fille de Catherine

---

<sup>11</sup>. Jean-Pierre Prévost, *André Gide, un album de famille*, accompagné du DVD *André Gide, un petit air de famille*, Paris, Gallimard, Fondation Catherine Gide, 2010.

<sup>12</sup>. André Gide, « *De me ipse* » et autres textes préparatoires inédits, présentés et annotés par Pierre Masson, Paris, Orizons, « Profils d'un classique », 2013.

Gide, Sylvie Antille, membre du Conseil scientifique de la fondation, a accepté de reprendre le flambeau, le moment venu, en tant que membre de la famille.

*Site de la fondation :*

[www.fondation-catherine-gide.org](http://www.fondation-catherine-gide.org)

*Bibliographie succincte*

Gide, André, préface à : *Catalogue des livres et manuscrits provenant de la Bibliothèque de M. André Gide*, Paris, E. Champion, 1925. [Vente par M<sup>e</sup> Queille, commissaire-priseur, à l'Hôtel Drouot, les 27 et 28 avril 1925.]

Gide, Catherine, *Entretiens 2002-2003*, avec Jean-Pierre Prévost, Jean-Claude Perrier, Dominique Iseli et Jérôme Chenus, suivi d'un entretien avec Isabelle Bowden et de lettres inédites à sa naissance, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2009.

Gide, Catherine (éd.), « Lettres d'André Gide à Marcel Drouin (1895-1925) », *La Nouvelle Revue française*, n<sup>os</sup> 560 et 561, janvier et avril 2002.

Lambert, Jean, *Gide familial*. Nouvelle édition revue, augmentée de lettres inédites, Lyon, PUL, 2000 [éd. originale Paris, Julliard, 1958].

Mallet, Robert, préface à : *Œuvres d'André Gide*. Éditions originales sur grand papier, manuscrits, épreuves, exemplaires uniques, provenant de la bibliothèque de Michel Bolloré, Paris, Georges Blaizot, Libraire-expert, 1954.

Schnyder, Peter, « *André Gide heute* », *Galerie, revue culturelle et pédagogique*, sous la direction de Cornel Meder (Luxembourg), n<sup>o</sup> 6, 2013, p. 55-69.

Schnyder, Peter (éd.), *Catherine Gide 1923-2013*, s. l., Fondation Catherine Gide, 2013.

Van Rysselberghe, Élisabeth, *Lettres à la Petite Dame. « Un petit à la campagne » (juin 1924-décembre 1926)*, Textes choisis et présentés par Catherine Gide, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2000.

Van Rysselberghe, Maria, *L'Enfant Catherine 1923-1930*, Gallimard, 2006, H. C. (repris dans *La Nouvelle Revue française*, n<sup>o</sup> 580, janvier 2007, p. 108-130).

# Chronique bibliographique

## LIVRES

- Corydon *d'André Gide*, textes recueillis par Éric Lysoe et Anna Soncini Fratta, I Libri di Emil, Bologna, 2014, 290 p., 25 €. (Ce livre rassemble les études de Patrick Pollard, Pierre Masson, Éric Lysoe, Anna Soncini Fratta et Frank Lestringant).

- André Gide, Maria Van Rysselberghe, *Correspondance (1899-1950)*, édition présentée, établie et annotée par Peter Schnyder et Juliette Solvès, Paris, Gallimard, collection Les Cahiers de La NRF, série André Gide n°23, 2016, 1161 p.

- On nous annonce la création, aux éditions Garnier, de la *Bibliothèque gidiennne* dirigée par Peter Schnyder. Les 2 premiers volumes, à paraître en mars 2016, sont :

- Anne-Sophie Angelo, *Le Sens des personnages chez André Gide*.
- Pierre Masson, *Les sept vies d'André Gide. Biographies d'un écrivain*. 540 p.

## ARTICLES

- Alain Moreews, « L'été 1920 de Pierre Herbart », *Revue historique de Dunkerque et du littoral*, SDHA n°49, 2016, p. 103-124.

- Pierre Masson, « André Gide et la Grande Guerre », in *La Grande Guerre des écrivains*, sous la direction de Romain Vignest et Jean)Nicolas Corvisier, Garnier, 2016, p. 129-147.

- Alain Goulet, « Pas si simple de refuser l'héritage. Les exemples d'André Gide et de Sylvie Germain », *Studi francesi* n° 174, septembre-decembre 2014.

- Jean-Michel Wittmann, « Le personnage autoréflexif dans l'écriture autobiographique : l'exemple de Gide », in L. Fraisse et É. Wessler (éd.), *L'Écrivain et ses doubles. Le personnage autoréflexif dans la littérature européenne*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 395-406.

- Jean-Michel Wittmann, « L'artiste face au médecin : la critique du discours scientifique dans l'œuvre de Gide », in L. Dumasy-Quéfellec et H. Spengler, *Médecine, sciences de la vie et littérature en France et en Europe de la Révolution à nos jours*, vol. II : *L'Âme et le corps réinventé*, Genève, Droz, 2014, p. 235-245.

- Jean-Michel Wittmann, « L'autoportrait comme art de l'oblique : Gide face à ses modèles (Dostoïevski, Stendhal) », in S. Lascaux et Y. Ouallet (dir.), *Autoportrait et altérité*, actes du colloque du Havre de février 2009, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2014, p. 23-31.

- Jean-Michel Wittmann, « "Il faut raconter tout ou rien." Gide entre la tentation de la blancheur et le désir du tout », in B. Curatolo et B. Denker-Bercoff (éd.), « *Du tout* » : *tout, totalité, totalisation dans la littérature, Mélanges offerts à Jacques Poirier*, Éditions Universitaires de Dijon, coll. Écritures n° 94, 2015, p. 223-231.

- Jean-Michel Wittmann, « L'artiste et le "devoir absolu d'être un saint" : Gide face au soleil de Claudel », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, 2015 – 1, n° 215, p. 57-69.

## COMPTES RENDUS

- Jean-Michel Wittmann, C.R. de *Les Corydon d'André Gide, présentés par Alain Goulet, avec le texte original du C.R.D.N. de 1911*, Paris, Orizons, coll. Université, 2014, *Europe*, novembre-décembre 2014, n° 1027-1028, p. 392-393.

- Stéphanie Bertrand, C.R. de *Les Corydon d'André Gide, présentés par Alain Goulet, avec le texte original du C.R.D.N. de 1911*, Paris, Orizons, coll. Université, 2014, Revue d'Histoire Littéraire de la France, 2015-1, p. 238-239.

## THÈSES

sur Gide soutenues en 2014 et en 2015

Thèse d'Anne-Sophie Angelo, « Le sens des personnages chez André Gide (*L'Immoraliste, La Porte étroite, Les Caves du Vatican*) », soutenue à l'Université Paris-Diderot, le 13 novembre 2014. Jury : Éric Marty (Paris Diderot), directeur ; Peter Schnyder (Haute-Alsace), Jean-Michel Wittmann (Lorraine), rapporteurs ; Martine de Gaudemar, Dominique Rabaté (Paris Diderot), examinateurs. Mention très honorable avec les félicitations du jury.

Thèse de Ryo Morii, « Gide, une œuvre à l'épreuve de l'économie », soutenue à l'Université Paris-Diderot, le 23 janvier 2015. Jury : Éric Marty (Paris Diderot), directeur ; Peter Schnyder (Haute-Alsace) et Jean-Michel Wittmann (Lorraine) rapporteurs ; Pierre Zaoui (Paris Diderot), examinateur. Mention très honorable avec les félicitations du jury.

Thèse de Saida Ben Salem, « André Gide et la notion de pureté », soutenue à l'Université Paris 4 Sorbonne, le 22 juin 2015. Jury : Didier Alexandre (Sorbonne), directeur ; Ridha Bourkhis (Sousse), Jean-Michel Wittmann (Lorraine), rapporteurs ; Frank Lestringant (Sorbonne), examinateur. Mention très honorable.

Thèse de Stéphanie Bertrand, « Du style des idées. L'aphorisme dans l'œuvre de Gide ». Thèse en cotutelle internationale Université de Lorraine / Université du Luxembourg, soutenue le 10 octobre 2015 à l'Université de Lorraine (Metz). Jury : J.-M. Wittmann (Lorraine), Sylvie Freyermuth (Luxembourg), co-directeurs ; Pierre Masson (Nantes), Gilles Philippe (Lausanne), rapporteurs ; Denis Pernot (Paris 13), examinateur. Mention très honorable avec les félicitations du jury.

## NOTES DE LECTURE

Patrick BESNIER, *Henri de Régnier, De Mallarmé à l'Art déco*, Fayard, 2015, 526 p., ISBN 978-2-213-63177-6.

Patrick Besnier publie la première biographie d'Henri de Régnier (1864-1936). L'ouvrage, fondé sur les abondantes archives disponibles à l'Institut et à l'Arsenal et sur une fréquentation assidue de l'œuvre, apporte un éclairage neuf sur un écrivain que l'on s'imagine connaître sans l'avoir lu et que l'on classe avec condescendance parmi les gloires surannées dépassées par l'Histoire. Loin de souscrire à ce jugement, il se propose de dépasser les clichés et les caricatures faciles qui ternissent l'image du poète et de lui restituer sa vérité. La tâche était d'autant plus délicate que Régnier, pudique et secret, ne se livre guère ni dans ses livres ni dans ses carnets et que sa vie, plutôt sédentaire malgré onze séjours à Venise, deux croisières en Méditerranée et une tournée de conférences aux États-Unis, semble lisse et répétitive. Sa vie intime glisse entre les mailles du filet tendu par le biographe et conserve ses mystères au grand dam des esprits mal pensants toujours avides de révélations croustillantes. L'histoire de sa relation avec Marie elle-même ne livre rien d'autre que l'évidence d'une passion amoureuse qui se décline dans les deux sens du terme. Quant à sa vie sociale, qui s'épanouit aux temps de la jeunesse dans les cénacles symbolistes et dans la rencontre des maîtres Mallarmé, Heredia et Leconte de Lisle, elle semble ensuite évoluer avec bonheur sous les lustres de l'Académie et des salons mondains côtoyés avec un détachement amusé, mais cette réussite en trompe l'œil masque mal sa nostalgie profonde d'une aristocratie perdue et la présence insinuante en lui d'une mélancolie et d'une rêverie sans objet dont son œuvre porte la trace. Son absence de fortune, contrairement à la légende, l'oblige d'abord à dépendre de sa famille, ne serait-ce que pour l'achat d'une bicyclette alors qu'il approche de la trentaine, puis, devenu un écrivain réputé, à produire pour les quotidiens des articles mensuels sur les sujets les plus divers (*Gaulois*) et à accepter le pensum hebdomadaire des feuillets dramatique (*Débats*) et littéraire (*Figaro*). Cette présence dans la presse le détourne des urgences de l'œuvre à écrire autant qu'elle lui sert à combler ses moments de doute et de sécheresse créative. Elle a,

néanmoins, le mérite de l'imposer comme une autorité redoutée, en dehors de l'avant-garde certes, dont il ne partage plus guère les idéaux dans la vie littéraire des années folles, mais en référence à une tradition classique un peu mythique, où se reconnaissent des jeunes romanciers comme Mauriac et Martin du Gard. Elle l'affirme enfin aux yeux du lecteur cultivé comme un témoin irremplaçable de la vie littéraire de son temps à laquelle il continue de participer jusqu'à sa mort par son influence sur un petit groupe de disciples et par ses derniers recueils poétiques qui assurent la continuité d'une tradition lyrique conduisant de Ronsard à Baudelaire et Mallarmé. Bref une vie d'écrivain que Patrick Besnier nous retrace avec ses pleins et ses creux, ses inconnues aussi qui appellent le lecteur à la réflexion.

De nombreuses pages doivent intéresser au premier chef le lecteur gideien. Gide fut l'une des grandes amitiés de Régnier brisée par leurs différences qui éclatent au grand jour lors de la publication de *La Double Maîtresse*, l'année même où se casse aussi son lien fraternel avec Vielé-Griffin, en ce tournant du siècle qui marque étrangement pour chacun le passage symbolique d'une écriture à une autre, de la jeunesse à la maturité. Leur voyage en Bretagne l'été 1892 fut, écrit Patrick Besnier, « un moment de bonheur amical certainement parfait » et leurs échanges ultérieurs, « maladroits et douloureux » souvent, ne doivent pas l'occulter. Leur incompréhension mutuelle de *La Double Maîtresse* et de *L'Immoraliste*, ni les très injustes éreintements du *Figaro* ne doivent non plus masquer aux yeux de la postérité l'accueil fraternel réservé par Régnier à ses jeunes cadets, Gide, Louÿs et Valéry, qui entraînent dans la gloire littéraire à l'époque du banquet Moréas et des mardis de la rue de Rome.

L'art de la biographie est un exercice complexe et redoutable qui interdit les approximations et défie les interprétations. La chronologie elle-même donne une idée imprécise, inexacte parfois, d'une vie. Patrick Besnier, auteur déjà d'un *Alfred Jarry* (2005), fait face avec brio, conscience et sobriété à ces difficultés sans jamais chercher à les masquer par des pirouettes. Cet ouvrage passionnant, complété d'une abondante bibliographie, contribue à la redécouverte de Régnier, déjà initiée par le colloque international, *Henri de Régnier tel qu'en lui-même enfin*, organisé à l'université Stendhal de Grenoble en 2013 et poursuivie par la récente création de la Société des lecteurs d'Henri de Régnier. Il appartient maintenant aux éditeurs de défier l'actualité et ses succès lucratifs et de rendre accessibles à un plus grand nombre de lecteurs les

œuvres - poèmes, romans, contes, récits de voyage, souvenirs – de celui qu'honorèrent de leur amitié, parfois de leur admiration, Mallarmé, Valéry, Proust, Morand, Cocteau et, même si l'affaire finit mal, Gide...

Pierre LACHASSE

\*

Jean-Claude Drouot, *Le Cerisier du Pirate*, éditions L'Archipel, 2015.

Grâce à celui qui sut ne pas rester Thierry-la-Fronde, nous approchons André Gide, et c'est vraiment inattendu.

Tout d'abord, désireux de devenir comédien de théâtre, Drouot se rend au TNP, vient sur la scène et, avisant Georges Wilson qui se reposait, s'enquiert des conditions dans lesquelles il pourrait apprendre le métier. Wilson l'adresse à M. Arnaud qui l'envoie à l'École installée près du Palais de Chaillot. Et le mercredi suivant, Drouot assiste à la représentation d'*Œdipe*, avec Jean Vilar dans le rôle-titre, avec Philippe Noiret campant un Tirésias inattendu, extrêmement drôle.

Plus tard, devenu membre du Théâtre du Cothurne dirigé par Marcel Maréchal, il effectue une tournée dans les pays de l'Est :

« La conscience des artistes et des intellectuels qui faisaient le voyage derrière le rideau de fer était mise à rude épreuve. Cette situation perdurait depuis qu'André Gide avait publié dans les années 30 son livre polémique *Retour de l'URSS*, livre frappé du désenchantement. » En fait, la troupe de Maréchal connut un vif succès.

Henri HEINEMANN

# GIDIANA

## I

### VIE DE L'ASSOCIATION

XLIII<sup>e</sup> ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AAAG  
Paris, samedi 21 novembre 2015

Étaient présents :

Mmes Stéphanie Bertrand, Marie-Thérèse Blondeau, Brigitte Le Page. MM Thomas Bedoiseau, Jean Claude, Nicolas Drouin, Yves Gabi, Alain Goulet, Pierre Lachasse, Pierre Lenfant, Pierre Masson, Henri de Paysac, Jean-Pierre Prévost, David Steel, Jean-Michel Wittmann.

Avaient envoyé un pouvoir :

Mme Jacqueline Nipsis ; MM Jean Berteault, Pierre-Jacques Bonnefon, Bernard Boutigny, Jean Castelli, Paul Declercq, Laurent Gagnebin, Henri Heinemann, Louis Le Moan, Bernard Martineau, Claude Sicard

La pluie, et l'état d'urgence qui nous a interdit pour cette année de retourner à l'École alsacienne, n'ont pas entravé la tenue de notre assemblée générale annuelle. Grâce à Fabrice Picandet et surtout à Grégory Voix que nous remercions vivement, nous avons trouvé un abri provisoire à l'École française de psychanalyse lacanienne, 118 rue d'Assas, à deux pas de l'endroit où à l'époque de Gide se trouvait l'entrée de l'École alsacienne. Une vingtaine de nos membres ont même bravé la tourmente, certains n'hésitant pas à venir d'Angleterre ou de Suisse, voire du Languedoc...

En ces jours également difficiles pour les associations littéraires, la nôtre connaît une situation contrastée. Certes, nos activités continuent de proliférer et nos finances restent excellentes, même si nous attendons encore la facture due à Gallimard pour l'édition bleue de la *Correspondance* Gide-Jammes I et II. Mais nos effectifs ne cessent de chuter avec en cette fin d'année environ 290 abonnés, dont 230 membres pleins et 60 en retard de cotisation, encore qu'à l'étranger les personnes

et les bibliothèques s'unissent pour donner à l'AAAG une visibilité enviable.

Malgré ces chiffres, on ne peut nier son dynamisme, évident en particulier dans ses publications. Une comparaison objective avec les associations homologues prouve que, dans ce secteur, l'AAAG demeure l'une des plus performantes. Nous avons ainsi distribué à nos adhérents en 2015 le second tome de la *Correspondance* Gide-Jammes, édition procurée par Pierre Lachasse et Pierre Masson, les deux Bulletins semestriels et le volume illustré consacré à la rencontre Gide-Blum par notre trésorier Jean-Pierre Prévost. Nous ne serons sans doute pas aussi prolifiques en 2016, en raison du surcoût du prochain Cahier annuel, l'édition attendue de la *Correspondance* entre Gide et la Petite Dame, préparée par Peter Schnyder, devant approcher sinon dépasser les mille pages.

En revanche, l'AAAG s'efforcera de soutenir en 2016, dans la mesure de ses moyens, plusieurs rencontres où elle est engagée : le colloque « Gide l'Européen », prévu à Mulhouse du 16 au 18 mars, les troisièmes journées du Lavandou, organisées du 22 au 24 avril, qui évoqueront « Maria Van Rysselberghe, itinéraire d'une femme libre, de Bruxelles à Saint-Clair », et l'exposition « André Gide-André Malraux : trente ans d'amitié » accueillie par le village de Rémalard dans l'Orne du 30 avril au 16 mai. Le week-end de Pentecôte (13-14 mai), la visite de cette exposition suivie d'un retour au Tertre voisin chez Martin du Gard servira de cadre à notre excursion annuelle.

La vitalité de l'AAAG s'est manifestée encore en 2015 par sa présence au 25<sup>e</sup> Salon de la Revue, qui s'est tenu du 9 au 11 octobre à l'Espace d'animation des Blancs-manteaux et par l'action de ses membres qui l'ont représentée en mars à l'Académie française, à l'occasion d'un hommage rendu à Jean Delay, et en décembre à l'Université de Chicago à Paris, au colloque sur la biographie littéraire. Jean-Michel Wittmann, notre Vice-Président, a organisé à l'Université de Lorraine, sur le site de Metz, du 28 au 30 mai, le colloque « Gide, l'identité à l'épreuve de la littérature » et a collaboré avec Pierre Masson à l'édition de la *Correspondance* Gide-Paul Laurens, publiée en octobre, aux Presses Universitaires de Lyon. De son côté, Jean-Pierre Prévost, notre infatigable Trésorier, a réalisé deux expositions, toutes deux prolongées par un livre illustré, la première, les 18 et 19 avril, au cours des secondes journées du Lavandou, autour du tableau de Théo Van Rysselberghe, *Une Lecture*, qui fut l'occasion d'un petit colloque dont les actes ont été

publiés dans le *BAAG* n° 187-188, la seconde en juin, à Aix-en-Provence, consacré au trio Rivière-Saint-John Perse-Alain-Fournier face à la grande guerre.

Rappelons, enfin, l'existence des nombreux supports qui permettent à Gide et à son œuvre de rester présents dans l'actualité culturelle. Le blog de notre ami Fabrice Picandet, richement documenté, sert de relais entre les gidiens. La Fondation Catherine Gide organise des manifestations dont l'AAAG est partenaire, comme les colloques des Treilles et les journées du Lavandou, et s'apprête, à l'initiative de son Président, Peter Schnyder, à lancer une « Bibliothèque gidienne » aux classiques Garnier, qui publiera des études originales et contribuera à la réédition partielle d'anciens *BAAG* sous la forme d'anthologies thématiques. L'antenne américaine de l'AAAG, enfin, continue, sous l'impulsion de nos amies Christine Armstrong et Jocelyn Van Tuyl, d'assurer la présence de Gide dans le Nouveau Monde où lui-même ne pénétra jamais et organisera en juin prochain, à Denison University, un colloque sur le thème transversal « Gide et l'image ».

Pour encourager notre action dans une période difficile pour la vie associative, l'assemblée générale a voté à l'unanimité les rapports moral et financier, le quota étant atteint grâce aux nombreuses procurations d'adhérents absents reçues par les membres du bureau. Le Conseil d'administration a également proposé à l'Assemblée générale, qui l'a accepté, d'élire un nouveau membre en la personne de Stéphanie Bertrand, qui vient de soutenir brillamment sa thèse sur Gide et l'aphorisme. Après la présentation des rapports, nous avons entendu une conférence de notre ami David Steel consacrée à Anna Shackelton, ce témoin méconnu de la jeunesse de Gide que sa modestie maintenait dans l'ombre. Enfin, il nous est resté quelque temps pour goûter, puisque l'occasion s'en présentait, le Beaujolais nouveau à l'arôme de fruits rouges.

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AAAG / 21 NOVEMBRE 2015  
RAPPORT FINANCIER**

**1/ Etat des comptes AG du 15.11.2014**

Compte courant BRED	16420
Livret A BRED	50333
Compte La Poste	5154
<b>TOTAL GÉNÉRAL AU 15.11.2014</b>	<b>71707</b>

**2/Du 15.11.2014 au 21.11.2015**

**RECETTES 2015**

BRED	10922
LA POSTE	3921
Intérêts compte épargne Poste	78
<b>Total recettes</b>	<b>14321</b>

**DÉPENSES 2015**

Frais bancaires 74+39	113
Frais virement du Japon	23
AGL Imprimeur bulletins et reprints 699+1277+162+1	3305
Envois bulletins et réimpressions	
Enveloppes, timbres, frais divers 1440+1012+700+115+613	3880
Frais fonctionnement papeterie	171
Achat Editions Orizons 1365+1365	2730
Voyage annuel de l'Assoc. Le Lavandou	
Repas et frais divers 1050+925+130	2105
Location Salle AG 2014	225
Déjeuner AG 15.11.2014	177
Location Stand Ent'revues	120
Subvention Colloque Univ. Lorraine	500
<b>Total dépenses</b>	<b>13349</b>

**3/Etat des comptes AG du 21.11.2015**

Compte courant BRED	13188
Livret A BRED	50416
Compte La Poste	9075
<b>TOTAL GÉNÉRAL AU 21.11.2015</b>	<b>72679</b>

  
 Le Trésorier  
 Jean-Pierre Prévost

## II

## Manifestations gidiennes en 2016

## 1

**Colloque international**  
**« André Gide, l'Européen »**  
**Mulhouse, 16-18 mars 2016**

**Colloque organisé par** Frédérique Toudoire-Surlapierre, Peter Schnyder, Martina Della Casa.

**Mercredi, 16 mars 2016 Salle du Patrimoine, Grand-Rue**  
**Bibliothèque Municipale de Mulhouse**

**Session I : 18h30-20h00 dans le cadre du Cycle de Conférences franco-suisse (Études Helvétiques)**

*Les proximités européennes d'André Gide*

**18h30 : Pierre MASSON**, président de l'Association des Amis d'André Gide, Université de Nantes *De la Belgique au Luxembourg, deux étapes d'une éducation européenne*

**19h00 : Peter SCHNYDER, ILLE**, Université de Haute-Alsace *Comment peut-on être Suisse ?*

**Jeudi, 17 mars 2016 ENSISA Werner, Faculté des Lettres, Langues et Sciences Humaines – Campus de l'Illberg, Mulhouse**

**Session II : 09h00 – 10h30**

*Gide et l'Europe*

ENSISA Werner, amphithéâtre Schutz

**09h00 – 09h25 : Jean-Michel WITTMANN**, Université de Lorraine *Gide, du « génie des races » à la « culture européenne »*

**09h25 – 09h50 : Martina DELLA CASA, ILLE**, Université de Haute-Alsace *L'Europe chrétienne, l'Europe christique selon André Gide*

**09h50 – 10h15 : Marie-Gabrielle QUENTIN DE GROMARD**, Université Paris-Sud *L'Édipe de Gide, un héros nietzschéen ?*

**10h15 – 11h00** : *Discussion / Pause*

**Session III : 11h00 – 12h30**

***Gide, l'Europe et ses représentations***

ENSISA Werner, amphithéâtre Schutz

**11h00 – 11h25** : **Christine ARMSTRONG**, Denison University *Lafcadio Wluiki et Bernard Profitendieu : une double représentation de la bâtardise européenne*

**11h25 – 11h50** : **Paola CODAZZI**, DESE, Université de Bologne *André Gide et le principe de l'union dans la différence*

**11h50 – 12h15** : **Meriem AHMED**, Institut supérieur des langues de Gabès *Thésée et la nouvelle quête de la Cité perdue*

**Session IV : 14h45 – 16h25**

***Lire et traduire Gide en Europe***

ENSISA Werner, amphithéâtre Schutz

**14h45 – 15h10** : **Elżbieta SKIBIŃSKA**, Université de Wrocław *Gide en polonais*

**15h10 – 15h35** : **Thierry LAURENT**, Université Paris-Sorbonne *La réception d'André Gide en Lituanie*

**15h35 – 16h00** : **Maja VUKUSIC ZORICA**, Université de Zagreb *Gide, « homme occidental » en Croatie*

**Session V : 16h45 – 18h15**

***Gide à travers les frontières : littérature, art et cinéma***

ENSISA Werner, amphithéâtre Schutz

**16h45 – 17h10** : **Slaven WAELTI**, Université de Bâle *Gide – Nosferatu ou les séductions du cinéma allemand*

**17h10 – 17h35** : **Biljana ANDONOVSKA**, Institut de littérature et d'art de Belgrade *Gide le surréaliste : le réception d'André Gide par le surréalisme serbe*

**17h35 – 18h00** : **Ambre FUENTES**, assistante éditoriale, fondation Catherine Gide *La réception d'André Gide autour du monde*

**18h45 – 19h15** : **Présentation et visite guidée de l'exposition photographique « Portraits d'amis européens d'André Gide » par Jean-Pierre PRÉVOST, réalisateur et scénariste, auteur, commissaire de l'exposition – Faculté des Lettres, Langues et Sciences Humaines**

**19h15 – 19h45** : **Inauguration de la « Bibliothèque gidienne » des Classiques Garnier – Faculté des Lettres, Langues et Sciences Humaines** : Anne-Sophie ANGELO, *Le Sens des personnages chez André Gide* - Pierre MASSON, *Les Sept vies d'André Gide*

**Vendredi, 18 mars 2016 ENSISA Werner Université de Haute-Alsace  
– Campus de l'Illberg, Mulhouse**

**Session VI : 09h00 – 10h30**

***Gide et les écrivains européens : littérature, politique et théâtre***

ENSISA Werner, amphithéâtre Schutz

**09h00 – 09h25 : Mechthilde FUHRER**, Conseil de l'Europe *La « Préface » à l'Avvertissement à l'Europe de Thomas Mann par André Gide (1937)*

**09h25 – 09h50 : Nicolas SURLAPIERRE**, directeur des Musées de Belfort  
*Place de l'Europe : Gide et Benjamin*

**09h50 – 10h15 : Vincenzo MAZZA**, Université Paris-Ouest *Gide et Kafka réunis par le théâtre. Le Procès, un spectacle européen ?*

**Session VII : 11h00 – 12h30**

***Gide et l'Italie***

ENSISA Werner, amphithéâtre Schutz

**11h00 – 11h25 : Carmen SAGGIOMO**, Université de Naples II *Gide et la culture italienne comme fondement de l'identité européenne*

**11h25 – 11h50 : Paola FOSSA**, ILLE, Université de Haute-Alsace *André Gide et la revue La Voce (1908 – 1916)*

**11h50 – 12h15 : Stefania CARISTIA**, Université Paris-Sorbonne *La réception d'André Gide dans les revues italiennes de l'après-guerre (1944-1952)*

**Session VIII : 14h45 – 16h00**

***Gide : limites et permanences***

ENSISA Werner, amphithéâtre Schutz

**président de la session : Peter SCHNYDER, président de la fondation Catherine Gide, ILLE**

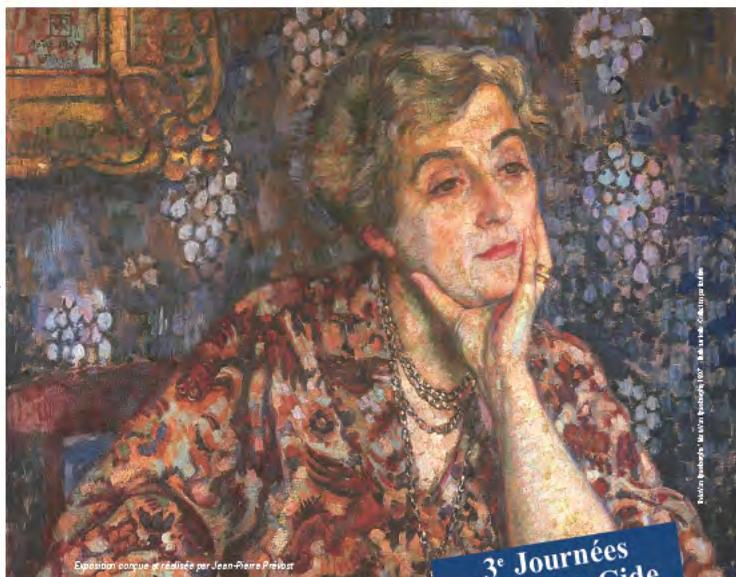
**14h45 – 15h10 : Stéphanie BERTRAND**, Université de Lorraine *Penser l'Europe d'aujourd'hui avec Gide*

**15h10 – 15h35 : Robert KOPP**, Université de Bâle *Gide et les limites de l'art*

**15h35 – 16h00 : Discussion** et Clôture du colloque

\*

L E L A V A N D O U

**Maria Van Rysselberghe***Itinéraire d'une femme libre,  
de Bruxelles à Saint-Clair*

Exposition conçue et réalisée par Jean-Pierre Pielou

Maria Van Rysselberghe, "Ma mère", Collection Musée de la Ville de Bruxelles

**EXPOSITION**  
**23 avril > 30 mai 2016**

**3<sup>e</sup> Journées  
 Catherine Gide  
 Conférences-débats  
 23-24 avril**

Compteur Régional de l'Énergie de Bruxelles

Salle d'Honneur de l'Hôtel de Ville - Place Ernest-Reyer



Contact : 04 94 00 41 71

## 3

D'octobre 2015 à août 2016 se tient à Rémalard, dans l'Orne, la première édition du festival littéraire *Réma...lire*. Autour de l'exposition *Gide - Malraux, 30 ans d'amitié*, présentée du 30 avril au 16 mai, un ensemble de rendez-vous met le livre et la lecture à l'honneur : *Oublie un livre à Rémalard*, *Soupe aux livres*, conférences *Dans les coulisses de la littérature* (sur l'abbé Mugnier le 19 mars, sur Maria Van Rysselberghe le 7 mai), exposition sur l'illustration en littérature...

C'est dans ce cadre que l'Association des Amis d'André Gide organise son excursion annuelle à Rémalard :

**Samedi 14 mai** Accueil dès 10h30 à l'Espace Octave Mirbeau de Rémalard (Pour ceux qui viennent en train : accueil à 10h30 à la gare de La Loupe — départ 9h06 de Paris-Montparnasse — et navette vers Rémalard.) Visite commentée de l'exposition *Gide - Malraux, 30 ans d'amitié* Balade dans Rémalard sur les traces d'Octave Mirbeau 13h30 : déjeuner au manoir de Courboyer, Maison du Parc naturel régional du Perche 16h : visite du château du Tertre par Anne-Véronique de Coppet, ponctuée de lectures par le comédien Laurent Cléry Verre de l'amitié et collation (Navette retour à la gare pour le départ de 20h28, arrivée à Paris à 21h56)

**A noter : dimanche 15 mai à 15h**, toujours à l'espace Octave Mirbeau de Rémalard, table-ronde Gide-Malraux suivie de la projection de *Après le livre, une enquête sur André Gide*, un film-voyage par Ambre Fuentes. Fabrice Picandet se tient à votre disposition pour les possibilités d'hébergement dans le Perche : [fabrice.picandet@gmail.com](mailto:fabrice.picandet@gmail.com)

**André Gide - André Malraux : 30 ans d'amitié** : Exposition du 30 avril au 16 mai 2016 Espace Octave Mirbeau Rémalard-en-Perche – Orne.

Les animations et l'entrée des expositions sont gratuites grâce au soutien de la Fondation Catherine Gide, de l'association pour le patrimoine et l'Orgue de Rémalard, de la ville de Rémalard-en-Perche et de Groupama.

Plus d'information sur le site du festival : [remalire.blogspot.fr](http://remalire.blogspot.fr)

## 4

**Colloque « Gide et l'image »**  
Denison University, Ohio, USA  
16-18 juin 2016

- Karine ABADIE (Canada), « André Gide, l'homme ordinaire du cinéma »
- Amina BEN DAMIR (Tunisie), « Du visible et de l'invisible dans *Les nourritures terrestres* de Gide »
- Inès BEN HADJ SASSI (France), « *Les faux-monnayeurs* : un roman symboliste »
- Martine BENJAMIN (USA), « André Gide aurait-il été de "tout cœur" avec Charlie ? »
- Stéphanie BERTRAND (France), « Gide et le "démon de l'analogie" »
- Clara DEBARD (France), « Gide et l'image scénique »
- Ambre FUENTES (France), « L'image de Gide autour du monde »
- Alain GOULET (France), « Du recours de Gide aux images »
- Pierre MASSON (France), « Gide et son image »
- Pierre MATHIEU (France), « Traduire en image. *La symphonie pastorale* d'André Gide à Jean Delannoy : L'adaptation cinématographique à l'épreuve de l'œuvre »
- Alain MOREEWS (France), « André Gide et *Autour de Borinage* (1933-1936) de Jean Fonteyne »
- Guyomar PILLAI (USA), « Documenting the Colonial Gaze: Photographic Narrative in Gide's *Voyage au Congo* »
- Walter PUTNAM (USA), « Dindiki : ma plus originale silhouette »
- Elizabeth RUSH (Royaume-Uni), « *Signes saccagés* : Violence and the fate of the literary image in Gide's *L'Art bitraire* »
- Maja VUKUSIC ZORICA (Croatie), « La Petite Dame, "mon vieux" de Gide »
- David WALKER (Royaume-Uni), « Gide et l'enseignement de Poussin »

## 5

**FONDATION CATHERINE GIDE et JEAN-PIERRE PRÉVOST  
CALENDRIER DES EXPOSITIONS 2016**

ANDRÉ GIDE, JACQUES RIVIÈRE, ALAIN-FOURNIER  
1914-1918 TROIS ÉCRIVAINS DANS LA GUERRE  
Bordeaux Librairie Mollat du 4 au 28 février 2016

PORTRAIT DE QUELQUES AMIS EUROPÉENS D'ANDRÉ GIDE  
Exposition du 14 mars au 15 avril 2016  
Dans le cadre du Colloque : Gide l'Européen (14-16 mars 2016)  
A l'Université de Mulhouse

MARIA VAN RYSSELBERGHE, ITINÉRAIRE D'UNE FEMME  
LIBRE,  
DE BRUXELLES A SAINT-CLAIR  
Dans le cadre des Troisièmes Journées Catherine Gide au Lavandou  
Colloque du 22 au 24 avril 2016  
Exposition du 22 avril au 30 mai 2016

ANDRÉ GIDE et ANDRÉ MALRAUX, TRENTE ANS D'AMITIÉ  
1921-1951  
Dans le cadre du Festival Réma-lire à Rémalard au Perche (Normandie)  
Exposition du 30 avril au 16 mai 2016

ANDRÉ GIDE et LA NORMANDIE  
Dans le cadre du Festival Réma-lire à Rémalard au Perche (Normandie)  
Exposition du 30 avril au 16 mai 2016  
L'exposition sera ensuite itinérante (Château du Tertre, Château de La  
Roque-Baignard,  
Cuverville, etc ...) Dates à confirmer.

ANDRÉ GIDE et ANDRÉ MALRAUX, TRENTE ANS D'AMITIÉ  
1921-1951  
Médiathèque de Carros (Alpes-Maritimes)  
Exposition du 1<sup>er</sup> novembre au 15 décembre 2016

**ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE****COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2016**

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	28 €
Abonné étranger	36 €

**Règlements :**

par virement ou versement au

**CCP PARIS 25.172.76 A 020**

(La Banque Postale, Centre de Paris,

IBAN : FR62. 2004.000.0125.1727.6A02.009,

BIC : PSSTFRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide  
et envoyé au Trésorier :

Association AAAG

Cher Mr PRÉVOST

12, rue Popincourt, 75011 Paris

[jeanpierreprévost@wanadoo.fr](mailto:jeanpierreprévost@wanadoo.fr)

Compte 00429021138

BRED Parmentier

IBAN : FR76 1010 7001 3700 4290 2113 838

Code BIC : BREDFRPPXXX

**Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS**

Publication trimestrielle      Comm. paritaire : 52103      ISSN : 0044-8133

Imprimé par AGL — 133, rue du Lantissargues, ZA de Maurin, 34970 Lattes

Composition et mise en page : P.M.

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Mars 2016